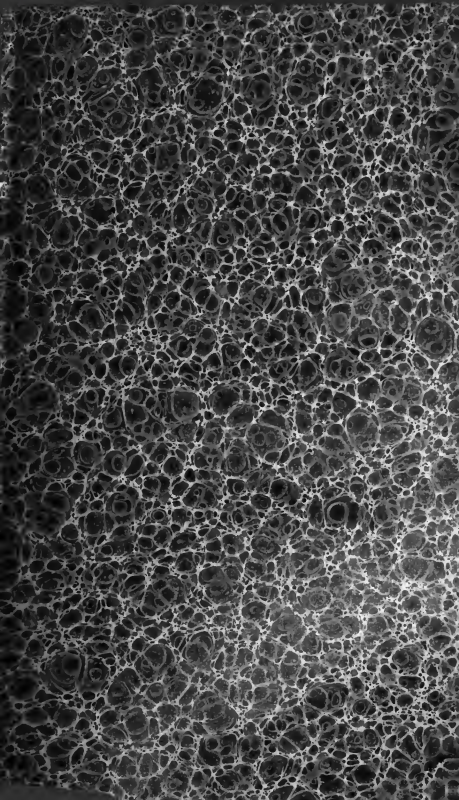




TSBIBLIOTHEEK GENT



0000022548









B. L. 3712

# MÊLANGES

DE

LITTÉRATURE,

*DE MORALE*

ET DE PHYSIQUE.

---

*TOME PREMIER.*

---

Cet ouvrage a été publié par  
M<sup>me</sup> de Arconville; le y me  
volume contient quelques mes-  
sages en prose de l'éditeur.

L.B.

MÊLANGES  
DE  
LITTERATURE,  
*DE MORALE*  
ET DE PHYSIQUE.

---

*TOME PREMIER.*

---

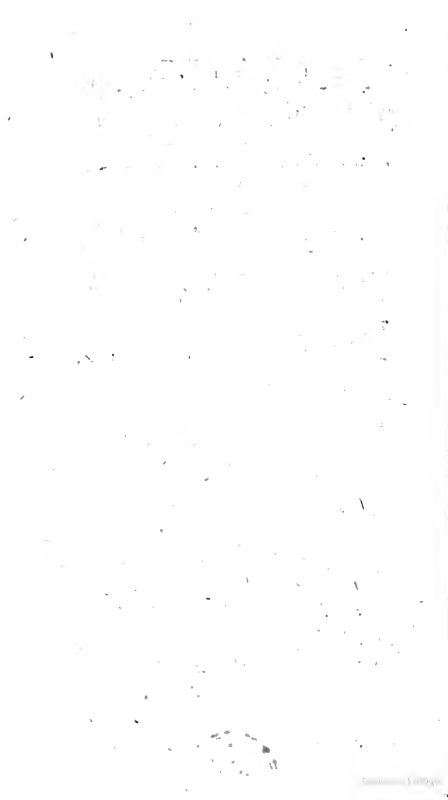


A AMSTERDAM,  
*AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.*

---

M. DCC. LXXV.







## AVERTISSEMENT.

### DE L'ÉDITEUR.

*L*A plupart des Ouvrages , dont on donne ici la collection , ont déjà paru en différents temps , & l'accueil favorable que le Public leur a fait séparément , semble répondre de celui qu'ils recevront de lui dans une nouvelle Édition , ou il aura l'avantage de les retrouver tous , non-seulement réunis , mais encore revus , corrigés , & considérablement augmentés par l'Auteur.

## ij      A V E R T I S S E M E N T.

*Ils remplissent parfaitement le titre qu'on a cru devoir mettre à la tête de cette collection. La Morale , la Physique , la Littérature , sont les principaux objets qu'ils embrassent ; en est-il de plus propres à instruire & à amuser ; à orner l'esprit de connoissances solides , & à former le cœur aux vertus ? Je ne crains point d'assurer que ces objets y sont présentés sous la forme la plus agréable , & la plus intéressante. Si l'éloge que j'en fais , quelque foible qu'il soit , pouvoit encore paroître suspect aux personnes sensées , qu'une préface ne séduit pas , je les inviterois à jeter un coup-d'œil sur tous les journaux dont les*

*Auteurs ont, dans le temps, rendu un compte particulier de chacun des ouvrages qui composent le recueil que je leur présente. Elles verroient qu'il n'y en a aucun qui, dans son genre, n'ait obtenu le suffrage unanime de ces Arbitres équitables du goût. Je me serois fait une loi de rapporter ici leurs jugements, si l'Auteur respectable & modeste ne s'y étoit opposé, par la seule raison qu'ils sont trop à sa gloire. Mais sans me prévaloir de leurs décisions, il me suffit de dire que les différentes éditions, qui avoient été faites des livres qui entrent dans cette collection, sont presque entiè-*



#### iv AVERTISSEMENT, &c.

*rement épuisées. J'ajouterai qu'on y a joint plusieurs pieces de la même main , lesquelles n'ont point encore été imprimées , & qui ne m'ont pas paru moins dignes que les autres d'être offertes au Public , on les a répandues dans le corps de l'ouvrage , & il y en auroit assez pour former toutes seules un volume.*



MÉDITATIONS

# MÉDITATIONS

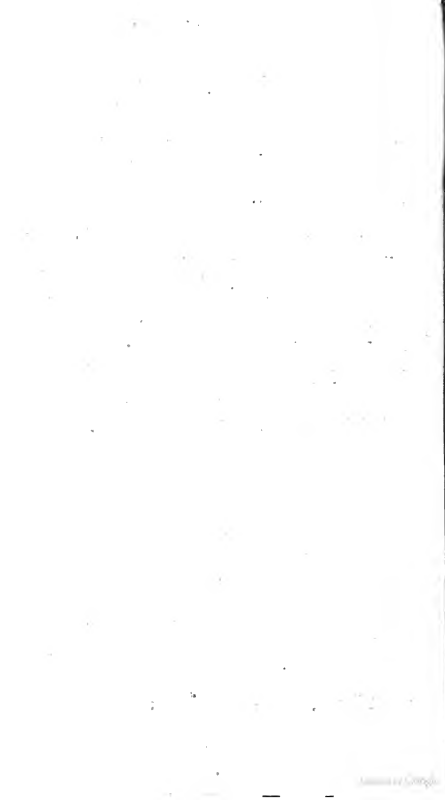
S U R

LES TOMBEAUX,

P A R H E R V E Y ,

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

*Tome I.*





A M A D A M E .

D E \* \* \* \* \*

*A* QU I pourrois-je mieux offrir qu'à vous , ma chere *ADÉLAÏDE* , un ouvrage , dont le plan & le but n'ont pour objet que de graver dans les cœurs les vérités les plus terribles de la Religion ? Le spectacle hideux des tombeaux & des cadavres , sur lesquels l'Auteur fixe sans cesse l'imagination de ses Lecteurs , paroît peu propre sans doute à mériter l'attention d'une personne de votre âge ; mais quand on fait , comme moi , qu'une piété aussi solide qu'éclairée est la base de toutes vos vertus , on ne craint point de vous présenter des Tableaux , dont le vice seul détourne la vue pour n'y pas

111

*lire un arrêt funeste. La pureté de vos mœurs & votre amour pour le bien, loin de porter la terreur dans votre ame à l'aspect de l'Eternité, ne vous y montreront que l'image des récompenses qui vous attendent. C'est donc dans le dessein de vous faire jouir d'avance de cette félicité anticipée, que mon amitié vous en présente une légère esquisse. Si cet Ouvrage a le double avantage de vous plaire & de vous toucher, mon projet sera rempli, & mon cœur n'aura rien à désirer, s'il peut prouver au vôtre qu'il met tout son bonheur à mériter par son attachement les mêmes sentimens que vous lui avez inspirés.*

**AVERTISSEMENT.**



## AVERTISSEMENT.

**L'**AUTEUR des MÉDITATIONS SUR LES TOMBEAUX, dont il s'est fait en Angleterre plusieurs Editions, les a dédiées successivement à deux Dames d'une conduite exemplaire & d'une piété reconnue. Un pareil hommage ne pouvoit guere convenir, en effet, qu'à des personnes qui ont renoncé aux frivolités du Monde, & qui s'occupent sérieusement de la pratique des vertus chrétiennes. Mais qui d'entre nous ne doit pas s'en occu-

vj Avertissement.

per? qui ne doit pas apprendre à mourir? Un Philosophe païen disoit même que ce devoit être l'étude de toute la vie ( 1 ).

C'est l'avantage qu'on trouvera dans la lecture réfléchie de ces Méditations : rien ne paroît plus propre à nous familiariser avec la pensée & les images de la mort. Mais Hervey a dans cet Ouvrage un mérite qui manque à la plupart des sombres Auteurs qui ont exercé leur pinceau sur des objets effrayants & lugubres : ces derniers nous affligent & nous désespe-

---

( 1 ) *Totâ vitâ discendum est mori.*

SENEQUE.

**AVERTISSEMENT. vij**

rent : Hervey nous encourage & nous rassure par les traits consolants qu'il emprunte des Livres sacrés , & qui adoucissent les images affreuses de ses tableaux. Ce n'est point un anéantissement total qu'il nous montre dans le cercueil , ce n'est que la destruction de la plus vile partie de nous-mêmes. Il nous fait voir au-delà une nouvelle vie : il élève nos pensées à des objets éternels , & nos desirs vers un bonheur infini. Rien n'est plus capable de consoler l'homme & de soutenir son courage à la vue du dépouillement horrible où il se verra bientôt réduit.



viiij A V E R T I S S E M E N T.

Mais ce sont sur-tout les personnes qui se sont déjà ensevelies toutes vivantes dans le tombeau du cloître ou de la retraite ; ce sont celles-là , dis-je , qui sentiront le mieux tout le grand , tout le sublime & toute l'utilité de cet ouvrage. Frappées des peintures terribles qu'elles y rencontreront à chaque page , elles ne pourront que s'applaudir d'avoir fait d'avance le sacrifice généreux & volontaire des vanités du siècle ; sacrifice toujours pénible & qui devient infructueux quand on ne le fait que sur l'autel de la mort.

Ce n'est pas que la lecture de

## A V E R T I S S E M E N T. ix

cet ouvrage ne convienne qu'à des personnes consacrées à Dieu.

» Je me flatte , dit l'Auteur lui-

» même dans sa Préface , que ces

» Méditations seront bien reçues

» des gens du monde , dont l'es-

» prit sérieux est susceptible de

» réflexions , & qu'elles intéresse-

» ront les cœurs sensibles. Quel

» homme pourroit voir avec in-

» différence les tristes débris de

» l'humanité , & l'humiliation

» qu'elle effuie dans le sépulcre !

» D'ailleurs , qui d'entre nous n'a

» pas dans le cercueil quelques

» parents ou quelqu'ami , dont il

» regrette la perte ? Refuserions-

» nous d'aller au pied des monu-

x      A V E R T I S S E M E N T.

» ments qu'on leur a érigés , nous  
» entretenir encore quelquefois  
» avec des ombres si chères ; sur-  
» tout si nous faisons réflexion  
» que la tombe est la demeure  
» assignée à tous les vivants , &  
» qu'une lugubre solemnité va  
» bientôt nous y conduire nous-  
» mêmes ? N'est-il pas juste que  
» nous allions au moins reconnoi-  
» tre d'avance le lieu & la place  
» que nous occuperons un jour  
» dans ces Régions ténébreuses ? «

Si l'on ne veut considérer que  
le mérite purement littéraire de  
cet ouvrage , on trouvera que  
M. Hervey est comparable aux  
plus grands Génies de l'Angle-

# AVERTISSEMENT. xj

terre, par la hardiesse de ses pensées, par la force & le naturel de ses images, par la majesté & l'élégance de ses expressions : on trouve dans sa prose la poésie la plus noble ; & ce qu'il y a de plus admirable dans cet Auteur, c'est qu'il est tellement rempli de la lecture & des passages de l'Ancien & du Nouveau Testament, que ses moindres expressions respirent le langage sublime de ces Livres divins. Les traits pleins de force & de chaleur dont brille le style enflammé des Prophetes, semblent se réunir dans ses tableaux pour leur donner cette mâle énergie & cette auguste

## xij    A V E R T I S S E M E N T

simplicité qu'on ne trouve guère que dans les écrits de ces hommes inspirés. Hervey élève notre ame en la faisant descendre dans le tombeau : il nous fait reconnoître l'Auteur de notre Etre jusques dans les ruines de l'humanité : il nous arme des forces invincibles de la Religion contre les terreurs qui accompagnent le trépas. La Religion seule nous affermit dans cet assaut terrible : sans elle , qu'est un homme au lit de la mort ? un furieux qui se tourmente , ou un lâche qui se désespere.

Ce qu'on vient de voir à la louange d'Hervey , est tiré de différentes Epîtres en vers , qui sont

à la tête de son ouvrage , & qui lui ont été adressées par ses amis. On s'est contenté d'en rapporter la substance & les endroits qui ont rapport aux Méditations sur les Tombeaux ; car ces Epîtres roulent encore sur d'autres morceaux d'Hervey , qui ne sont pas moins intéressants que l'ouvrage dont je donne la traduction.

Il est à propos d'avertir le public que pour mettre plus d'ordre dans ces Méditations , on a cru devoir les diviser suivant les différents sujets qui en font la matière. Cette forme d'ailleurs , sert à soulager la mémoire du Lecteur , & lui procure la facilité de choisir

xiv A V E R T I S S E M E N T.

fir la Méditation qui pourra l'affecter davantage. Cette division n'est point marquée dans l'original; mais du reste, on a suivi le plan de l'Auteur.

M. Hervey se représente comme un homme qui voyage, & qui rend à une Dame de ses amies un compte exact & fidele des réflexions Philosophiques & Chrétiennes, que lui font naître les monuments qu'il a trouvés dans une Eglise de la province de Cornouailles.

On prévient seulement qu'on a beaucoup abrégé la morale de M. Hervey, pour s'attacher davantage aux idées, aux images &

## A V E R T I S S E M E N T.    x v

aux sentiments, sur-tout dans les endroits où elle sembloit se présenter d'elle-même. On avoue de plus , que pour conserver la pureté & la clarté de l'expression françoise, on a été quelquefois obligé de sacrifier & d'affoiblir des idées trop métaphysiques , qu'il n'appartient qu'à la langue Angloise de bien rendre.

On s'est permis aussi d'étendre & de développer certaines pensées, pour les mieux faire sentir , d'agrandir certains tableaux , & d'y ajouter quelques traits que l'imagination même desire à la lecture de cet ouvrage.

Quoique Hervey soit Anglican,



xvj A V E R T I S S E M E N T.

ces réflexions n'en doivent pas paroître plus suspectes aux Catholiques : on n'y trouve aucun trait qui ait rapport aux points de doctrine & aux dogmes adoptés par les Calvinistes contre les décisions de l'Eglise ; & on ne craint pas d'affurer que la morale répandue dans ces Méditations , n'est ni moins pure ni moins édifiante que celle des Nicole & des Bourdaloue.



MÉDITATIONS



# MÉDITATIONS

S U R

## LES TOMBEAUX.

---

### PREMIERE MÉDITATION,

*Sur le respect dû aux Temples.*

**J**E voyageois, sans dessein & sans fuite, dans la Province de Cornouaille : le hasard me conduisit dans un village considérable de ce Canton. Les Habitants, occupés à leurs travaux, étoient répandus dans la Campagne ; la sécurité gardoit leurs maisons. Un mouvement de piété, ou peut-être même d'une simple curiosité, dirigea mes pas vers l'Eglise. J'en trouvai les portes ouvertes, comme celles du Ciel où elles condui-

## 2 M É D I T A T I O N S.

sent. J'adorai l'Eternel qui y réside ; & bientôt une douce mélancolie vint s'emparer de mon ame.

La Méditation , au regard fixe , à l'air pensif & recueilli , sembla se détacher de la voûte sacrée , & se reposer sur moi : c'étoit sans doute l'Ange même préposé à la garde de ce lieu redoutable. Il me saisit & se rendit maître de mes pensées. Une volupté céleste se répandit dans tout mon être ; & pendant plusieurs jours consécutifs , je vins la goûter dans ce Temple , dont rien ne pouvoit plus m'arracher.

Ce Temple , déjà ancien , s'élevoit au milieu d'un large Cimetiere , éloigné du bruit & du tumulte. Les mains qui l'ont bâti sont réduites en poussiere depuis plusieurs siecles. Celui qui en fut l'Architecte voulut que son corps y fût déposé après sa mort , sous une tombe qu'on voit encore au milieu de la grande nef ; semblable à l'insecte industrieux , lequel , après avoir formé ces fils que

nous admirons , se fait un Tombeau de son propre ouvrage.

Le corps de cet Edifice étoit spacieux ; la structure belle , mais sans ornemens , & tout l'ensemble d'une noble simplicité. Deux rangs de colonnes se prolongeoient dans le milieu , & supportoient majestueusement la voûte. Une sombre lumière répandoit sur tous les objets une sainte horreur ; le silence & la solitude ajoutoient encore à la majesté de cette enceinte. Une religieuse terreur saisit tout-à-coup mes sens. J'avançai par les bas côtés jusques derriere l'Autel principal ; & j'y lus , dans une inscription simple & sans faste , que le Fondateur de cette Eglise l'avoit construite par un mouvement auguste de gratitude envers la bonté incréée & éternelle.

O que la reconnoissance est estimable , sur-tout quand elle a pour objet le Bienfaïcteur suprême ! C'est le sentiment le plus noble & plus exalté qui puisse mouvoir le cœur de l'homme. Il a je

ne fais quoi de grand , & ( si l'on peut s'exprimer ainsi ) d'une piété généreuse.

Le *Repentir* annonce la dépravation de notre nature déchue. La *Prière* en marque la foiblesse & l'impuissance ; mais la *Reconnoissance* nous fait , pour ainsi dire , combattre de bienfaisance avec Dieu même. Les exercices de cette vertu sublime subsistent encore dans le Ciel , où il n'y a plus ni pardons ni graces à demander.

Le langage de la reconnoissance part d'une ame tendre & sensible. -- *J'ai reçu des biens infinis , que rendrai-je à celui qui m'en a comblé ?* Telle est l'expression d'un cœur pénétré. Eh ! qui a plus de droit à un si juste retour , que l'Auteur de mon être , que le Dieu Tout-Puissant , de qui je tiens tout ce que je possède ? Et comment puis-je mieux lui en marquer ma gratitude , qu'en décorant le lieu où sa gloire réside ? Quelle honte & quel opprobre , de voir les

## SUR LES TOMBEAUX. 3

maisons des mortels revêtues de cedre & de marbre, tandis que la demeure du Seigneur des Seigneurs reste sans ornement !

Ici je me rappelle la sublime invocation de Salomon au Tout-Puissant, lorsqu'il lui dédia son Temple auguste. Il l'avoit élevé avec une magnificence que le Soleil n'avoit point encore vue. Néanmoins, quand ce prince réfléchit sur les perfections infinies, & sur l'immensité de Dieu, il doute qu'il daigne l'habiter

*O Dieu , s'écrie ce Roi reconnoissant , voudras-tu habiter sur la terre ? Regarde , le Ciel des Cieux ne peut te contenir ; combien moins encore cette maison que j'ai bâtie !*

Quel début sublime ! Il sent que Dieu est un Etre incompréhensible ; que Dieu est au-dessus de toutes les louanges. Quel saint ravissement ! quelle humble défiance dans ce Prophète Roi ! Il trouve les hommes trop heureux , quand

l'Etre suprême daigne seulement jeter un regard propice sur la terre. Que fera-ce donc, si ce Dieu plein de bonté veut bien y fixer sa demeure, & l'honorer de sa présence ?

Cette étendue immense, dont la voûte azurée embrasse des milliers de mondes, est une demeure trop étroite pour la divinité ; le Ciel des Cieux, ces vastes espaces encore plus élevés, qui s'étendent au-delà des limites de la vue humaine, & qui échappent à la pensée, ne sont pas, quoique sans bornes, un séjour digne de *Jehovah*. Ils ne sont qu'un point, quand on les compare avec son essence infinie. Ces astres éclatants, qui roulent au-dessus de nos têtes, & que des peuples entiers ont adoré comme des Dieux, peuvent, tout au plus, être regardés comme des grains de sable sous ses pieds.

Ce Temple, qui fait l'objet de l'admiration de toute la terre, n'est qu'un atome devant une Majesté aussi infinie, aussi auguste.

Quelle sainte ivresse vient pénétrer l'ame de l'*Architecte Roi*, pour célébrer la condescendance de l'Etre suprême, qui s'humilie jusqu'à demeurer parmi nous.

Mais ce qui doit épuiser toute la reconnoissance de l'homme éclairé par la Foi, ce qui doit le remplir de respect & de vénération, c'est de considérer qu'il est lui-même un Temple vivant de la Divinité. Quoi ! ce Dieu, qui laisse à peine tomber ses regards sur les trônes & les dominations, voudra bien s'unir intimement à un malheureux pécheur, à de l'argille animée ! O honneur sans égal ! ô privilege inoui ! oserai-je souiller ma pensée de quelque iniquité, tandis que je marche dans ce saint lieu ? Le Grand-Prêtre des Juifs se feroit-il permis la plus légère transgression, quand il faisoit, tous les ans, l'entrée solennelle dans le Saint des Saints, & qu'il étoit environné de la majesté de *Jehovah*. Le cœur doit même frissonner à la tentation la plus



éloignée de quelque offense involontaire.

Pourquoi ne porterions-nous pas en tous lieux cette sainte terreur ? Pourquoi n'aurions-nous pas , dans toutes les circonstances, du respect pour nous-mêmes ? Nous sommes les Temples du Très-Haut ; nous sommes des Etres consacrés à la Divinité.

O combien cette Doctrine de la Religion est efficace pour nous porter à la vertu ! Mortels ! elle doit vous tenir lieu de toutes les loix,



## II MÉDITATION,

*Sur les Tombeaux en général.*

L'OBJET qui attira ensuite mon attention , fut le pavé couvert d'Epitaphes : ce pavé , semblable au rouleau d'Ezéchiel , *qui étoit écrit d'un bout à l'autre* ; ces lugubres inscriptions , pareilles aux lamentations du Prophete , sembloient solliciter mes observations , & m'inviter à les lire. Eh ! que m'apprendront ces tristes *Moniteurs* ? que sous leur étroite circonférence furent déposés tels ou tels morceaux d'argille , qui , animés autrefois , *se mouvoient & marchaient*.

Dans quel lieu me trouvai-je donc ? La Majesté du Créateur m'environne , & les os de mes semblables sont sous mes pieds. Je puis bien m'écrier avec le vénérable Patriarche : *O que ce lieu est terrible ! Mais en même-temps quelles*

actions de graces ne dois-je pas rendre à la Providence d'y avoir conduit mes pas ? C'est ici véritablement l'Ecole de la sagesse. Heureux l'homme qui , fatigué des vains spectacles du monde , vient méditer au milieu des Tombeaux & à l'ombre épaisse & silencieuse des cyprès , où le faux éclat de la vanité ne pénètre jamais. Heureux l'homme qui , sous ces voûtes antiques où repose la Mort , vient lire son épitaphe & peser sa poussière ! Le Tombeau est le plus grand de tous les maîtres ; & le flambeau éclatant de la philosophie nous découvre bien moins de vérités , que ne nous en montre la sombre lueur d'une lampe sépulcrale. Viens donc , Attention calme , viens recueillir mes pensées ; & toi , Esprit céleste , dont les ailes invisibles m'environnent , échauffe mon esprit , afin que je puisse parcourir utilement ces inscriptions respectables : soutiens mes pas tremblants au bord de ces abymes de l'orgueil humain.

En examinant ces monuments déplorable , qui sembloient se disputer mes regards , je ne trouvai d'abord que le mémorial d'une multitude de corps confondus pêle-mêle sous ces tombes funebres. Ils habitoient ensemble , sans avoir égard aux rangs & aux titres. Aucun n'étoit ambitieux d'avoir une place plus distinguée dans cette demeure ténébreuse. Aucun ne paroissoit empressé d'être salué le premier : tous dormoient d'un sommeil dont ils ne se réveillent plus. Le Vieillard plein d'années & d'expérience , qui étoit réputé l'Oracle de son siècle , est étendu aux pieds d'un Adolescent. Le Serviteur est vêtu comme son Maître , & occupe le même rang à ses côtés. L'indigent repose aussi doucement que le possesseur le plus riche. Toute la différence qui existe entr'eux , est une petite éminence de gazon , ou un sépulcre de pierre , orné de figures déjà à moitié abattues par la faux du Temps destructeur.

Pourquoi donc disputons-nous avec

tant de chaleur sur la supériorité où la préséance, puisque nous serons bientôt confondus dans la même poussière ? Pourquoi nous élever & abaisser les autres, puisque nous devons tous un jour être placés par la Mort au même rang ? Oh ! puisse cette considération humilier mon orgueil, & le réduire aussi bas que le séjour où je descendrai dans peu !

Parmi ces cadavres confus, il se trouve sans doute des hommes qui, durant le court trajet de leur vie, étoient animés par des intérêts opposés & des sentimens contraires. Mais la Mort, semblable à un arbitre sans appel, a étendu sa main sur les parties contendantes, & a terminé tous leurs différends. Ici regne une paix inviolable. Un homme ne dispute point à l'autre, les armes ou les loix à la main, le pouce de terre qu'il occupe. Les ennemis les plus implacables habitent ensemble dans la concorde & dans l'union : ils abandonnent tout ressentiment ; ils oublient les haines mortelles

qui les ont divisés autrefois : leurs os en *s'émiettant* se mêlent ensemble ; & ces hommes , que des furies irréconciliables tenoient éloignés pendant leur vie , tombent ici dans des embrassements mutuels , & s'incorporent l'un avec l'autre dans le tombeau.

O que ne pouvons-nous apprendre de ces cendres réconciliées , à ne pas perpétuer le souvenir des injures , à étouffer les animosités & l'esprit de vengeance , afin qu'il n'y ait pas plus de querelles & de dissensions sur la terre des vivants , qu'il n'en existe dans la congrégation des Morts ?



## III MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'un Enfant.*

QUE couvre cette pierre blanche, emblème de la candeur & de l'innocence ? C'est un enfant qui a exhalé son âme tendre, presque au même instant qu'il l'avoit reçue ? Il n'a connu ni la peine, ni la douleur : il dort paisiblement en attendant le réveil de la résurrection. Il ne s'est arrêté qu'un moment sur le seuil du monde, & autant de temps seulement qu'il lui en a fallu pour laver son impureté originelle dans la piscine de la régénération. Sa foible paupière s'est ouverte, & refermée aussi-tôt qu'il a vu la foule redoutable de maux qui alloient fondre sur sa foiblesse. Il s'est élancé du néant au Tombeau, & a dit au temps un adieu rapide.

Il est écrit du Sauveur souffrant sur la Croix, que, *lorsqu'il eut goûté le vi-*

*naigre mêlé de fiel*, il n'en voulut point boire. C'est ainsi que ce jeune Etranger commença à boire dans la coupe de la vie; mais l'ayant trouvée trop amère, il la repoussa de sa foible main, en tournant la tête, & refusa la boisson. Sans doute il n'y eût point d'autre cause de sa fuite précipitée du monde. Il aima mieux tourner directement sa route vers les régions plus tranquilles de la Mort, que d'y arriver quelques années plus tard, par les détours pénibles de la vie.

O heureux voyageur, qui n'as pas plutôt commencé ton pèlerinage, que tu te vois arrivé au terme ! Mais plus heureux encore sont ceux qui ont esquivé les orages & les tempêtes, & qui ont laissé à ceux qui les suivent, un exemple consolant de courage & de patience !

O trop heureux Novice ! admis sans être éprouvé, accepté, sans être exercé ! Ce fut-là ton privilège. Tu ne sentis pas la plus légère atteinte des maux



qui oppressent encore tes malheureux parents. Ils te survivent , & apportent peut-être encore sur ta froide tombe, le tribut de leurs pleurs & de leurs regrets. Hélas ! connoissent-ils ton bonheur ? Tu es au port ; & ils sont encore au milieu de la tourmente des passions. Tu reposes dans le silence & dans la paix ; & les secousses violentes des inquiétudes les agitent jour & nuit. Ton salut est assuré ; & ils sont exposés aux vagues de la tentation qui les poussent contre mille écueils.

Mais vous , pourquoi pleurez-vous de ce que votre enfant est couronné par la Victoire, avant que l'épée ait été tirée , avant que le combat ait commencé. Savez-vous si le Dispensateur suprême des événements n'a pas prévu que quelque piège étoit préparé à sa jeunesse inconsidérée ? Pourquoi vous affligez-vous de cette tendre prévoyance ? Il a mis à l'abri une fleur à peine éclosée, une plante choisie , avant que le ton-

nerre grondât , avant que les éclairs brillâssent , & que la tempête déployât sa rage. Souvenez-vous donc que le fruit de vos entrailles n'est pas perdu , mais *enlevé au mal futur.*

Pour nous , qui sommes condamnés à *supporter le poids du jour & de la chaleur* , que le courage ne nous abandonne pas à la vue de ce jeune prédestiné. Il s'est présenté , comme nous , à l'ouvrage ; mais le Pere de famille a été touché de sa foiblesse : il l'a récompensé comme s'il avoit travaillé tout le jour. En ferions-nous envieux ? Souvenons-nous qu'il est plus honorable d'être entré en lice , & d'avoir soutenu les efforts du combat ; que le salaire sera plus grand pour ceux qui auront travaillé sans relâche depuis l'aube de la vie jusqu'à son couchant.



## IV MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'un Adolescent.*

**I**C I font ensevelis les délices d'une tendre mere , & l'espoir évanoui d'un pere infortuné. Le jeune homme croissoit ; semblable à une plante qu'on arrose avec soin , il pouffoit de profondes racines ; sa tête altiere annonçoit sa force & sa vigueur : il promettoit les fruits délicieux de l'âge mûr. Ainsi le cedre orgueilleux commence à s'élever comme une tour , & annonce qu'il sera dans peu l'honneur des forêts , & le roi des arbres qui l'environnent. Mais , ô douleur ! la hache est appliquée au tronc : le coup fatal est porté , & tous ses rameaux pompeux réduits en cendre. C'est ainsi que ce jeune homme est renversé au printemps de ses jours. Les espérances flatteuses que l'ambition paternelle fondeoit sur lui , la perspecti-

ve agréable de celle qui le porta dans son sein , sont détruites & précipitées dans le tombeau.

Quel spectacle déchirant pour ceux qui furent les tristes témoins de ce convoi funebre ! Le pere & la mere , plongés dans l'affliction , suivent en silence ce fils chéri , qu'on porte sans mouvement & sans vie dans le séjour de la poussiere. Fondant en larmes , abymés dans une douleur profonde , ils se tiennent debout sur le monument , semblables à des statues exprimant le désespoir. L'air est frappé des cris lamentables des *pleureurs* , qui répandent dans tous les cœurs une sombre tristesse. Voyez comme ils étendent les mains ! Ils voudroient retenir le funeste objet de leurs regrets ; mais c'est en vain qu'ils le redemandent au Ciel. Non ce n'est point une illusion : j'entends cette mere désolée dire le dernier adieu au bien-aimé de son ame. Un morne silence succede tout-à-coup à ses plaintes : tandis

qu'on achève les obseques , elle reste dans une contenance stupide. Ses regards sont fixés sur le cercueil : elle est appuyée sur le triste compagnon de son malheur ; mais bientôt elle ne peut plus résister à l'angoisse intérieure qui l'opprime ; elle ne peut plus retenir le torrent qui gonfle son cœur : elle avance au bord de la fosse , toute son ame est dans ses yeux : elle attache encore un regard sur le cher objet de ses larmes , avant que l'on ferme la tombe sur lui. Dans les accents interrompus de mille sanglots , elle s'écrie : adieu mon fils ! -- ô mon fils ! -- mon unique bien-aimé ! --- Plût à Dieu que je fusse morte au lieu de toi ! Adieu -- mon enfant ! -- Adieu ! . . . . il n'est plus de bonheur pour moi dans la terre des vivants. --- Qu'on ne tente pas de me consoler --- : j'irai pleurant tous les jours de ma vie , jusqu'à ce que ma douleur m'entraîne elle-même dans le tombeau , & me réunisse à ta cendre.

Peres & Meres, si vous aimez vos enfants, si vos entrailles sont émues sur ces aimables gages d'une tendresse conjugale, n'épargnez ni soins, ni peines pour les former à la vertu; c'est le seul moyen de trouver de la joie dans leur vie, & de la consolation dans leur mort. Si la durée de leurs jours est prolongée, leur conduite exempte de blâme & leur glorieuse carrière feront le contentement de votre vieillesse; si, au contraire, ils sont arrêtés au milieu de leur course, vous rendrez avec résignation leurs corps à la poussière, en vous rappelant ces vérités consolantes, qu'ils ont vécu long-temps en peu de jours, puisqu'ils étoient vertueux; que c'est sur la vertu, & non sur les années, qu'il faut mesurer leur existence. Pourquoi vous abandonner à de vaines douleurs? Pourquoi vous obstiner à pleurer leur perte? Ils ne sont point anéantis: ils sont retournés à leur véritable origine, dont ils ont conservé toute la pureté: ils sont ren-

trés dans le sein de l'Eternel. Non , rien n'est mort en eux , que cette enveloppe grossière & vile qui étoit un obstacle à leur véritable vie , & qui les retenoit dans une prison obscure : ils sont maintenant initiés dans tous les secrets du Créateur ; ils y puisent des lumières bien au-dessus de celles que vous vous prépariez à leur procurer dans les Ecoles de la sagesse humaine.



## V MÉDITATION, —

*Sur le Tombeau d'un jeune Epoux.*

**S**UR un des bas côtés de l'Eglise , j'apperçus un sépulcre , dont l'Építaphe annonçoit un événement tragique. Des figures en marbre sont appuyées sur les quatre coins de la tombe , dans l'attitude de l'affliction : elles ont l'air pensif & désolé ; à leurs pieds sont éteintes les torches croisées de l'Amour & de l'Hymen ; la douleur tient leurs têtes penchées , & leurs regards fixés à jamais sur cette pierre immobile.

Celui qui est renfermé dans ce Tombeau étoit âgé de vingt-huit ans : il jouissoit de la santé la plus florissante ; il étoit dans toute la force & tout l'éclat de sa jeunesse : arrêté au milieu de sa course , cet astre brillant a disparu tout-à-coup. Son air assuré , sa démarche fiere , sa bonne constitution , lui



promettoient les plus longues années ; il n'envisageoit lui-même qu'une riante perspective de plaisirs qui se succédoient sans interruption , & dont la plus grande partie se perdoit encore dans un avenir éloigné , quand , hélas ! un coup inattendu descend , descend du bras du Tout-Puissant , & met en poudre le héros imaginaire : il est détruit aussi promptement que l'insecte rampant écrasé sous les pieds du voyageur , qui ne le sent pas même se débattre.

Mais il a été enlevé dans le moment le plus cher de la vie , à son heure nuptiale ; son dernier souffle fut , sans doute , un soupir de son ame amoureuse. » Encore quelques jours , *disoit-il* , & je posséderai l'unique objet de mes vœux : je posséderai le charme de ma vie ; je l'appellerai *mienne* , & en elle mon cœur jouira de la plénitude de ses desirs ». -- Au milieu de cette perspective enchanteresse , si quelque ami fidele étoit venu lui rappeler le  
souvenir

souvenir du tombeau , combien cet avertissement lui auroit-il paru étrange & déplacé ! Cependant , quoique plein de vie , il chanceloit déjà sur l'abyme qui s'entr'ouvroit sous ses pas. -- Son bonheur n'étoit qu'un songe , qu'une illusion ; on avoit préparé les présents , invité les parents & les amis , tout étoit réglé pour ce jour qu'on regarde comme le plus beau de tous (1). O épouvantables vicissitudes ! les fêtes nuptiales sont changées en solemnités funéraires ! O déplorable infortuné ! il fait naufrage , & périt à la vue du port ! Approchez , vous qui êtes dans l'ivresse de l'âge , & jetez les yeux sur ce monument ! Lisez cette date , & ne vous vantez pas de vivre demain.

Quel revers affreux pour la jeune épouse , qui est dans les transports de la joie la plus vive , qui a orné son lit nuptial des plus riches parures ! Que

---

(1) Endroit imité de Plinè , *Liv. v , Epit. 16.*  
*Tome I.* B

dira-t-elle quand elle apprendra que la Mort ! -- hélas ! ne vous confiez jamais dans la jeunesse ou dans la force ! quand elle apprendra que l'impitoyable Mort a préparé à son Bien-aimé un autre lit dans la poussière du tombeau ; un autre lit , où il doit seul prendre place , pour ne s'en relever que lorsque les Cieux ne seront plus.

En vain elle s'est revêtue de ses ajustements les plus précieux ; en vain elle attend son futur Epoux ; semblable à la mere de Sizara , elle regarde au travers des *barreaux* ; pleine d'impatience , elle murmure des délais de son Bien-aimé : elle s'étonne de ce que son char n'est point encore arrivé. Ah ! qu'elle est loin de penser que l'idole de son cœur a dit un éternel adieu au monde , & qu'il n'est plus occupé de sa chere *Lucinde* ! Vas , Vierge déçue & infortunée , vas pleurer l'incertitude de tout le bonheur terrestre ; enseigne à ton ame à aspirer après des biens plus sûrs

& plus immuables. Ton fidele ; ton aimable , le tendre objet de tes vœux , dort dans d'autres embrassements : il dort dans les bras glacés de la Mort , dans l'oubli , -- dans l'oubli éternel de l'Univers , -- & de toi.

Qui ne seroit tenté de s'emporter ici contre le *Roi des terreurs* , contre ses caprices injustes & cruels ? Pourquoi intervertir l'ordre de la Nature ? Il laisse languir le vieillard accablé d'années & d'infirmités , & va détruire les tendres boutons de l'enfance qui commencent à s'épanouir , la fleur brillante de la jeunesse , & les fruits précieux de l'âge viril.

De pareils coups sont bien propres à nous réveiller de notre assoupissement profond. Nous sommes dans la mort au milieu de la vie. Nul ne peut échapper au bras du Tyran invisible ; sa fleche , aussi rapide que la foudre , nous atteint & nous renverse en un clin d'œil : une nuée de traits meurtriers partent

ensemble , & se succèdent sans interruption : ils volent pêle-mêle ; nul ne peut deviner la victime qu'ils doivent frapper.

O enfants des hommes , soyez donc toujours prêts ! car l'heure à laquelle vous ne pensez pas. .... Prudent & sage avertissement ! Chaque mot de chaque épitaphe semble me le répéter. Je l'entends retentir , comme un tonnerre , du fond des tombes qui sont sous mes pieds.



## VI MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'un homme frappé de mort soudaine.*

L I S O N S cette autre inscription. Elle m'apprend que le mortel qui repose sous ce marbre a terminé ses jours, suivant l'expression ordinaire, par un coup du *hasard*. Mais doit-on le nommer ainsi? Ne fut-il pas plutôt porté par une main invisible & sûre? Dieu règle la marche des armées du ciel : Dieu gouverne les habitants de la terre, & conduit ce que les hommes appellent le *hasard*. Non, rien, rien n'arrive par une fatalité aveugle & sans discernement. Tous les événements sont prévus & arrêtés dans les conseils de la Sagesse éternelle. Le Seigneur qui commande aux *Messagers* de la Mort, signe la Sentence & en ordonne l'exécution. Le *désastre* qui sembloit inopiné,

n'étoit que le ministre de la justice suprême , quand le Monarque impie fut mortellement blessé par un dard lancé sans dessein. *Un homme tire une fleche à l'aventure* : il le croit ainsi ; mais sa main est dirigée par celle du Tout-Puissant ; le trait vengeur est visé par un œil assuré. Ce que nous appelons *hasard* , est donc réellement la Providence , accomplissant ses décrets impénétrables. Doctrine sublime ! réflexion consolante , qui doit tenir l'homme dans une soumission tranquille , & une résignation héroïque sur tous les événements !

L'infortuné *Chemile* ! hélas ! son image fera long-temps présente à mes yeux ! Il venoit d'exposer une partie de ses richesses aux caprices du sort ; la fortune n'avoit cessé de lui sourire : il se leve : ô coup aussi terrible que soudain ! Il est précipité dans le tombeau , & jette l'effroi dans l'ame de tous les spectateurs. -- Hier , *Corinne* , telle qu'une

autre *Terpsicore* , faisoit briller ses graces & ses talents dans une nombreuse assemblée. Sa gaieté , sa parure & ses charmes attiroient tous les regards , elle étoit environnée d'adorateurs ; enivrée de leurs hommages , elle se croyoit une Divinité ; elle excitoit l'envie de ses rivales : aujourd'hui elle est sans vie & sans mouvement ; son corps pâle & défiguré est étendu dans le cercueil : elle est l'objet de la compassion & de la douleur ; la Mort a tout effacé. Le jeune *Atticus* attendoit avec impatience que son vaste & superbe Palais fût achevé : il brûloit du desir d'y étaler son faste & sa magnificence ; mais il n'habitera pas un instant sous ses lambris dorés. Le plus beau jour éclaire ses brillants appartements , mais les yeux du Maître sont fermés pour jamais à la lumière. Ces lieux étoient pompeusement décorés ; les lits de duvet s'élevoient mollement : il n'y goûtera point le repos délicieux qu'il s'y étoit promis , & auquel



ils paroissoient l'inviter : il est déjà couché dans le sein de la terre , parmi les ossements de ses ancêtres. Les jardins étoient plantés , les allées applanies & bien percées , les parterres artistement dessinés ; mais celui qui devoit venir rêver voluptueusement dans ces agréables bosquets , est descendu dans le sombre séjour de l'obscurité , dans la vallée couverte des ombres silencieuses de la Mort.

Mais tandis que je m'arrête à considérer ces tristes victimes , une foule d'autres malheureux subissent l'arrêt que le Ciel a prononcé. L'œil de l'Etre suprême se promène sur ce globe criminel : il voit une multitude d'édifices couverts de deuil , des villes entières plongées dans l'affliction. — L'Ange exterminateur , qui jeta la consternation parmi les Egyptiens dans cette nuit fatale , est chargé de ses ordres irrévocables : il parcourt l'Univers aussi vite que l'éclair ; le glaive vengeur brille dans ses mains : il frappe & renverse

les coupables. Les uns tombent de leurs sieges comme un poids qui a perdu son soutien , & sont sourds aux cris lamentables de ceux qui s'empres- sent en vain de les rappeler à la vie : d'autres rendent le dernier soupir , comme ils venoient de s'asseoir sous l'ombrage d'un arbre touffu , pour jouir , dans cette situation voluptueuse , de la vue d'un parterre émaillé de mille fleurs odoriférentes : -- d'autres comme ils vogoient le long d'un canal , dont les eaux argentées multiplioient autour d'eux les objets les plus agréables. -- Quelques-uns sont surpris comme ils retournoient dans leurs habitations , où les tendres caresses d'une famille nombreuse & chérie les attendoient : -- ceux-là , comme ils enta- moient une négociation importante ; ceux-ci sont arrêtés ayant encore le prix de l'injustice entre les mains , & plusieurs , dans l'acte immédiat de la dé- bauche ou de la cruauté.

Une foule de désastres qu'aucune prudence humaine ne peut prévoir ni éviter, sont toujours prêts à fondre sur nous. Au moindre signal de l'Eternel, ils se précipitent du pied de son Trône, comme un torrent, & courent exécuter les décrets immuables. O que frêle est la ligne qui sépare ce monde d'un autre univers ! Que le passage du temps à l'Eternité est court & momentané ! Un courrier fougueux renverse son cavalier, & l'écrase sous ses pieds. Un édifice antique & miné sourdement par le temps, s'écroule tout-à-coup, & ensevelit une multitude d'hommes sous ses ruines. Une seule pierre détachée devient aussi fatale que la chute entière de tout le bâtiment. -- Le fil de la vie est si mince & si délicat, qu'un foible zéphyr peut le rompre, comme l'ouragan le plus impétueux. -- Un vil insecte peut devenir un ennemi aussi dangereux que Goliath avec toute son armure formidable. -- L'air qui nous environne & par lequel

nous existons , se corrompt & se change tout-à-coup en un poison mortel qui dépeuple la terre. La Mort s'insinue avec la nourriture que nous prenons : semblable à un assassin perfide , elle a des avenues innombrables & cachées pour nous approcher & nous surprendre. Elle se renferme dans notre propre sein : elle s'y établit & s'y retranche , sans qu'on puisse l'en chasser ; le sang lui-même , cet agent si nécessaire , qui porte la vie dans toutes les parties de notre corps , est imprégné de ses semences funestes. L'homme , au premier moment qu'il respire ( 1 ) , reçoit le germe malheureux de sa destruction. La maladie qui doit un jour le subjuguer , est d'abord foible , comme lui ; mais elle croît & se fortifie avec sa victime. Le corps est une machine d'une structure si fragile , que le choc le plus léger suffit pour la briser : elle est composée d'une infinité de

---

( 1 ) Imité de Pope.

parties combinées entr'elles ; le moindre rapport interrompu en dérange toute l'économie ; un seul ressort gêné en arrête le jeu & le mouvement.

Puisqu'il est si facile de nous expulser du lieu que nous habitons , considérons-nous comme des Economes , avec lesquels on n'a point fait de convention. Tenons-nous toujours prêts à remettre entre les mains du Maître le domaine qu'il nous a confié sans terme & sans conditions. L'homme qui n'est pas dans cette heureuse disposition, ressemble à un imprudent qui dormiroit au haut d'un mât , tandis qu'au-dessous de lui des gouffres horribles s'entrouvrent , & que les vagues furieuses mugissent. Quand une ville est défendue par de fortes murailles , qu'elle est munie de toutes les provisions nécessaires , & gardée par des troupes bien aguerries , qu'auroient à craindre les habitants ? Qui peut les empêcher de jouir des douceurs de la paix ? C'est ainsi que la pensée habituelle de la

Mort inspire la sécurité , & nous fait  
goûter fans trouble & fans alarme les  
plaisirs de la vie.



## VII MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'une Femme morte en  
couche.*

**L**E marbre noir dont ces piliers sont revêtus, me rappelle que dans leur enceinte sont déposés les tristes restes de Sophronie. Hélas ! une étroite & douce amitié nous unissoit. En mettant un fils au monde, (ce malheur inopiné n'arrive que trop souvent !) le rejetton s'élève, & la tige se flétrit. L'enfant respire, & la mere rend le dernier souffle : il ouvre les yeux à la lumière ; & celle de qui il reçoit le jour les ferme pour jamais. Elle donne la vie ; mais, ô sort bien digne de nos larmes ! c'est aux dépens de la sienne. Elle a mérité l'angustie nom de mere, & elle n'en jouit pas ; -- peut-être même expire-t-elle dans les plus cruelles douleurs, & devient elle-même un tombeau pour son enfant. Le

Prophète a long-temps auparavant composé leurs Epitaphes. *L'enfant est prêt de sortir des entrailles de sa mère ; mais elle n'a pas assez de force pour le mettre au monde (1).*

Ces deux infortunés excitent également ma pitié & mes larmes ; cependant le sort de l'enfant est moins déplorable que celui de la mère. Il ne seroit venu au monde , que pour gémir dans le sein de la douleur , privé du tendre soutien de son enfance & du guide fidèle de sa jeunesse.

La richesse du marbre , les ornemens qui le décorent , & le nombre des figures emblématiques qui l'environnent , distinguent ce monument de tous les autres. Celui qui l'éleva semble avoir voulu épuiser tous les efforts de l'art pour consacrer ses regrets , & honorer la mémoire d'une personne aussi chère.

En considérant cette tombe , j'éprou-

---

(1) Isaïe , Chap. 27 v. 3.



ve un sentiment mêlé de tristesse & de volupté; tout me retrace ici les heureuses qualités de Sophronie , les charmes de sa personne , sa candeur , son innocence , la douceur de son caractère, ses graces touchantes , la bonté de son cœur , & sa noble simplicité ; c'étoit un parfait modele de toutes les vertus.

Mais hélas ! que tous ces dons brillants étoient vains ! Qu'est devenu le vif éclat de tes yeux ? de quoi t'a servi ton illustre naissance ? Pourquoi ton heureux époux , le riche possesseur d'un trésor si précieux , n'eut-il pas le pouvoir de te secourir contre la barbare violence de la Mort ? La cruelle fut sourde & insensible aux prieres & aux larmes de tes amis : elle ne fut point touchée du désespoir d'un époux , dont elle auroit dû respecter le mérite & l'attachement.

Cependant si la Religion n'est pas assez forte pour nous faire surmonter l'horreur de la Mort , elle peut du moins en émousser les traits ; ces lampes qui

brûlent dans le silence , ce cœur qui s'enflamme , ces palmes qui fleurissent , cette couronne qui brille ; toutes ces images imitées sur le marbre , ne représentent-elles pas à l'esprit la vigilance de la foi de Sophronie , la ferveur de sa piété , sa victoire sur la Mort , & le diadème céleste que le Juge Suprême lui prépare pour le grand jour ?

Que le sort de celui qui possédoit une femme aussi vertueuse , étoit digne d'envie ! Jamais on ne vit d'époux plus fortunés. Une parfaite conformité de sentiments régnoit entre eux ; leurs entretiens étoient doux & intéressants. Ils ne formoient qu'un seul & même cœur ; tout leur étoit commun : leur tendresse mutuelle rendoit leurs plaisirs plus vifs , leurs peines plus légères. Rien ne manquoit à leur félicité , que des fruits d'une si tendre union. Quelle joie ! quel bonheur ! de se voir renaître dans leurs enfants ; de se reconnoître eux-mêmes dans ces vivantes images , de leur transmettre

leurs vertus , de sentir l'ardeur de leurs affections s'accroître à la vue de ces doux gages de leur amour. » O Ciel ! *disoient-ils* » *en confondant leurs desirs enflammés* , » accordez-nous ce don , ce précieux don , » & nos vœux seront couronnés «.

Hélas ! que les mortels sont aveugles ! qu'ils savent peu discerner le véritable bien ! *Donnez-moi des Enfants* , disoit Rachel , *ou faites que je meure* ( 1 ) : dans son ardeur impatiente , elle forme des souhaits indiscrets. Elle meurt en effet , mais c'est par l'accomplissement même de ses desirs. Si les enfants sont quelquefois pour leurs parents comme une guirlande de fleurs qui exhale des parfums délicieux , combien plus souvent ne font-ils pas aussi l'amertume & le tourment de leur vie ?

Lorsque notre ame inquiète est agitée par quelque passion ardente & importune , pour un objet souvent dan-

---

(1) Gen. 30.

gereux , on peut nous dire avec vérité , d'après les paroles mêmes de notre divin Maître : *Vous ne savez ce que vous demandez*. La Providence n'a-t-elle pas dans sa main les choses que nous désirons ? Elle les refuse dans sa miséricorde , & retient la cause de notre misère , l'instrument de notre perte. Avec un appétit défordonné , nous recherchons des aliments qui nous paroissent sains , & qui sont cependant un mortel poison. L'imagination se repaît d'un bonheur sans mélange : le tableau se réalise , & c'est le comble des maux. Puissions-nous donc apprendre à ne rien souhaiter immodérément ! Ne soupirons point après tel ou tel genre de félicité ; laissons le Ciel choisir pour nous les événements de la vie ; reposons-nous sur la sagesse éternelle ; son choix est plus sûr que le nôtre : renonçons à notre propre volonté , & faisons le sacrifice de nos vœux les plus chers à celui qui a tout fait pour le mieux.

Le tombeau de Sophronie me rappelle ces vers, aussi tendres que sublimes, que j'avois lus sur un monument élevé dans la grande Eglise de Northampton.

» Que te sert maintenant ta naissance sublime ?

» Que te sert d'un époux & l'amour & l'estime ?

. . . . .

» Tu n'es qu'un peu de poudre en ce triste séjour ;

» C'est tout ce que l'orgueil sera lui-même un jour.

Ces vers avoient aussi pour objet une femme adorable, enlevée à la tendresse d'un mari vertueux. Ils sont dédiés à la mémoire de la femme de mon respectable ami le Docteur *Stonhouse*. Il eut la douleur de voir tous les efforts de son art inutiles : il ne put conserver une vie qui lui étoit plus chère que la sienne.

*Ainsi l'art, de la vie heureux conservateur,  
Ne put contre la Mort défendre son auteur (1).*

Ce malheureux époux chercha quel-

---

(1) . . . . . *Ars quoque cundis  
Utilis, auctori defuit ipsa suo.* Ovid.

qu'aliment à sa douleur dans ce triste mausolée : il sut animer le marbre ; il le fit dépositaire de sa tendre vénération pour la mémoire de sa chère moitié, & son respect pour la Religion, dont elle étoit l'ornement. Il renferma tout son éloge dans ce peu de paroles : *Ce fut une sincère Chrétienne* ; panégyrique rapide & concis ; mais qui suffit pour rappeler toutes les vertus qui brilloient en elle.

Les vers qui précèdent annoncent la douleur profonde du mari inconsolable.

» Que te sert maintenant ta naissance sublime ?

» Que te sert d'un époux & l'amour & l'estime ?

. . . . .

Mais que son désespoir est exprimé d'une manière bien énergique dans l'intervalle qui se trouve entre ces deux vers & les suivans. Ce silence rappelle l'adresse ingénieuse de ce Peintre, qui, après avoir représenté autour d'une Vierge expirante, la mère & les amis son-

dant en larmes , couvrit d'un voile le visage du pere , ne trouvant plus dans ses pinceaux de couleurs assez fortes pour en peindre l'angoisse mortelle.

Les deux derniers vers

» Tu n'es qu'un peu de poudre en ce triste séjour :  
» C'est tout ce que l'orgueil sera lui-même un jour.

rappellent au lecteur ce terrible arrêt qui fut prononcé au premier de tous les Hommes : *Souviens-toi que tu es poussière, & que tu retourneras en poussière* ( 1 ).

Au-dessus de cette redoutable inscription , on voit un livre ouvert. Il paroît flottant sur l'emblème de la Mort : c'est le livre de l'inspiration. Les grandes vérités qu'il contient, sont toutes renfermées dans cette leçon de l'Apôtre , qu'il met sous les yeux : » Ne soyez pas lents » & paresseux ; mais rendez-vous les imitateurs de ceux qui , par leur foi & » par leur patience , sont devenus les » héritiers des promesses «.

---

(1) Genes. Chap. 3 , v. 13.

Au-dessous on lit cette réflexion frappante: » que la vie est courte ! que l'Eternité est longue « ! Chaque partie de ce monument présente une maxime sublime , qui vaut seule un traité entier de morale. Que ce langage muet est pathétique ! que l'impression qu'il laisse dans notre ame est vive & profonde !





## VIII MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'un Pere de Famille.*

QUE vais-je lire sur cette autre tombe ? l'art n'y a rien ajouté. Je n'y vois aucun ornement , aucune décoration : c'est la main de la modeste simplicité qui l'a posée. J'apperois seulement une courte inscription ; les caracteres en sont effacés. J'ai peine à en saisir le sens. Faut-il en accuser l'Artiste qui fut chargé de cette triste fonction ? ou bien ces lettres sont-elles usées par le concours fréquent, & par les larmes de la famille désolée qui venoit gémir sur ce tombeau ? Non, je ne me trompe pas , je reconnois , en regardant attentivement , que cette pierre couvre les cendres d'un pere tendrement aimé, le soutien de ses foibles enfans qui croissoient autour de lui. O Mort impitoyable ! attends du moins qu'ils puissent se passer des soins paternels ,

&amp;

& qu'ils soient munis des principes solides d'une éducation mâle & vertueuse.

Non, il ne s'est point encore présenté à mes tristes réflexions de malheur plus déplorable. La chambre d'un pere expirant aux yeux d'une famille en pleurs, offre le spectacle le plus déchirant : c'est-là qu'on voit tout-à-la-fois un époux chéri, un pere tendre, un ami fidele, un maître plein de bonté : c'est-là qu'on le voit dans la situation la plus cruelle ; aux prises avec la Mort, & dans l'instant même de sa dissolution. L'art est accouru en vain à son secours. Le mal a bravé ses efforts : il a exécuté, sans aucun égard, l'arrêt fatal : il a rompu le fil d'une vie aussi précieuse ; il a brisé les liens les plus sacrés d'un amour mutuel.

Deux anciens & fideles Serviteurs, se tenant à une distance respectueuse, portent par intervalle des regards attendris sur le lit de leur digne Maître. Son indulgence, sa douceur, ses vertus se re-

présentent à leur esprit, d'une manière plus touchante dans ces terribles moments. Les sentiments de respect & de reconnoissance, dont ils sont pénétrés, rendent leur affliction plus amère, & font couler des larmes abondantes le long de leurs joues flétries.

Ses amis, dont les doux entretiens faisoient autrefois l'amusement de son esprit & les délices de son cœur, sont aujourd'hui de foibles appuis. Des regrets réfléchis du sein de leur ami mourant, des prières ardentes, des regards élevés vers le Ciel, quelques maximes sublimes & consolantes de l'Ecriture-Sainte échapées de leurs bouches pieuses, sont l'unique secours qu'ils peuvent lui procurer.

Ses enfants, encore dans l'âge le plus tendre, environnent son lit, & le baignent de leurs pleurs; leurs sanglots éclatent; ils s'écrient dans l'excès de leur désespoir: » Nous quittera-t-il? Ah! il nous laisse sans soutien: -- il nous laisse

» au milieu d'un monde injuste & barbare. -- Eh ! que ferons-nous ? -- que deviendrons-nous , s'il nous abandonne ? »

Ces douleurs partagées se réunissent toutes dans le sein de son épouse infortunée. On voit pleurer & gémir en elle , une amante , une femme , une mere. Ah ! qui pourroit apprécier la perte qu'elle fait ? Elle a goûté pendant vingt années les charmes d'une société & d'une amitié parfaite. O tendres liens ! ô douce sympathie ! C'en'étoit qu'un seul & même cœur. Où retrouver une tendresse aussi constante , une attention aussi prévenante , une confiance aussi entière , un ami , un confident aussi sûr , un aussi parfait modèle de vertus , un protecteur aussi zélé pour ses intérêts & pour ceux de ses enfants ?

Voyez comme elle est penchée sur ce lit ! comme elle cherche à soulager les agonies cruelles de celui qui lui fut toujours plus cher qu'elle même. Quels soins

quel empressement ! quel ardent amour ! Elle voudroit ranimer une vie dont dépend la sienne ; son bonheur , son sort & celui de ses enfans , y sont attachés. Elle s'efforce en vain de cacher les craintes mortelles qui l'agitent. Voyez , comme ses mains tremblantes soutiennent la tête défaillante du mourant , & essuient les sueurs froides de ses joues livides ; mais elle succombe sous le poids de sa désolation. Son sein , ému par les secousses intérieures des sanglots qu'elle retient avec effort , se soulève & palpite. Elle garde un morne silence ; ses yeux immobiles sont fixés sur le visage pâle & méconnoissable de son époux.

Cependant ce bon pere , ce tendre mari , souffrant dans toutes les parties de son corps , adore l'Etre Suprême au milieu des frayeurs qu'inspire la vue du trépas. Sa résignation le rend supérieur à son mal : il n'est touché que de l'affliction & des larmes de ses domestiques , de l'état déplorable de sa femme , qui fera bientôt

une veuve délaissée & inconsolable, & de ses enfants, que sa mort va rendre orphelins. Ces réflexions accablantes le consternent & l'abattent, mais ne le jettent point dans le désespoir. Sa confiance dans la bonté Divine, l'espérance de la gloire immortelle qui s'approche, & dont il aperçoit déjà quelques rayons, le rassurent & le fortifient. La Religion donne de la dignité à ses souffrances : à chaque moment de relâche que lui laissent les douleurs aiguës qui le déchirent, il console sa famille éplorée. Son ame, prête à abandonner son argille chancelante, recueille toutes ses forces : il se leve avec peine sur son séant, présente à ses Serviteurs une main mourante, qu'ils arroseront de leurs larmes ; dit un adieu touchant à ses amis ; serre sa femme dans ses bras affoiblis ; embrasse, pour la dernière fois, les chers gages de leur amour mutuel, & leur dit d'une voix expirante :  
 » Je vous quitte, mes enfants ; mais le  
 » Dieu Tout-Puissant sera avec vous ; vous

» perdez un pere qui devoit mourir , mais  
 » vous en avez un dans le Ciel qui vivra  
 » toujours. Il n'y a qu'un cœur incrédule  
 » & une vie criminelle qui puissent vous  
 » ravir les soins de sa providence & de  
 » son amour ». Il ne put en dire davan-  
 tage ; la parole lui manqua , mais son  
 cœur étoit plein. -- Après une pause de  
 quelques moments , ranimé par le zele de  
 la tendresse , il ajouta avec peine , & d'un  
 ton foible : -- » O vous , la plus chere  
 » moitié de moi-même ! vous êtes main-  
 » tenant la seule protectrice de nos or-  
 » phelins. -- Je vous laisse accablée de  
 » soins & d'embarras : -- mais Dieu , qui  
 » défend la cause de la veuve ; -- Dieu ,  
 » dont la promesse est fidele , le Dieu de  
 » vérité , a dit « : (1) *Je ne te laisserai point , je  
 ne t'abandonnerai jamais.* » Cette idée con-  
 » solante me rassure : -- elle donnera aussi  
 » du courage à mon épouse. -- Mainte-  
 » nant , ô Pere des miséricordes ! je re-

---

(1) Hébreu 13 , 5.

» mets mon esprit entre tes mains ; -- &  
 » plein de confiance dans tes paroles in-  
 » faillibles , je te laisse mes enfants «.

A ces mots , il s'évanouit , & reste quel-  
 que-tems sans connoissance. Telle qu'une  
 lumiere , qui sur le point de s'étein-  
 dre , baisse , se rallume , & jette par in-  
 tervalles une foible lueur ; de même , son  
 ame , prête à s'échapper de l'étroite pri-  
 son du corps , donne encore quelques si-  
 gnes d'un mouvement qui s'anéantit par  
 degré. Ses yeux , plus ouverts , se prome-  
 nent lentement sur les objets chéris qui  
 l'environnent : il essaie plusieurs fois , avec  
 effort , d'articuler quelques paroles ; mais  
 ses organes , semblables à un vaisseau rom-  
 pu , ne rendent plus qu'un son foible &  
 qui expire aussi-tôt. Ses regards néan-  
 moins parlent encore : on y voit toute  
 l'expression de la tendresse d'un pere ,  
 d'un époux. Il les arrête un moment sur  
 ses enfants , qu'il a si souvent considérés  
 avec une satisfaction délicieuse : il les fixe  
 enfin sur sa bien-aimée , qu'il n'a jamais



vue sans une vive émotion. Dans ce moment , un foible sourire , éclairé par un rayon du Ciel , ranime ses yeux mourants : ils jetterent un dernier éclat , & furent couverts dans l'instant du sombre nuage de la Mort.

Aussi-tôt la douleur concentrée dans tous les cœurs s'exhala en cris lamentables. Les plaintes & les regrets les plus amers retentirent dans celieu inaccessible à la consolation. Enfin , lorsqu'ils eurent donné un libre cours à l'excès de leur affliction , & payé à la nature le tribut qu'on ne peut lui refuser , la Religion vint effuyer leurs larmes , & fermer leurs plaies sanglantes. Toute la famille se rappella alors cette grande maxime , que ce digne pere avoit laissé échapper , à plusieurs reprises , de ses levres mourantes : *Laisse tes enfants orphelins , je les protégerai , & que ta veuve mette sa confiance en moi* (1). Cette promesse divine ranime

---

(1) Jérémie , 49. II.

leur cœur abattu & en adoucit l'amertume : ils la recueillent comme un héritage très-précieux , & la gravent profondément dans leur mémoire. C'est pour eux un fonds , un trésor inépuisable , sur lequel ils comptent avec assurance : c'est un sûr garant du succès de leurs travaux ; les richesses leur sont inutiles , puisqu'ils possèdent ce gage sacré de la faveur céleste.



## IX MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'un homme avide de Richesses.*

J'E n'eus pas plutôt détourné ma vue de dessus la tombe de ce pere respectable, dont le décès tranquille venoit d'occuper mes tristes pensées, qu'un second, un troisieme tombeau, & une longue suite de ces *Moniteurs* mélancoliques, se présenterent à mes yeux encore baignés de larmes. Les images de la Mort se multiplioient autour de moi (1). Mes regards se porterent sur un monument qui paroissoit renfermer la froide dépouille d'un homme qui avoit joué dans le monde un rôle distingué. La magnificence de son mausolée m'annonçoit

---

(1) *Undique fata volant, & plurima mortis imago.*

qu'il avoit encore voulu se faire remarquer dans la poussière du cercueil. J'appris qu'il avoit possédé autrefois de grandes Richesses, & que la Mort l'avoit surpris au milieu de sa carrière, uniquement occupé à ajouter de nouveaux trésors à ceux que lui avoient laissés ses Ancêtres.

Aussi-tôt je me représentai un de ces esclaves infatigables de la fortune, qui travaillent sans relâche à accumuler des biens qu'il faudra quitter. Il ne considère pas qu'ils surpassent de beaucoup ses besoins ; sa soif s'accroît avec son opulence ; chaque jour il fait de nouvelles entreprises : il calcule d'avance, avec inquiétude, tout ce qu'elles doivent lui produire. Quel plan ne formoit-il pas pour l'agrandissement de sa famille, pour joindre un héritage à une autre héritage, un palais à un palais, jusqu'à ce que ses possessions fussent presque aussi vastes que ses desirs ! Il avoit peut-être alors le dessein de se reposer, de jouir du fruit de ses travaux,

de renoncer à la poursuite fatigante des biens terrestres, & de songer aux éternels.

Mais voyez quelle est la folie de la sagesse humaine ! Que sa prudence est aveugle , quand elle est plus occupée du temps que de l'Eternité ! Que les hommes sont insensés & frivoles ! Etres éphémères & passagers, ils concertent des projets , & prennent des mesures qui s'étendent au-delà des bornes d'un siècle : ils courent après une chimere , & ne donnent pas une seule pensée aux vérités éternelles. *Ils marchent*, dit le Prophete, *dans une ombre vaine, & se tourmentent inutilement* (1). Quand toutes les dimensions sont bien prises , que tout est bien réfléchi & combiné , que tout est prêt pour l'exécution , que l'instant d'une jouissance , long-temps attendue , semble enfin approcher ; Dieu du haut de son Trône *se rit du constructeur de Babel* ; & détruit d'un souffle l'édifice le plus solide & le

---

(1) Ps. 39, v. 6.

plus merveilleux. Les plans les mieux dirigés , semblables à la trame ingénieusement ourdie de cet insecte industrieux , sont balayés en un instant , & ensevelis dans le même tombeau avec leur auteur.

O vous , qui entouriez le lit de ce mourant , qui fûtes témoins de ses regrets , qui entendîtes les derniers accents de sa voix expirante ; parlez : ne s'écrioit-il pas , dans l'amertume de son cœur : O mort , que ton approche est terrible pour un homme qui s'est dévoué à la poursuite stérile de vaines richesses qui ne l'accompagneront pas , & qui a négligé la seule chose nécessaire ! Quel avantage , quel secours , quelle consolation procurent-elles maintenant , ces richesses impuissantes ?

Oh si mes jours !... le repentir alloit lui arracher enfin quelque résolution tardive & infructueuse ; mais une crise soudaine & violente lui ôta l'usage des sens ; & en moins d'une heure , il expira dans les douleurs

& les agitations les plus cruelles & les plus horribles.

Quelle grande & terrible leçon pour les enfants des hommes, que la mort frappante de cet insensé ; enleve au milieu de ses vastes projets ! Puisse-t-elle porter dans leurs ames une frayeur salutaire , & leur apprendre à ne pas soupirer avec une ardeur impatiente après les biens terrestres ; à ne pas surcharger leur grossière argille d'une argille encore plus méprisable ; à ne pas perdre un temps si précieux à accumuler une foule de superfluités ; à ne pas imiter le Soldat avide , qui s'occupe à recueillir un vil métal , tandis que l'ennemi & la victoire lui échappent ; mais à courir d'une ardeur plus noble vers le but de leur divine vocation , pour mériter une couronne immortelle. Si nous n'avons pas le courage de fouler aux pieds , avec dédain , ces futilités , dont le faux éclat nous éblouit , regardons-les du moins avec une indifférence stoïque. En atta-

SUR LES TOMBEAUX. 63

chant si fortement notre cœur à des biens dangereux & périssables, nous rendons plus cruel le coup qui doit nous en séparer. Nous nous préparons des regrets aussi amers qu'inutiles; nous semons d'épines cruelles le lit sur lequel nous devons mourir.





---

## X M É D I T A T I O N ,

*Sur les Tombeaux des personnes mortes  
dans un âge avancé.*

**J**E m'apperois que la plupart de ceux qui reposent sous ces autres tombes , sont arrivés jusqu'à leur quatorzieme lustre. Quelques-uns même d'entr'eux avoient presque vu la révolution d'un siecle : ils ont parcouru le cercle entier de la vie ; le temps a amené lentement leurs têtes chauves dans le tombeau ; leurs pas tremblants & sans force n'ont pu franchir , toute étroite qu'elle étoit , cette fosse sur laquelle la triste décrépitude les a enfin conduits.

Sans doute que ces vieillards infirmes n'avoient pas oublié qu'ils étoient mortels , & qu'ils se sont souvenus de leur Créateur dans les jours de leur jeunesse , tandis que le char du Temps , dont ils te-

noient les rênes dorées, paroïssoit immobile ; tandis que les heures légères sembloient ralentir pour eux leur course rapide. Sans doute qu'ils n'ont pas attendu qu'ils fussent avertis par leurs cheveux blancs, que l'hiver glacé de l'âge étoit proche ; saison languissante, saison morte, où il n'est plus temps de semer ni de recueillir. Erat déplorable, *quand les Gardes de la maison tremblent, & que ceux qui regardent à la fenêtre ne voient plus qu'à travers un nuage obscur ; quand une sauterelle est pour leurs épaules courbées un pesant fardeau* (1). Alors n'est-ce pas pour eux un bien desirable, que de tomber dans un assoupissement léthargique, dans une espèce d'enfance & d'imbécillité qui leur dérobe le sentiment de leur propre misère, & qui prévienne, par une mort lente &

---

(1) Expressions figurées de l'Ecclésiaste, *Ch.* 12, v. 3, 5, pour peindre l'état languissant & énérvé des vieillards, le tremblement de leurs membres, l'affoiblissement de leur vue & l'ennui de leur ame.

continuelle, ces moments accablants, où l'on se voit à charge à soi-même & aux autres.

*Si leurs lampes n'étoient pas fournies d'huile* dans ce dernier crépuscule de la vie, lorsque les ombres de la Mort s'épaissiffoient autour d'eux, *comment auront-ils pu en aller acheter, & s'en être munis avant l'arrivée de l'époux* (1); car sans parler de l'épuisement de leurs corps défaillants, une vie si longue, passée dans l'oubli de soi-même, & des droits imprescriptibles du Créateur, a endurci leur ame, & l'a fortifiée dans le crime. Les mauvaises habitudes ont poussé de profondes racines : elles se sont attachées à chaque fibre de leur cœur : elles ont passé dans leur propre substance ; elles s'y sont incorporées comme la couleur du jais dans la peau de l'Ethiopien, ou les taches dans celles du Léopard.

Si l'homme échappe alors à la répro-

---

(1) S. Matthieu, Ch. 26, v. 9.

bation éternelle , ce ne peut être que par un miracle étonnant de la grace : *S'il est sauvé , ce ne peut être que par le feu* (1). La vieillesse a besoin de provisions : c'est le temps de l'hiver , où le Laboureur jouit du fruit de son travail. Il ne commence pas dans cette saison à ouvrir le sein de la terre , & à y jeter la semence.

Rien , il est vrai , rien n'est impossible à l'Eternel. Il dit : *Que la lumiere se fasse ; & la lumiere fut faite*. Plus vite que la pensée , plus prompte que l'éclair elle se répandit du sein du Créateur , & pénétra jusques dans les régions les plus reculées de la nuit. Dieu commande , & la lepre la plus invétérée disparaît. D'un seul mouvement de sa volonté , il peut justifier le pécheur le plus coupable , comme il peut rappeler également à la vie celui qui ne l'a perdue que depuis quelques jours , & celui qui , depuis plusieurs siècles , est oublié dans la

---

(1) I. Corinth. Ch. 3 , v. 15.

poussière du tombeau. Cependant que la confiance dans la miséricorde d'un Dieu infiniment bon , ne vous aveugle pas , vous qui brillez de tout l'éclat de la jeunesse , vous qui croyez que vous ferez toujours dans la vigueur de l'âge. Vous ne sentez pas le mouvement du char qui vous entraîne : il vous paroît immobile ; c'est sa rapidité qui produit ce repos apparent & trompeur.

Profitez donc des heures , qui fuient sans retour & d'un vol insensible. Songez que , tandis que vous vous balancez négligemment dans le vaisseau du temps , peut-être la Mort courbe déjà sa faux , & vous désigne pour être sa victime.

Vous ressemblez à un oiseau imprudent , que j'observois il y a quelques jours. Il étoit perché au haut d'un arbre , & uniquement occupé du soin de s'embellir. Fier de la beauté de son plumage , il folâtroit & voltigeoit de branches en branches. Un Chasseur l'apperçoit , saisit son arc & dirige la fleche. La mort part sur

les ailes du vent, & frappe l'oiseau volage & téméraire : il se débat en vain ; il tombe bien-tôt sans mouvement & sans vie : telle est la destinée de l'homme. Il consacra à la frivolité, des instants, qui ne lui avoient été accordés que pour les employer à appaiser la Justice Divine. Il est surpris au milieu de ses amusements puériles, tandis qu'il diffère de jour en jour à racheter le temps qu'il a perdu.

Cependant il est à présumer que plusieurs de ces vieillards sont arrivés à la fin de leur carrière *pleins de jours & de vertus*. Semblables à une gerbe de bled, mûrie pour la moisson & chargée de fruits abondants (1), ceux-ci étoient des enfants de lumière : ils n'ont jamais perdu de vue le terme de leur haute vocation : ils ont toujours dirigé leurs pas vers les demeures célestes, où ils sont admis & couronnés. Leurs richesses étoient d'une autre nature que celles des

---

(1) Job 5 & 26.

adrateurs & des favoris de la fortune. L'orde ces derniers s'est dissipé comme un fonge , & les a laissés dans l'indigence ; les autres , plus sages & plus éclairés , ont amassé des trésors qu'aucune force n'a pu leur ravir. Ils les ont emportés avec eux , & en jouiront durant l'Eternité entière.

Que la fin de leur vie fut calme & tranquille ! Ce fut le soir d'un beau jour. Avec quelle sérénité fermerent-ils leurs yeux à la lumière ? Le souvenir d'un Rédempteur répandit la paix dans leur ame ; l'Homme-Dieu , qui s'immola pour leurs péchés , se leva alors pour leur justification. Les doux rayons de l'espérance porterent la confiance dans leur cœur & éclaircirent les ombres de la Mort.

Où sont maintenant les biens terrestres & leurs appas séducteurs ? Où sont les honneurs & leurs trophées orgueilleux ? Où sont toutes les vaines pompes de cet Univers trompeur ? Peuvent-ils procurer la moindre consolation dans ces der-

niers moments ? Peuvent-ils calmer les pensées effrayantes & les terreurs du tombeau ? Peuvent-ils fortifier l'ame lorsqu'elle s'arrache de la prison du corps, au milieu des angoisses de la plus cruelle séparation.

Les Disciples du Seigneur paroissent triomphants & environnés de gloire dans les horreurs du trépas. La main du Tout-Puissant soutient leurs têtes défaillantes (1) : il répand dans leur conscience un baume salutaire. Ils abandonnent le champ de bataille, comme des Conquéran's, pleins de l'espérance glorieuse de l'immortalité.

Déjà les crises de la Nature sont finies. Leur ame, dépouillée de son argile grossière, s'est élancée dans un séjour invisible : ils ne sont plus environnés de leurs amis en pleurs. Une multitude d'AnGES s'empres'sent autour d'eux : ils pren-

---

(1) Deutér. 33 & 27.



nent leur effor vers les régions supérieures, sous la conduite de ces esprits célestes. Déjà ils ont perdu de vue *la vallée de larmes* : ils ont dit adieu pour toujours à cette terre ingrate, & aux êtres pervers qui l'habitent ; ils traversent des milliers de mondes, éclairés par des soleils qui brillent d'une lumière indépendante : ils approchent du séjour des Bienheureux ; ils se présentent devant la Cité du Dieu vivant. Aussi-tôt les concerts ravissants des Chérubins & des Séraphins se font entendre, & annoncent leur arrivée. Ils vont être admis dans les *Tabernacles* divins. » Ouvrez-vous, portes éternelles, » laissez entrer les héritiers de la gloire «.

Alors les ames des justes, échappées des misères & des dangers d'un monde pervers & corrompu, sont reçues dans le sein même de la félicité. Leur bonheur est parfait ; la crainte de le perdre n'en altérera jamais la douceur ; il n'aura de bornes ni dans sa mesure ni dans sa durée

rée (1). Elles sont réunies avec Abraham, Isaac & Jacob dans le Royaume de leur Pere commun : elles unissent leurs chants d'alégresse à ceux d'une multitude d'AnGES & de Saints qui environnent le Trône éclatant du Rédempteur du Monde. Elles goûtent les transports d'un plaisir sans mélange, dans l'attente de ce jour glorieux, où elles feront couronnées, en présence de toutes les générations, qui, sortant de la poussière du tom-

---

(1) Sénèque, tout Philosophe païen qu'il étoit, nous a laissé une idée admirable de l'état heureux des ames saintes, délivrées du fardeau du corps. « Dans cette mer si orageuse, dit-il, il n'y a d'autre port que la mort. Mettez donc des bornes aux regrets de la perte de votre frere. Enfin il est libre; il est en sûreté, & son état ne changera jamais. Il jouit maintenant d'un Ciel pur & serein. Du fond de la prison obscure où il étoit relégué, il s'est élevé dans le sein de la gloire & de la liberté. Il connoît à présent la nature de tous les biens : il est souverainement heureux ». *Polib.*

béau , comparoîtront devant le Tribunal redoutable du Très-Haut.

Les insensés qui bornent toutes leurs espérances aux biens terrestres , regardent la vie de ces hommes prédestinés comme une folie ; leur fin leur paroît obscure & méprisable. Cependant ils sont les Enfants de Dieu ; leur place est marquée parmi les Saints (1). Un Univers aveugle & profane peut les mépriser , ces ames vertueuses & choisies ; pour moi , toute mon ambition est de marcher constamment sur leurs traces. Oui , le desir suprême & invariable de mon cœur sera *de vivre de la vie , & de mourir de la mort des Justes*. Puisse ma destinée être semblable à la leur !

---

(1) Sagesse, 4 & 5.



---

**XI MÉDITATION,**

*Sur l'usage d'enterrer les Morts dans les  
Temples.*

**E**N voyant cette foule de Morts , qui repositoient dans le silence , les uns sous le pavé de la nef , les autres le long des piliers & des murs de cette Eglise , je sentis s'élever en moi une sainte indignation contre la coupable délicatesse de ceux qui blâment l'usage ancien & respectable d'enterrer les Morts dans les Temples. Prenez les soins convenables & faciles pour ne pas endommager les fondements de ces Edifices majestueux , & pour prévenir les émanations nuisibles qui pourroient s'exhaler des caveaux & des tombes mal fermées ; alors quels motifs vous restent-ils pour vous élever contre une coutume aussi sacrée , & qui n'est que l'expression d'un sentiment tendre & religieux ?

Je fais que , suivant un ancien Canon des Juifs , un corps mort communiquoit sa souillure à celui qui le touchoit , & même au lieu où il étoit déposé. C'étoit donc un point de leur Religion d'éloigner les sépulcres de la demeure des vivants , & de les placer hors de l'enceinte des Villes ; mais ce n'étoit qu'un simple rit , dont l'Evangile nous a dispensés. Jesus-Christ en se revêtissant de notre chair , nous a purifiés & annoblis. L'usage de la loi ancienne a été aboli. L'Eglise en a établi un autre bien plus utile & plus convenable à la dignité où nous a élevés la grace de la loi nouvelle. Il rend nos assemblées plus solennelles & plus respectables. Quelle sainte frayeur ne doit pas s'emparer de nous , lorsque nous entrons dans ces lieux sacrés & redoutables , où dorment les corps de ceux qui nous ont précédés dans le séjour des bienheureux. Quand nous marchons sur les cendres de nos amis , quand nous nous prosternons sur les tombes de nos parents , pouvons-

nous oublier que nous sommes mortels ?  
 Quelle impression ne doit pas faire sur  
 nous l'image présente de la mort ? Que  
 la Foi & la Piété agissent alors puissam-  
 ment sur nos cœurs ! » Mon pere repose  
 » sous cette pierre ; -- ma mere fut dépo-  
 » sée hier sous celle-ci : -- ce frere que  
 » j'aimois d'une amitié si tendre , est  
 » étendu au pied de ce sombre pilier.  
 » Une voix plaintive & suppliante s'éle-  
 » ve de chaque tombe , & vient frapper  
 » mes oreilles. Ils me sollicitent & me  
 » pressent d'accomplir ce qui manque à  
 » l'expiation entiere de leurs fautes ». O  
 combien ces tristes & salutaires réflexions  
 doivent plonger notre ame dans un re-  
 cueillement profond , & rendre nos prie-  
 res plus vives & plus ardentes !

L'institution des Temples eut pour  
 premier objet , d'y recevoir la Divinité  
 qui voulut bien y habiter d'une manie-  
 re particuliere ; d'y rassembler les Fi-  
 deles , pour adorer ensemble l'Etre Su-  
 prême , & assister aux Saints Mysteres

qui s'y célèbrent avec une solennité & une pompe religieuse. Tous les instrumens de notre salut y sont conservés avec vénération. C'est-là que coulent plus abondamment toutes les sources de la grace, vivifiante : c'est-là que sont placées honorablement les images des Saints, qui doivent être nos modeles. Les vases sacrés, les ornemens sacerdotaux, tous les objets qui servent à nous rappeler le Mystere de notre Rédemption, y sont déposés comme dans un lieu qui leur est destiné.

Les corps des Fideles ne sont-ils pas aussi des vases d'élection ? Tous n'ont peut-être pas remporté la victoire sur le monde, ni partagé les souffrances de leur divin Maître ; mais la charité doit nous le faire présumer. Est-ce à nous de discerner ceux des réprouvés, pour les priver d'une sépulture honorable ? N'appartiennent-ils pas de même au Tout-Puissant ? Le soin particulier qu'il en prend, démontre ses droits impres-

criptibles : il les a marqués du sceau de l'immortalité. N'a-t-il pas donné un commandement formel touchant les restes chéris de ses Élus ? Il a enjoint à l'Océan & aux Tombeaux de les garder jusqu'à ce jour , où il leur ordonnera de rendre leur dépôt. Rien n'est plus précieux devant lui. Les montagnes qui renferment dans leur sein les pierreries les plus brillantes, & les mines les plus riches , seront livrées aux flammes dévorantes avec leurs trésors. Le soleil , la terre , & cette foule d'astres éclatants qui ornent la voûte des Cieux , seront plongés dans les ténèbres & abandonnés aux horreurs d'une destruction totale ; tandis que les corps des Justes seront préservés de l'embrasement général : ils seront réunis à leurs ames & transportés dans la Cité sainte , pour composer la Cour éternelle & fortunée du Roi des Rois.

L'Eglise , cette Mere commune , les voyoit , avec une douce satisfaction, en-



trer dans ses Temples durant leur vie ; c'étoit pour elle un jour de triomphe. Elle les a purifiés dans les eaux salutaires de la régénération : elle les a consacrés par le Ministère de ses Prêtres ; elle a versé sur eux ses bénédictions ; elle les a embaumés de ses parfums ; elle les a admis avec honneur à la table de l'agneau. Pourquoi ne voudroit-elle plus les recevoir dans ces mêmes Temples après leur mort ? Pourquoi n'auroient-ils plus droit à ses prières & à ses sacrifices ? Ils sont encore ses enfants.

Jésus - Christ n'est-il pas le Seigneur immédiat & incommuable de nos corps ? Il les a rachetés, non au prix de l'or & de l'argent, richesses corruptibles & périssables, mais au prix infini de son sang divin. Comment pourrions-nous croire qu'il dédaignera de les voir reposer dans sa propre demeure ?

Souvenons-nous qu'ils sont les demeures du Saint-Esprit ; qu'il les a honorés

de sa présence en habitant en eux. Après une distinction aussi glorieuse & aussi éclatante, comment ose-t-on s'élever contre l'usage ancien & autorisé de déposer ces Temples, ouvrage chéri du Créateur, dans des Temples construits de la main des hommes ? Ne seroit-ce pas au contraire, une injustice révoltante de rejeter ces vases d'honneur, ces instruments de vertu & de gloire ? La mort les a brisés ; mais ce sont les fragments d'un métal précieux & rare : il faut les recueillir avec soin, & les placer dans un lieu honorable. Eh ! qui pourroit refuser à des enfants l'entrée dans la maison de leur pere pour s'y reposer un moment, d'être reçus dans la demeure terrestre de la Divinité, puisqu'ils doivent bientôt être admis dans sa demeure céleste, où les attendent une gloire & une félicité éternelle ? Dormez donc, cendres respectables, dormez paisiblement à l'ombre de ces voûtes sacrées, jusqu'à ce que le son éclatant de la trompette retentisse

## 82 M É D I T A T I O N S

dans vos retraites profondes, & vous donne le signal d'un heureux réveil : levez-vous, brillez, votre lumière est venue, la gloire du Seigneur vous environne (1).

---

(1) Isaïe, 61.



## XII MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'un Militaire.*

QUEL est ce monument qui frappe mes yeux dans la partie supérieure de cette enceinte ! Non-seulement il est placé dans un lieu plus élevé que les autres , mais il s'annonce d'une manière plus somptueuse & plus imposante. Des épées , des lances , des *machines* de guerre & des instruments meurtriers, l'ornent avec une magnificence formidable. -- C'est le tombeau de quelque noble Guerrier. Cette pompe terrible , qui environne ses cendres , est sans doute un tribut d'honneur , payé à la mémoire de ce brave Capitaine , pour avoir sacrifié sa vie à sa Patrie.

Quels honneurs ! quels immortels honneurs ne sont donc pas dus au grand Auteur de notre rédemption , à cet illustre Martyr qui s'est offert lui-même volon-

tairement en propitiation sanglante pour nos péchés, quoiqu'il fût le Chef suprême des Légions Angéliques & de toute la milice céleste!

Le Héros mourut ; mais il étoit mortel : il ne fit que céder une vie qui étoit due depuis long-temps à la Justice Divine. La nature la lui auroit bientôt redemandée comme une dette , si elle ne lui eût pas été ravie par les ennemis de l'Etat.

Jesus-Christ , l'égal du Très-Haut , la source de la vie , le principe de toute existence , l'Etre des êtres , lui qui nous a mérité le bonheur suprême , qui nous a associés à sa gloire , lui dont le partage étoit l'immortalité , quoique revêtu de notre chair , & *fait à notre ressemblance* ; ô prodige ! ô cieux ! soyez dans l'étonnement ! frémissez ! il subit la mort , il est retranché de la terre des vivants , *lui , dont on rend le témoignage qu'il est le vrai Dieu & la vie par essence* (1).

---

(1) Jean , 5 & 20.

S'exposer au péril pour le service de son souverain , & pour la défense de son pays , cette action , sans doute , est glorieuse & magnanime ; mais le guerrier étoit forcé de combattre : le refus l'auroit couvert de honte & d'ignominie.

Jésus-Christ prend les armes , certain de sa défaite. Il prévoit un supplice inévitable : il l'envisage avec toutes ses horreurs. Et pour qui va s'immoler le Roi des Rois , le Seigneur des Seigneurs ? pour des Créatures désobéissantes & rebelles , pour des pécheurs condamnés & indignes de sa miséricorde , pour des criminels qu'il peut laisser périr dans leur iniquité , & abandonner aux châtimens de la Justice vengeresse , sans blesser les attributs de sa bonté infinie.

L'un est frappé en un instant ; la mort , sans lui montrer sa forme hideuse & effrayante , trancha rapidement le fil de sa vie.

Le Divin Rédempteur au contraire expira dans des tourmens longs & cruels ; ses douleurs furent aussi lentes qu'exces-

sives. La vue des maux & des souffrances qui alloient accabler son humanité sacrée, fit sur lui une si vive impression qu'il en eut une sueur de sang sur tout son corps; ses vêtements, les pierres mêmes en furent teintes. Enfin, après avoir essuyé des affronts & des tortures de toute espece, qui n'étoient que le prélude du supplice le plus ignominieux, des bourreaux impitoyables l'attachèrent sur la Croix en l'insultant. Ah ! quelles furent longues & cruelles les heures pendant lesquelles cet illustre Martyr y demeura suspendu ! Quel spectacle douloureux pour Dieu, pour les Anges & pour les Hommes ! Ses tempes déchirées, ses pieds & ses mains percées, sa chair couverte de plaies, son ame abymée dans une affliction inexprimable : toute la Nature en frémit, & marqua sa consternation par des signes épouvantables. La terre ne put soutenir ces cruautés inouïes : elle fut émue jusques dans ses fondements ; ses secousses redoublées jetterent l'effroi &

la désolation parmi ses Habitants. Le Soleil refusa d'éclairer un semblable forfait: au milieu de sa course, il laissa l'Univers dans une nuit profonde. L'horreur de ce Déicide porta l'alarme dans les Régions les plus éloignées de la mort; les Tombeaux s'ouvrirent, des spectres menaçants apparurent, les rochers s'entreouvrirent.

O mon ame, n'oublie jamais que ce fut pour toi, que l'Agneau de Dieu fut inhumainement immolé; qu'il souffrit la mort la plus cruelle; & que ses meurtriers, par une barbarie inconnue jusqu'alors, lui firent boire lentement, jusqu'à la lie, chaque goutte de son calice amer.

Le guerrier finit ses jours en Héros, au lit d'honneur: il tomba courageusement sur le champ de bataille, couvert de blessures glorieuses.

Jésus-Christ mourut, comme un impie exécration, sur un infame gibet, le corps déchiré des coups d'un vil & hon-



teux instrument : il rendit son ame sur l'arbre maudit , ayant à ses côtés deux insignes voleurs , suspendu entre le Ciel & la Terre , comme indigne de l'un & de l'autre , comme le rebut de la nature entiere.

O de quel amour brûlant , ce spectacle doit nous embraser pour cet adorable Rédempteur , mourant ainsi pour nous donner la vie ; mourant dans l'ignominie pour nous rétablir dans la gloire ; mourant dans les angoisses & les douleurs les plus aiguës , pour nous faire entrer dans le séjour d'une félicité suprême !

Mortels ingrats & insensibles que nous sommes , non , nous ne pouvons par nous-mêmes apprécier le bienfait immense de notre rédemption ! vous seul , ô Divin Sauveur ! pouvez nous en faire connoître le prix. Elevez vous-même dans nos ames un temple éternel de reconnaissance. Tracez-y la mémoire de votre don inestimable ; qu'il soit écrit avec ce Sang précieux , qui ruissela de

SUR LES TOMBEAUX. 89

toutes les parties de votre corps adorable, & gravé avec la pointe de cette lance qui perça votre côté sacré. Puissent les caracteres en demeurer à jamais ineffaçables dans nos cœurs ! Puisse notre horreur pour le vice égaler le frissonnement que la Nature entiere éprouva quand son Auteur rendit le dernier soupir !



## XIII MÉDITATION,

*Sur la vanité des Inscriptions.*

**A**VANT que de quitter le Tombeau de ce noble Guerrier , je ne pus m'empêcher de m'élever contre le vain usage d'orner les tombes des Morts de ces décorations fastueuses , & d'y graver ces pompeuses épitaphes. Quoi ! l'orgueil voudroit-il donc triompher jusques dans le sein de l'humiliation ? Ces sépulcres travaillés avec art , ces mausolées élevés avec magnificence , ne périront-ils pas eux-mêmes ? La sculpture recherchée d'un marbre précieux , est une foible récompense pour une longue suite d'actions mémorables. Le mérite éclatant de ce digne patriote est bien mieux consigné dans la mémoire de ses concitoyens. Il vivra dans la postérité la plus reculée ; son nom passera avec éloge d'âge en âge ,

tant que la Nation subsistera. Qu'est-il besoin d'avoir recours à un art impuissant, dont les ouvrages eux-mêmes seront bientôt abattus par la faux du temps?

Eh! que m'apprennent d'ailleurs ces caractères tracés avec tant d'orgueil sur la pierre, ou attachés aux murailles & aux colonnes de ce Temple? *Ici gît le Grand.....* Marbre imposteur, où est-il? il n'y a rien ici qu'un peu de poussière.

Le monument que je desirer après ma mort, c'est de vivre dans le cœur de mes Compatriotes; c'est que mes amis puissent rendre de moi ce glorieux témoignage, que je n'ai pas vécu pour moi seul; -- que le pauvre, lorsqu'il passera auprès de ma tombe, s'y arrête, & dise en s'inclinant par un tendre mouvement de reconnaissance: » Là repose celui dont  
» la bonté m'a secouru autrefois, qui  
» daigna me visiter dans ma triste chaumière, lorsque j'étois étendu sur le lit

» de la misere & de l'affliction ; --- qui  
 » fournit promptement à mes besoins  
 » pressants. -- Si je vis maintenant, ---  
 » si je ne suis plus dans la peine : je le  
 » dois à ses soins charitables , je le  
 » dois à ses sages & prudentes conso-  
 » lations «. Le mausolée que je desire,  
 c'est qu'un homme livré autrefois à l'i-  
 gnorance & à l'irreligion , leve les yeux  
 au Ciel en marchant sur ma cendre , &  
 dise en lui-même : » Ici sont les restes  
 » de cet ami sincere & éclairé , qui veilla  
 » sur mon ame. Non , je n'oublierai ja-  
 » mais avec quel aveuglement je mar-  
 » chois dans les voies de la perdition ; je  
 » tremble encore en pensant dans quel  
 » abyme j'allois tomber , si ses fideles  
 » avertissements ne m'eussent arrêté sur  
 » le bord du précipice. J'ignorois les prin-  
 » cipes de ma Religion ; j'ignorois pres-  
 » que qu'il y en eût une sur la terre. Ses  
 » tendres & salutaires instructions m'ont  
 » ouvert les yeux , & je vois la lumiere  
 » de l'Evangile «.

Mais le plus beau monument & le plus digne de notre ambition , c'est d'assurer notre vocation par la conformité de notre conduite avec le modele de toute sainteté ; c'est de mériter que nos noms soient inscrits dans le livre de vie. Alors ils seront peut-être méprisés & oubliés des hommes ; mais ils existeront dans le souvenir éternel de Dieu. Une renommée incertaine & passagere ne les publiera pas avec une emphase suspecte , dans une ou deux générations ; mais la trompette immortelle de l'Archange les annoncera aux siècles des siècles.

O ambition humaine , tourne toutes tes vues vers un objet aussi grand & aussi noble ! Songe que ces noms brillants , que tu te plais à faire graver sur le marbre , seront bientôt effacés ; tandis que ceux qui seront écrits dans le livre des élus ne seront jamais rayés des annales de l'éternité ; toutes ces figures parlantes & symboliques dont tu charges les vains monuments ; cette *Justice* avec son épée

nue & sa balance en équilibre ; cette *Force* avec sa massue terrible ; cette *Prudence* avec son miroir & son serpent ; cette *Religion* avec son calice , toutes ces vertus emblématiques seront bientôt détruites. Les seules vertus qui auront habité dans le cœur de l'homme , survivront à la dissolution de l'Univers. Les arcs de triomphe, les statues de bronze & d'airain seront abattues par le bras irrésistible du temps ; mais les noms des Saints ne périront point , ils subsisteront éternellement dans le souvenir du Créateur.

O bonté infinie de mon Dieu , daigne exaucer mes vœux ! Je ne souhaite point d'habiter , durant ma vie , sous des lambris dorés , ni de descendre , après ma mort , dans de superbes Tombeaux , que l'art & l'adulation érigent à l'orgueil terrassé. L'unique objet de mes desirs , c'est de mériter que mon nom soit gravé dans le registre immortel de tes Élus , & d'être placé au-dessous du Rédempteur du monde. Je n'ai pas d'autre ambition. Les sie-

cles se perdront dans l'immense océan de l'Eternité ; les hauts faits des Héros tomberont dans l'oubli ; tandis qu'une renommée , que personne n'osera démentir , publiera les vertus des Saints ; leur gloire subsistera au-delà des âges , & brillera à jamais d'un éclat immortel.





## XIV MÉDITATION,

*Sur les Tombeaux des Grands.*

TANDIS que je venois ainsi chaque jour converser avec les cendres de mes Compatriotes , & repasser dans mon esprit les années éternelles , j'obtins enfin la permission d'entrer dans un caveau , où les seuls Défunts illustres avoient droit d'être déposés. Je voulus prendre connoissance de l'habitation & des habitants. La triste porte crie & gémit sur ses gonds : elle semble s'ouvrir à regret & se plaindre de ma témérité audacieuse. Mais d'où vient ce tremblement soudain qui me saisit ? Je frémis en allant visiter les pâles nations de la mort ; mes pas sont chancelants. Rassurez-vous , mes esprits , on n'a rien à redouter dans ces demeures paisibles. Ici le méchant même cesse d'être à craindre.

Dieu ,

Dieu , quel spectacle horrible ! combien ce séjour est affreux ! ici regne une éternelle obscurité ; l'antique nuit y a établi son empire. Que cette solitude est noire & profonde ! Chaque objet afflige la vue, & porte la frayeur dans l'ame ; la douleur & l'épouvante semblent s'être fixées dans ces retraites solitaires. -- Quel son lugubre frappe mon oreille ? Cette voûte souterraine retentit à chaque pas que je fais. Les échos , qui ont dormi long-temps , sont réveillés ; & je les entends murmurer sourdement le long des murs. Quelques rayons de lumière pénètrent avec moi dans ces lieux inaccessibles au jour , & vont frapper les lames d'or dont les sépulcres sont couverts. Une foible clarté en est réfléchie dans l'enceinte ténébreuse. La plupart de ces mausolées sont à moitié cachés dans les ombres ; l'autre moitié , éclairée obscurément par le lugubre crépuscule , ajoute à l'horreur de ces demeures sombres.

Je regarde de plus près , & je recon-

nois que ceux qui reposent ici étoient autrefois des Puissants & des Riches du siècle. Nul mort vulgaire ne descend sous ces voûtes réservées pour les cendres des grands. Les Nobles , les demi-Dieux de la terre , ont réclamé cette place. Ils ont apporté jusques dans le Tombeau , les prérogatives de leurs vaines dignités : ils dorment tristement au milieu d'une pompe silencieuse , sous un superbe mausolée , tandis que les corps du vil peuple sont jetés confusément dans une fosse recouverte à la hâte.

Mon imagination revient de sa frayeur. Je crois qu'il n'est ici d'autres fantômes que ceux que fait naître la crainte ; mais ma surprise dure encore. Quoi ! ces hommes qui ne pouvoient mesurer de l'œil l'étendue de leurs possessions , sont ici réduits au peu d'espace qu'occupe un cercueil ! Où sont donc ces ornemens somptueux qui décorent l'intérieur de leurs vastes édifices ? Ils n'ont ici pour vêtement qu'un linceul , & pour demeure qu'un obscur caveau : nulle suite pom-

peuse ne les accompagne ; nuls courtisans empressés autour d'eux. Je ne vois plus ces chars fastueux & bruyants, qui conduisoient une foule d'adulateurs à la porte de leurs palais. Le Peuple ne court plus sur leur passage pour regarder avec envie la magnificence qui les environne dans leur marche, ou pour les flatter par ses acclamations intéressées. Ces Princes de la terre sont ici oubliés, abandonnés : qu'ils ne s'attendent plus à aucun hommage : leurs sujets les méconnoissent ; leurs vassaux se félicitent peut-être d'être délivrés du joug onéreux de leur domination impérieuse. Où sont ces vaines décorations ? Où sont ces couronnes qui brilloient sur leurs fronts orgueilleux ? Toutes ces marques de gloire, que sont-elles devenues ? Je n'en vois ici que de tristes images gravées sur un marbre insensible ; des armoiries effacées, des écussons déchirés, des étendards noirs qui semblent déployés en triomphe sur des Captifs terrassés. Voilà tout ce qui

a suivi au tombeau ces maîtres du monde.

Ceux qui se sont glorifiés de leur haute naissance, qui se vantoient de descendre d'une longue suite de Rois, perdent ici leurs sublimes prétentions : ils ne connoissent plus d'alliance & de parenté qu'avec les plus vils reptiles. Ils disent à la corruption : » Tu es mon pere ; & » au ver, tu es ma mere & ma sœur «.

O humiliante vérité ! combien elle est propre à rallentir en nous la soif la plus ardente des grandeurs périssables ! Ces vaines fumées nous paroissent maintenant des objets réels & dignes de notre admiration & de nos recherches. Le desir insensé embellit ces vapeurs légères : il leur prête les couleurs les plus séduisantes. Mais que sont toutes ces vanités, quand la mort en a dissipé l'illusion, quand elle a rompu le charme ! Honneurs qu'êtes-vous alors ? un rêve oublié. Grandeurs, dignités, qu'êtes-vous ? une bulle d'air, qui a erré un instant sur l'écume des flots. Respects,

hommages, adulations, qu'êtes-vous ? une ombre qui s'enfuit & qui dispa- roît.

O mon ame, arrête-toi ici un moment, examine ces prestiges des passions, ces charmes des sens trompeurs & trompés ! Mais pour en faire une estimation plus juste, mets toi à la place d'un de ces Grands qui reposent ici ; porte ensuite tes regards sur les rangs les plus brillants de la vie. Que sont-ils dans ce point de vue ?

Tristes restes de noms magnifiques & de titres pompeux, que j'ai de graces à vous rendre ? Vous m'avez appris, mieux que tous les Livres, le néant des choses créées. Ce foible linceul, qui enveloppe un Roi, cette urne qui contient ses cendres, sont des preuves frappantes, de la vanité de l'ambition. Jamais, non jamais, je n'ai vu cette vérité mieux écrite, que sur la poussière de cet homme puissant. Que d'autres s'empressent à rendre leurs hommages à ses descendants décorés des mêmes titres & des mêmes honneurs, qu'ils leur fassent une *cour*.

*servile* pour en obtenir des graces ou des préférences : moi, j'irai au sépulcre de leur pere apprendre à ne rien demander aux Grands , & à ne rien attendre d'eux.

Qu'entends-je ? quel son frappe mon oreille ? Le moindre bruit alarme dans ce lieu. -- Grave & majestueux , il pénètre lentement sous ses voûtes retentissantes , & vient en augmenter l'horreur : c'est le son amorti d'une cloche. Peut-être elle annonce que quelqu'Habitant du Bourg voisin vient de finir sa carrière : il me semble que chaque coup est un avertissement frappé par l'horloge de la mort , & qu'il crie aux oreilles de ma raison : » Rachete le temps ; saisis l'instant » favorable , tandis qu'il passe , & avant » qu'il soit irrévocablement envolé. L'espace de la vie se raccourcit sans cesse ; » les minutes tiennent leurs ailes déployées pour s'enfuir. Tu arriveras » dans peu aux frontieres de l'Eternité ; » tu avances incessamment vers l'état où » tu vois réduits tes semblables «.

Oh , puisse cette leçon s'imprimer profondément dans mon esprit ! -- Puisse-t-elle m'enseigner à ne vivre que pour appliquer mon cœur à la sagesse , & à ne compter mes jours que par mes vertus & mes bonnes œuvres !

J'ai souvent porté mes pas vers un Rocher fourcilleux , dont la cime inclinée en arc , sembloit menacer de m'engloutir sous sa ruine prochaine. Je me suis arrêté sous les immenses concavités d'un promontoire suspendu sur les flots. J'ai traversé plusieurs fois les espaces arides d'un vaste désert , & pénétré dans les profondes retraites des cavernes ténébreuses ; mais jamais la nature ne m'a paru aussi sombre , & aussi effrayante que sous ces voûtes silencieuses. Jamais je n'ai ressenti un effroi plus glaçant. La mélancolie , la triste mélancolie y étend ses ailes noires & lugubres : sortons de cette affreuse obscurité. Adieu séjour de désolation & de pleurs ; je vais revoir le Royaume du jour.



## XV MÉDITATION,

*Sur un Tombeau ouvert.*

**J**E revins le lendemain au lieu ordinaire de mes méditations ; j'y trouvai une tombe découverte , & une fosse préparée pour celui dont le trépas m'avoit été annoncé la veille par des sons funebres. La fréquentation habituelle de ce séjour redoutable , m'avoit rendu familières l'idée & l'image de la destruction. J'eus le courage de descendre dans cette fosse , que je trouvai remplie d'ossements & de cercueils à moitié consumés. Je m'approchai d'un de ces lits de poussière ; & ma main tremblante souleva la planche qui le couvroit. Oh ! quelle fut ma surprise & ma douleur en voyant le prodigieux changement que la mort fait en nous , & ce que sont maintenant ces êtres inanimés qui étoient autrefois des hommes. Je frémis à la vue de l'injure faite à notre

nature dans ces demeures souterraines.

Le trône des graces est devenu celui de l'horrible difformité. Cette bouche qui charmoit par son agréable sourire, n'offre plus qu'un aspect hideux ; l'œil dont l'éclat effaçoit celui du diamant, qui lançoit ces éclairs si vifs & si doux qui pénétroient jusqu'au fond de notre ame , hélas ! où est-il maintenant ? Où trouverons-nous ce feu rapide & brillant, qui jaillissoit du globe azuré de la prunelle étincelante ? Où sont ces regards enflammés, qui portoient la pensée plus vite que n'eût pu faire la parole ? Je ne vois plus ici que deux cavités affreuses qui inspirent l'horreur. La langue qui exprimait tous les charmes de l'harmonie, qui maîtrisoit les esprits par la force de son éloquence , est réduite au silence dans cette terre étrangère. Qu'est devenu ce son mélodieux qui flattoit nos oreilles ? Ce pouvoir irrésistible, qui captivoit nos jugemens & nos

cœurs ; le grand maître du langage & du chant est devenu taciturne , comme la nuit qui l'environne. Ce corps , autrefois l'objet de tant de soins , vêtu de pourpre & couvert du lin le plus fin , mollement couché sur les duvets les plus doux , est maintenant étendu sur quelques planches ou sur un plomb grossier. Cette femme qui osoit à peine former des pas sur le gazon fleuri , de crainte de blesser ses pieds délicats , est maintenant couverte de terre & rongée par la chaux dévorante.

Ici les hommes les plus forts sont courbés malgré eux ; leurs bras nerveux ont perdu leurs ressorts , & leurs os calcinés ne soutiennent plus leurs muscles vigoureux.

Ces retraites solitaires ressemblent au Temple de Salomon : on n'y entend point le bruit du marteau , ni le mouvement tumultueux des chars ; le commerçant a renoncé à son trafic ; le guerrier à ses exploits sanglants ; le cercueil est la bor-

ne où s'arrêtent tous les desseins des hommes.

Ici les enfants de la volupté disent un adieu éternel à leurs délices les plus chères : ils ne versent plus sur eux de parfums odorants , ils ne se couronnent plus de fleurs : *ils ne se réjouissent plus au banquet du vin.* Au lieu d'être placé à une table somptueuse , chargée de mets délicieux , le voluptueux sert lui-même de table & de festin ; le reptile se nourrit lentement & sans crainte , de sa chair putréfiée.

O que les roses de la beauté sont fanées ! que ses lys sont pâles & languissants dans le noir séjour ombragé par la tombe ! O combien la mort , ce grand appréciateur des vanités du monde , répand de mépris sur tout ce qui captive nos cœurs ici bas !

Il me semble voir ici un amant passionné , tressaillir d'horreur & d'étonnement à la vue de la beauté qui l'enchantait autrefois. Il s'écrie : » Est ce là celle » pour qui mon cœur brûloit d'un amour

» si tendre ? Je disois , avec transport ;  
 » qu'elle est belle ! c'étoit pour moi une  
 » Divinité. J'admirois l'élégance de sa  
 » taille & son port majestueux : que de  
 » graces dans ses moindres mouvements !  
 » que sa voix étoit mélodieuse ! comme  
 » ses accents pénétoient au fond de mon  
 » cœur ému. Son sourire étoit plus doux  
 » que la tendre clarté de l'astre qui me-  
 » sure les nuits «

Eh ! comment se peut-il qu'une beau-  
 té aussi ravissante , soit devenue en peu de  
 jours un objet si affreux. Où sont ces  
 joues vermeilles ? Où sont ces levres de  
 corail ? Où est ce sein dont la blancheur  
 effaçoit celle de l'ivoire , & sur lequel les  
 boucles de ses beaux cheveux flottoient  
 avec tant de grace ? Quel changement  
 horrible dans tous ses traits ! Insensé que  
 j'étois , j'admirois un météore passager ;  
 je le prenois pour une astre : il s'est deta-  
 ché de son orbite céleste avec une rapi-  
 dité inconcevable. Cette flamme brillante  
 s'est éteinte ; sa vapeur même est anéanti

**tie** : il n'en reste qu'un peu de cendre.

Repose , infortunée Florella , repose dans ces ténèbres profondes. Que la nuit te couvre de ses ombres impénétrables ! que ton habitation soit conforme à ton état présent ; & que nul mortel ne soit témoin de ton affreuse disgrâce ! Mais puissent tes Sœurs , non moins belles que toi , songer à ce que tu es maintenant , toutes les fois que l'image séduisante de leurs traits rendra leur sourire gracieusement dans une glace fidelle ! Qu'elles y songent , quand la vanité cherchera à se glisser dans leurs pensées. Qu'elles se ressouviennent alors qu'un voile d'horreur doit peut-être bientôt envelopper leurs attraits , comme il enveloppe les tiens. Que cette réflexion préside à l'étude de leurs charmes qu'elles ne sont occupées que du soin d'embellir ; & puisse-t-elle les rendre plus jalouses de perfectionner leur ame , que d'orner sa fragile demeure.



## XVI MÉDITATION,

*Sur le Tombeau d'Adam.*

A la vue de ces nombreux trophées de la mort, mon ame se rappella, en soupirant, la triste destinée du premier de tous les hommes. Je me transportai en esprit jusqu'au lieu de son antique sépulture. Là je crus voir encore ce Pere du genre-humain, ce Roi de tous les êtres terrestres, froidement étendu depuis six mille ans sous les pieds de l'Ange destructeur. Il me semble entendre encore la voix redoutable qui lui cria du haut des Cieux, après qu'il eût violé le commandement de son Créateur : « Adam, qu'as-tu fait ? » Quelle désolation ta défobéissance a répandue sur la terre ! » O la désastreuse, inconcevable malignité du péché ! c'est lui qui a introduit la mort dans l'univers, c'est lui qui a armé tous les éléments contre l'homme. Le feu du Ciel s'est

changé en foudre vengeur, pour détruire cette créature orgueilleuse & rebelle ; les eaux ont élevé leurs vagues jusqu'aux nues pour l'engloutir ; l'air s'est chargé de vapeurs empoisonnées pour les porter jusques dans son sein coupable ; la terre s'est hérissée de ronces déchirantes , pour ralentir les pas tremblants du criminel qui fuit les regards de son Dieu. C'est le péché qui a creusé tous ces tombeaux qui m'environnent , il a porté le ravage dans les rangs les plus sublimes des êtres créés. Sa vengeance insatiable nous a poursuivis jusqu'au-delà du trépas. Il nous a ouvert les portes mêmes de l'Enfer. Toute la Race malheureuse d'Adam alloit y être précipitée si notre divin médiateur ne se fût placé entre le juge & le coupable, & n'eut reçu sur sa chair innocente les coups qui ne devoient frapper que nos têtes criminelles.

Quelle doit donc être notre reconnoissance ! Quel doit être notre amour pour un pareil Bienfaiteur ! Mais toi , exécrationnable péché , quelle aversion ne mérites-tu



pas de notre part ! Oh ! toutes les fois que tu te présenteras à mes yeux sous tes formes séduisantes & perfides , puissent les cadavres hideux sortir précipitamment de leurs cavernes , & venir tressaillir autour de moi dans leur affreuse difformité ! Puisse le squelette menaçant élever sa main avec bruit & l'étendre sur moi ! Puisse-t-il en ouvrant ses mâchoires desséchées , me crier avec une voix sépulcrale & terrible , les paroles que l'ombre de Samuel adressa autrefois au Monarque tremblant : « Le Seigneur te livrera aussi entre les bras de la Mort ; encore un peu de temps , & tu seras avec moi ». -- Homme entends cet avertissement ; peche si tu l'oses , & sois tranquille dans ton péché , si tu le peux.

Ah ! plutôt , puisque mon arrêt est porté , puisque je suis un criminel condamné sans retour , puisse-je mourir au péché , avant que d'expirer sous le bras de la Justice éternelle ! Puisque mon corps , quoique formé d'une manière si

admirable , doit tomber en lambeaux dans le cercueil , ô que mon unique soin soit d'en faire un saint usage , tandis que je le possède ! qu'il serve à ma justification ! Faisons-en un vase d'honneur & de gloire !

Que mes mains s'étendent pour secourir le malheureux ; qu'elles soient toujours prêtes à donner ; que mes genoux se courbent dans l'humiliation de la Pénitence , devant le trône de la Miséricorde ; que mes yeux s'inclinent vers la terre dans la confusion du repentir , ou qu'ils s'élèvent vers le Ciel dans la confiance de l'amour ; -- que la loi de la charité habite sur mes lèvres dans tous mes entretiens. — Mes oreilles , fermez-vous aux discours du libertin , & de l'impie ; -- mes pieds , portez-moi , non dans les assemblées profanes des gens du monde , mais au Temple du Seigneur , aux lits plaintifs des malades , dans les tristes cabanes des pauvres , dans les cachots douloureux des prisonniers ! Et vous , qui

embaumez les cadavres , épargnez vos soins pour moi ; donnez aux malheureux le prix des parfums que vous réservez au mien. Qu'est-il besoin de le couvrir de fleurs & d'aromates , pour le porter dans le séjour des vers & de la pourriture ? Je ne veux d'autre baume que celui de mes bonnes œuvres ; -- ce sont-là les essences que j'emporterai avec moi dans le tombeau. Je m'en envelopperai , & je me coucherai doucement ; & je dormirai, jusqu'à ce que le Souverain Juge vienne retirer mes os de la poussière , *mes os purifiés comme l'argent qui sort de la fournaise.*



## XVII MÉDITATION,

*Sur le Tombeau de Jesus-Christ.*

**A**P R È S avoir considéré le séjour que mes semblables habitoient après leur mort , je sentis naître en moi un saint desir de voir la place où fut déposé le Corps adorable de notre divin Rédempteur. Aussi-tôt mon ame élevée sur les ailes de la Contemplation , se transporta dans le jardin qui joignoit le mont Calvaire : je me représentai le saint empressement avec lequel les Disciples , pénétrés de la plus amere douleur , détacherent de l'Arbre de la Croix le Corps sanglant & sans vie de leur Maître adoré. Je me retraçai la profonde affliction dans laquelle étoit abymée la plus sainte & la plus tendre de toutes les Meres , en suivant la triste dépouille de son divin Fils. Je crus voir encore le glaive de douleur qui déchiroit

son cœur maternel. Il me sembloit que des légions d'Anges en pleurs escortoient cet auguste convoi, & que la Nature entière étoit dans le deuil & dans l'abattement. Quel morne silence a succédé aux outrages dont on accabloit l'Homme-Dieu respirant encore sur la Croix ! Ses Bourreaux cruels, ses Juges iniques s'en retournent consternés en frappant leur poitrine. L'aveugle fureur a fait place au regret désespérant. *Oui, il étoit vraiment Fils de Dieu !* Ce cri échappe involontairement de toutes les bouches : c'est un hommage que le Juif revenu de son erreur affreuse, rend malgré lui à la vérité ; c'est ainsi qu'il fait, sans le vouloir, l'éloge funebre de son Roi qu'il vient d'immoler ; & quel Monarque fut jamais ainsi loué après sa mort ?

Mais me voilà à l'entrée de la grotte où les Disciples déposerent le Sauveur du monde. Que ce spectacle est différent de ceux qui viennent de frapper si tristement mes regards ! Ce n'est point un

tombeau que je vois ici : c'est un monument de gloire , c'est une porte triomphale , des gardes renversés par terre , la pierre qui fermoit le tombeau , jettée de côté , un Ange revêtu d'un habit éclatant comme la neige , assis à l'entrée du Sépulcre entre ouvert , & qui me crie de loin : *Celui que tu cherches n'est point ici.* Il est ressuscité ; que cette inscription ressemble peu à celles que je viens de lire , & qui commencent toutes par ces mots lamentables : *Ci gît , ici repose.*

Cependant il est certain que celui qui marche sur les ailes des vents , qui s'enveloppe de la lumière comme d'un vêtement , s'est revêtu de notre chair corruptible , pour subir le trépas : il a quitté le Trône éternel de sa gloire , pour descendre dans la poussière du tombeau , & l'habiter pendant trois jours.

O mort ! quel fut alors ton triomphe ! jamais , non jamais tes sombres demeures ne renfermerent un tel prisonnier. Que dis-je , un prisonnier ! Non , il fut

plus que ton vainqueur : il s'endormit dans le sein de la terre , comme Samson sur les genoux de Dalila ; mais il se releva avec plus de force que lui d'un sommeil passager. Il s'élança des bras de la corruption , plus intact que les trois Enfants ne sortirent de la fournaise ardente , ou Jonas du ventre de la Baleine. O mort ! il a démoli la forteresse de tes noires habitations. Où est maintenant ta Victoire ? Il t'a laissé ton dard , mais il en a émoussé la pointe cruelle. Tu n'égorgeras plus désormais tes victimes ; tu ne feras plus que les endormir. Le Rédempteur du monde a détruit ton empire en s'y soumettant.

Mortels , quelle doit être votre consolation & votre assurance ! L'Homme-Dieu vous a frayé la route fatale : il l'a préparée & adoucie pour votre passage ; il vous a appris à souffrir avec courage & à mourir avec joie. Depuis qu'il a dormi dans la nuit du Tombeau , il en a éclairé les ténèbres affreuses. Il a laissé à ces lits

de poussière un charme qui attire ses élus : il vous a munis d'un passeport pour assurer votre marche à travers les sombres Royaumes de la destruction. Croyez en lui, & sa main toute-puissante vous conduira parmi les Régions effrayantes des ombres, jusqu'aux portes de la céleste Sion. Votre nature sera changée un jour : elle jouira alors de sa première dignité ; elle ne sera plus sujette à aucune vicissitude. Le trépas ne vous est plus infligé comme une peine ; il vous est accordé comme une récompense ; l'instant où expirent les Justes est celui où commence leur véritable vie. Ils sortent du sein de l'abjection & de la misère pour entrer dans l'état d'une gloire incorruptible ; leur dernier soupir est la crise qui les enfante au bonheur ; & l'effort qu'ils font pour quitter la terre, est un élan qui les élève jusques dans les demeures éternelles.

Ames craintives, qui pâlissez à la vue d'un cercueil, qui ne pouvez le fixer sans frissonner, vous êtes encore, il est vrai,



dans les chaînes du Tyran ; vous tremblez , comme des Esclaves , au seul bruit de sa verge : mais que votre foi se réveille , que votre confiance se ranime ; attachez vos regards sur le sépulcre de l'Homme-Dieu , & vous marcherez hardiment vers le tombeau ; vous descendrez sans crainte dans la retraite *du Dragon* , qui doit dévorer toute la race humaine.

Siméon , ferrant l'Enfant Divin dans ses bras , mourut avec paix & avec tranquillité. -- Saul , ce cruel persécuteur du Christ , n'eut pas plutôt ouvert les yeux à la clarté de la Foi , qu'il desira de les fermer à la lumière du jour , & qu'il soupira après la dissolution de son argille mortelle (1). -- Le Disciple bien-aimé passa doucement dans les bras de la mort , après avoir reposé sur le sein de son Sauveur & de son Maître. -- Le Chantre sublime des Grandeurs du Tout-Puissant ,

---

(1) *Quis me liberabit de corpore mortis hujus.*

S. PAUL.

David,

David , se plaignoit de la longueur de son exil sur la terre.

Ainsi , animés par une foi vive , comment redouterions - nous les approches du trépas ? Oui , munis de ce préservatif , nous foulerons aux pieds le Roi des terreurs ; nous braverons le dard de l'aspic ; nous nous présenterons sans effroi à l'aspect du basilic ; nous pourrons , il est vrai , sentir la vipere ardente s'attacher à ce corps mortel : elle ne nous quittera pas tant que nous dormirons dans la poussiere. Mais nous en serons délivrés à notre réveil , & sa morsure n'aura été qu'un songe.



## XVIII MÉDITATION,

*Sur la Résurrection des Corps , & sur le Jugement dernier.*

**R**ÉSURRECTION ! que ce mot est consolant ! quelle douce joie il porte dans mon ame ! Quoi tous ces corps qui reposent ici ne sont pas pour toujours dans cet état abject ! La mort les a vaincus ; mais elle ne les a pas conquis sans retour. On lui reprendra ses conquêtes. Non , Seigneur , tu ne les a pas oubliés pour jamais. Ecoutez le mot de la révélation éternelle : » Les Justes sont tous » prisonniers de l'espérance ( 1 ) «.

Il y aura donc une heure , une heure qui n'est connue que de Dieu seul , où l'on remettra aux pâles habitants du tombeau la dette que leurs crimes leur avoient fait contracter ; & ils seront soustraits pour jamais à l'empire de la

---

(1) Ezéchiel 9 & 12.

destruction. Alors les Cieux s'ouvriront ; & le Seigneur descendra aux acclamations des Archanges & au bruit des foudres du Tonnerre. Il citera les Morts à son Tribunal redoutable : la poussière même entendra sa voix , & les cercueils obéissants rendront leurs dépôts ; le son effrayant de la trompette de l'Ange retentira jusques dans les plus profonds abymes de la terre & de l'océan. En un moment , en un clin d'œil , tous les cadavres se réveilleront & s'élanceront comme des chevreuils bondissants , pour aller à la rencontre de leur Seigneur & de leur Dieu.

Avec quel transport de joie l'ame & le corps , ces compagnons autrefois si attachés l'un à l'autre , ne se réuniront-ils pas après une séparation aussi longue ! Je parle des Justes ; car les corps & les ames des Méchants frémiront d'horreur de se retrouver ensemble. Mais la fatale trompette a sonné ; les signes terribles qui doivent annoncer ce jour des ven-

geances, se sont manifestés : la Nature entière semble pressentir son anéantissement prochain par les convulsions épouvantables qu'elle éprouve ; la Terre chancelle ; l'Océan mugit & se débat dans sa vaste enceinte ; les Montagnes s'affaissent, les Soleils se détachent du Firmament, & tombent en une poussière de feu : encore un moment, & l'Univers ne sera plus. Ecoutez ! les Tonnerres ont cessé de gronder : les Eclairs ne sillonnent plus l'immensité des Cieux ; toute la Race d'Adam est prosternée dans une attente inquiète devant le Tribunal de son Juge : les Armées Angéliques se tiennent en silence : la Croix, la Croix adorable, méprisée du Juif incrédule & de l'Impie, brille au milieu des airs ; ses bras sacrés soutiennent la balance équitable où vont être pesés les crimes & les vertus. Que son aspect est terrible pour les Méchants ! qu'il est consolant pour le Fidele ! Cet instrument sacré fait ici le double office de la colonne mystérieuse, qui d'un cô-

ré répandoit le jour sur la marche du Peuple saint , & de l'autre verfoit la nuit & l'horreur sur les ennemis qui le pour-  
suivoient.

C'en est fait , l'Ange exterminateur vient d'achever la fatale séparation des Justes & des pervers. Le sceau de la réprobation est imprimé sur le front de chaque coupable ; des rayons de gloire environnent la tête des Elus en signe de prédestination. Ceux-ci n'ont rien à craindre de la pompe & de la majesté formidable du Souverain Juge. Quelles paroles ravissantes ils entendent sortir de sa bouche : » Je vous accepte pour mon  
» peuple , vous qui m'avez glorifié sur  
» la terre. Je ne vois point de souillure  
» en vous : vous vous êtes lavés dans  
» mon sang. Vous avez préféré la folie  
» de ma croix à la sagesse des Mondains.  
» Venez vous asseoir sur les Trônes qui  
» vous sont préparés dès le commence-  
» ment , & jugez avec moi le monde  
» qui vous a jugés «.

A ces mots , le Dieu de Justice laisse échapper les torrents de sa lumière , & les Bons en sont revêtus comme des soleils.

Mais qui pourroit retracer la confusion & le désespoir qui accableront les Méchants dans ce jour de douleurs. Mon ame frémit d'y penser & recule d'effroi à cette idée. L'instant de leur dissolution fut sans doute affreux & cruel. Je les ai vus dans le moment où ils ont senti dans leur cœur le trait empoisonné de la mort : quelle pâle terreur étoit peinte sur leur visage ! quels regards inquiets ils lançoient autour d'eux ! Les horribles convulsions qui agitoient leurs corps , n'étoient qu'une foible image des déchirements intérieurs qu'éprouvoit leur conscience bourrelée ; leur ame épouvantée sembloit s'élancer autour de sa demeure d'argille , & demander aux tristes spectateurs de ses angoisses , des secours contre l'ennemi prêt à s'emparer de son habitation terrestre. -- Toutes ces tri-

bulations ne font que le commencement des maux. Ce n'est qu'une goutte que le Dieu vengeur a laissé échapper de la coupe de sa colere. Ici cette coupe terrible se répandra jusqu'à la lie sur leurs têtes criminelles. Encore s'ils avoient rencontré, comme ils le disoient, l'anéantissement de leur être dans le séjour de la poussiere ; mais non , ils ressusciteront aussi ; ils sont déposés dans le tombeau , comme dans un cachot profond , semblables à des malfaiteurs réservés au supplice. L'Ange exécuter des Arrêts du Tout-puissant les a arrachés de leurs demeures ténébreuses , & les a traînés malgré eux devant le Trône de la Justice inflexible. O Ciel ! quelle honte désespérante couvre leurs visages pâles & hideux ! Toutes les abominations de leur vie se retracent sur leurs fronts coupables ; le livre affreux de leur conscience s'ouvre & leurs prévarications paroissent au grand jour. Le triple masque de l'Hypocrite est déchiré , & les



fausses vertus du Philosophe sont presque confondues ici avec les crimes véritables. Ils conjurent l'Océan de les engloutir dans ses abîmes ; ils disent aux montagnes chancelantes : » Tombez sur nous «. Mais tous les éléments sont sourds à leurs cris, & les Méchants sont contraints de dévorer toute entière l'amertume de la confusion la plus accablante. Le Ciel & la Terre les abandonnent : encore un moment , & la sentence redoutable sera aussi-tôt exécutée que prononcée. Dieu ! je l'entends sortir de la bouche du Juge éternel ! » Allez, Maudits ; & toi Univers rentre dans le néant «. C'est le dernier coup de foudre qui terminera cette grande scène, ce spectacle d'épouvante & d'horreur. A l'instant les Cieux se replieront comme un rouleau ; les Justes s'élèveront dans le séjour du bonheur, comme la vapeur douce que le Soleil attire , & la race entière des Rebelles s'abîmera pour jamais dans les profondeurs de l'Enfer.

O Mortels ! tandis que le sceptre de la Miséricorde brille encore dans la main de votre Juge , songez à le fléchir , n'attendez pas que le temps du pardon soit expiré.



---

## XIX MÉDITATION,

*Sur l'Eternité.*

**V**OILA donc enfin le vice puni, & la vertu récompensée. Mais tandis que les réprouvés se précipitent dans l'abyme, comme les flocons de neige qu'on voit tomber en hiver, le monde déjà ébranlé achève de se détruire. Vous diriez que les éléments insensibles ont participé au crime & à la révolte de l'homme ; le Créateur indigné a juré leur ruine à l'instant même où la désobéissance alla fouiller le jardin de délices. Toute la nature a servi au péché ; toute la nature périra comme lui. La nuit ne lui a-t-elle pas prêté ses ombres favorables ? l'air, sa fraîcheur voluptueuse ? la terre, ses lits de gazon ? le soleil, ses rayons bien-faisants ? Son haleine fatale & empoisonnée a infecté tous les ouvrages sortis de la main de Dieu ; & Dieu dans son

courroux , les brise comme des vases d'argille. -- Où suis-je maintenant ? La terre s'est dérobée sous mes pas ; les astres sans nombre se sont détachés du Firmament & perdus dans le néant , comme le météore léger , qui s'enflamme dans les nuits de la canicule , décrit un rapide sillon de lumière , & disparoît. La masse entière de l'Univers n'est plus à mes yeux que comme un tourbillon de fumée , qui s'éloigne & s'évanouit dans l'immensité. Les heures épuisées se sont ralenties , le char du temps s'est arrêté : il est arrivé aux bornes de l'espace ; il y a planté sa faux meurtrière , en signe de ses triomphes passés. Mais que vois-je ? le rivage lui-même s'écroule dans l'abyme sans fond.

Ange Saint , qui préside à mes Méditations , c'est toi qui m'as conduit à l'entrée terrible de l'Eternité. Je n'imaginois pas qu'il y eût rien de plus effrayant que l'abyme du tombeau ; mais quel précipice plus épouvantable

encore se présente à ma vue ! soit que j'éleve mes regards en haut , soit que je les porte en bas , ou que je les promene autour de moi , je ne vois qu'un gouffre , qu'une étendue sans limites , qu'une profondeur sans fond. L'esprit le plus hardi ne peut y regarder sans effroi. Le Mathématicien a des nombres pour supputer toutes les progressions du temps ; l'Astronôme a des instruments pour calculer les distances des étoiles ; mais quels nombres , quels instruments pourroient mesurer les longueurs & les brasses de l'Eternité ? Elle est plus haute que le ciel : comment pourrois-tu y atteindre ? plus profonde que l'Enfer : comment pourrois-tu y descendre ? *Sa dimension est plus longue que la terre , & plus large que la mer.* ( 1 ). Toutes les images , toutes les comparaisons sont trop foibles encore pour la représenter. La pensée s'y perd & s'y confond. Quand

---

(1) Job. II, & 9 18.

des siècles, aussi multipliés que les fleurs du Printemps, que les feuilles de l'Automne, & les gouttes de pluie qui tombent en Hiver, auront achevé leurs révolutions, l'Eternité, l'incompréhensible Eternité sera encore dans son entier : elle n'aura souffert aucune diminution : elle sera seulement à son commencement ou plutôt, si je puis m'exprimer ainsi, *commencera seulement de commencer.*

L'homme, placé dans cette vaste étendue, peut dire, comme Dieu lui-même, *je suis.* Son état est alors immuable, & tous les objets qui l'environnent sont rendus immuables comme lui. Les scènes du Ciel ne changent point. La roue des vicissitudes ne tourne plus ; la mort, avec le péché & tous les maux, est descendue dans le séjour de l'horreur ; & son javelot fatal, qui s'est plongé dans le cœur de tous les Enfants d'Adam, est suspendu, comme en trophée, aux noires portes de l'Enfer, qu'aucune main n'ouvrira jamais. La Croix, ce signe adorable de la

Rédemption , brille à l'entrée de la Jérusalem céleste , & en ferme de même le passage pour toujours. Ce sont-là les deux seuls points de vue que l'œil effrayé rencontre dans cette solitude immense : le Ciel & l'Enfer.

O mon Dieu ! quelle lumière éclatante les murs dorés de la Cité sainte répandent sur toute la partie supérieure du cahos. Quels chants mélodieux en descendent jusqu'à moi ! quels torrents de délices coulent dans ces vallons chéris , où les Bienheureux marchent à la suite du Divin Rédempteur ! Mais quelle nuit quelle nuit affreuse regne au-dessous ! Il me semble entendre le sifflement affreux des flammes emprisonnées dans les cavernes infernales ; un homme assis sur une des ouvertures de l'Etna embrasé ou du brûlant Vésuve , n'entendrait pas un mugissement plus horrible. Quel océan de laves couvre ces gouffres ardents ! quels épais tourbillons de fumée en sortent sans interruption ! Leur violence les fe-

roit monter jusqu'aux voûtes de l'empirée, s'ils pouvoient s'élancer au-delà de leur obscure atmosphère; mais ils retombent dans l'abyme de feu, & leur chute en fait jaillir une pluie d'étincelles, qui répand sur l'Enfer un jour plus affreux encore que la nuit. C'est à la faveur de cette clarté horrible, que j'entrevois dans ces profondeurs les tortures épouvantables des Damnés. — Ange céleste, toi, dont la main me tient suspendu sur ces antres enflammés, soutiens moi. Mon esprit chancelle, -- mes forces m'abandonnent -- l'horreur a déjà glacé tous mes sens.

Un grand bruit qui se fit soudain dans le Temple, me fit revenir de la froide extase où j'étois plongé. L'effrayante Eternité se retira de devant mes yeux. Rien ne s'offrit plus à moi; que les sombres piliers de l'enceinte sacrée. Le jour baissoit; on venoit pour fermer les portes de l'Eglise. J'en sortis, comme on sort d'un spectacle tragique & sanglant,



136 M É D I T A T I O N S , &c.

le cœur ferré par la douleur & la crainte ,  
& l'ame remplie des images terribles de  
la Mort & de l'Eternité.

*Fin des Méditations sur les Tombeaux.*



**T A B L E**  
**DES MÉDITATIONS**  
**S U R**  
**LES TOMBEAUX.**

- I MÉDIT.** **S** **U R** *le respect  
dû aux Temples,*  
Page 2
- II MÉDIT.** *Sur les Tom-  
beaux en géné-  
ral,* 9
- III MÉDIT.** *Sur le Tombeau  
d'un enfant, 14*
- IV MÉDIT.** *Sur le Tombeau  
d'un Adolescent,*  
18

V MÉDIT. *Sur le Tombeau  
d'un jeune Epoux*

23

VI MÉDIT. *Sur le Tombeau  
d'un homme frap-  
pé de mort soudai-  
ne ,*

29

VII MÉDIT. *Sur le Tombeau  
d'une femme mor-  
te en couche ,*

38

VIII MÉDIT. *Sur le Tombeau  
d'un Pere de Fa-  
mille ,*

48

IX MÉDIT. *Sur le Tombeau  
d'un homme avide  
de richesses ,*

58

X MÉDIT. *Sur les Tom-  
beaux des person-  
nes mortes dans  
un âge avancé ,*

64

DES MÉDITATIONS. 139

XI MÉDIT. *Sur l'usage d'en-*  
*terrer les Morts*  
*dans les Eglises ,*  
75

XII MÉDIT. *Sur le Tombeau*  
*d'un Militaire ,*  
83

XIII MÉDIT. *Sur la vanité des*  
*Inscriptions ,* 90

XIV MÉDIT. *Sur les Tom-*  
*beaux des Grands*  
96

XV MÉDIT. *Sur un Tombeau*  
*ouvert ,* 104

XVI MÉDIT. *Sur le Tombeau*  
*d'Adam ,* 110

XVII MÉDIT. *Sur le Tombeau*  
*de Jesus - Christ ,*  
115

XVIII MÉDIT. *Sur la Résurrec-*  
*tion des Corps &*

140 T A B L E, &c.

*sur le Jugement  
dernier, 122*

XIX MÉDIT. *Sur l'Eternité,*  
130

Fin de la Table.

AVIS

A V I S

*D'UN PERE*

A SA FILLE,

*PAR M. LE MARQUIS*

D'HALLIFAX,

*TRADUIT DE L'ANGLAIS.*

*Tome I.*

G





*É P I T R E*  
*A M A N I E C E.*

*L*a tendresse que j'ai pour vous,  
ma chere Niece, vous fait tenir  
Gij



*dans mon cœur la place de ma Fille.  
Si vos succès me flattent ; vos périls m'alarment encore davantage :  
votre jeunesse , vos graces , votre beauté , tout conspire à augmenter mes craintes. Née avec le plus heureux naturel , vous n'en êtes que plus près du danger ; je frémis de vous voir exposée aux mauvais exemples , & sur-tout aux pernicioeux conseils de ces femmes dangereuses , qui non contentes de s'être perdues elles-mêmes , voudroient encore perdre les autres , & croient diminuer leur honte , en étendant l'empire du vice. C'est pour vous préserver de la contagion , & sur-tout de la séduction , ma chere Enfant , que j'ai*

*entrepris la traduction de ce petit ouvrage ; il m'a paru propre à vous donner les moyens de vous faire estimer dans le monde , & de vous y rendre heureuse : deux avantages qui se séparent rarement. Je vous l'offre comme un gage de mon amitié, je me flatte que vous le recevrez avec le même sentiment. La seule récompense que je desiré , c'est que vous imitiez un modele que la nature bienfaisante a déjà formé en vous, & dont vous ne vous éloignerez jamais sans vous faire violence. La vertu habite au fond du cœur de tous les hommes : il est rare qu'ils naissent vicieux ; mais ils sont presque tous foibles. Les passions les corrompent*

146 EPI TRE A MANIECE.

*aisément : fuyez-les , ma chere Nie-  
ce ; la fuite seule peut vous en ga-  
rantir ; & retenez bien pour maxi-  
me , qu'il n'est plus temps de com-  
battre lorsque l'on est déjà vaincu.*





## AVERTISSEMENT.

**T**RADUIRE un ouvrage d'un genre aussi rebattu que celui que je donne aujourd'hui au public, paroîtra peut-être à bien des gens une occupation aussi frivole qu'inutile. On pensera que j'ai perdu mon temps, & qu'on le perdrait encore davantage en prenant la peine de le lire : je ne fais si l'on aura raison. Cependant sans vouloir m'ériger en censeur des goûts & des façons de penser, je crois pouvoir avancer que les regles

qu'on doit fuivre pour vivre heureux dans le monde, fans reproche de la part des autres, ni de foi-même, font des objets si intéressants, qu'on ne sauroit trop multiplier les moyens qui peuvent y conduire.

Je n'ignore pas que tous les livres de morale qui ont paru dans tous les siècles & dans toutes les langues, n'ont pas jusqu'à présent réformé le genre humain, & que les hommes n'en sont pas meilleurs; mais si ces ouvrages n'ont pas été capables de les rendre plus vertueux, ils ont du moins contribué à leur faire respecter la vertu. Quand les Philosophes qui ont travaillé sur cette importante matière, n'en auroient point re-

tiré d'autres avantages , ne feroient-ils pas plus que récompensés d'avoir fait renaître dans le cœur de leurs concitoyens cet amour du bien que la nature y avoit mis , mais que la corruption des mœurs avoit presque étouffé dès sa naissance ? C'est beaucoup que d'estimer ce qu'on devroit faire , quoiqu'on n'aie pas encore le courage d'exécuter ce qu'on approuve. Lorsque ce sentiment est profondément gravé dans l'ame , & que l'âge a amorti le feu des passions , après n'avoir aimé la sagesse qu'en spéculation , on parvient enfin à la pratiquer.

L'éducation, ce bien si précieux qui devroit être pour les enfants une école de vertu , l'est souvent

du vice , par l'incapacité ou le mauvais exemple de ceux qui en sont chargés. Si elle est défectueuse en général , on ne sauroit disconvenir qu'elle ne le soit infiniment davantage pour les filles. Elles sont communément élevées par des personnes consacrées à Dieu , ou par des femmes du peuple , ( car il est rare que les meres s'en donnent la peine. ) Les premières ne sauroient leur donner d'idée juste des vrais dangers du monde, ni des moyens de les éviter , parce qu'elles ignorent également les uns & les autres ; les secondes ont les mœurs trop grossières, & l'esprit trop rampant pour donner des leçons utiles sur des objets qui exigent dans les institutrices des sen-

timents élevés & le tact fin. Tous les principes qu'on donne aux jeunes Demoiselles se réduisent à leur prescrire de n'avoir jamais d'attachement que pour leur mari (sentiment qui ne dépend point d'elles.) On leur répète sans cesse qu'elles ne sauroient faire un meilleur usage de leur esprit, que de l'employer à diffimuler leurs goûts, leurs desirs & leurs aversions, pour parvenir plus sûrement à gouverner ceux qui les environnent. Cette conduite basse, & qui dégrade l'humanité, fait cependant la principale occupation des femmes, graces aux soins de celles qui les élèvent. Il est rare qu'elles échappent à ce poison qu'on fait couler dans leurs veines presqu'en



même temps que le lait de leurs nourrices. Cette habitude qu'elles contractent dès l'enfance , de cacher leurs véritables sentimens dans un grand nombre d'occasions , fait que la plus grande partie de leur vie n'est qu'un tissu de fausseté continuelle.

S'il y a quelque correctif qui puisse remédier à une éducation si pernicieuse , & dont les suites sont ordinairement si funestes , c'est sur-tout la lecture des bons livres , & particulièrement de ceux qui traitent de la conduite qu'une femme doit tenir dans le monde , pour se rendre vraiment estimable aux yeux des autres comme aux siens. J'ai donc cru que je

ne pouvois mieux employer mes heures de loisir , qu'à faire passer dans ma langue les préceptes sages & respectables que Milord Halifax donne à sa fille. Tout y respire la vertu & l'amour du bien ; il a mis la prudence à la place de la dissimulation , & suppléé par le courage & la raison au goût factice qu'on veut en vain inspirer aux jeunes personnes pour ceux qui leur seront destinés.

Je ne ferai point d'autre éloge de cet ouvrage ; je laisse à ceux qui le liront à en juger : d'ailleurs un Traducteur est toujours trop suspect , pour que sa décision puisse être de quelque poids auprès de ses lecteurs. Je dirai seulement que je me suis cru obligé de changer

& même de supprimer quelquefois certains endroits de mon original; les uns, parce qu'ils étoient tellement contraires à nos mœurs, qu'ils auroient paru choquants; & les autres, parce que les expressions dont se sert l'Auteur, ne pouvoient passer dans notre langue, sans devenir tout-à-fait ridicules. Je me flatte qu'on approuvera mes changements & mes omissions. Excepté les passages dont je viens de parler, j'ai tâché de rendre ma traduction la plus littérale qu'il m'a été possible.

Nous savons très-peu de chose de l'histoire de Milord Hallifax. Burnet, Evêque de Salisbury, est presque le seul qui nous ait transmis quelques particularités de sa vie.

On fait en général que le Chevalier George Saville étoit d'une Maison illustre d'Angleterre ; qu'il a vécu sous les regnes de Charles II , de Jacques II & de Guillaume III. Charles II le créa Baron d'Ealand & Vicomte d'Hallifax (1) en 1679 ; il le fit ensuite Comte & enfin Marquis d'Hallifax.

Burnet nous le représente comme un homme de beaucoup d'esprit , vif & plein de feu , agréable dans la conversation , mais un peu porté à la satyre. La liberté qu'il se permettoit sur toutes sortes de matieres , même sur les plus respectables , avoit donné des

---

(1) Hallifax est un Bourg d'Angleterre dans le Comté d'Yorck.

impressions peu favorables sur sa façon de penser en matière de religion. Mais il étoit bien éloigné de tomber dans des erreurs condamnables : au contraire il protestoit souvent qu'il ne pouvoit concevoir que le Déisme eût un seul partisan dans le monde. Burnet raconte qu'ayant vu Milord Hallifax dans une maladie dangereuse , il lui trouva les plus grands sentimens de piété. Peut-être l'antipathie qu'il marqua dans tous les temps pour ce qui pouvoit tendre à la superstition , lui attira-t-il ce reproche de la part de gens intéressés à la soutenir. Les principes de Milord Hallifax sur la morale étoient des plus épurés , & ses maximes, sur l'amitié, des plus

séveres. Rigide observateur de l'équité, il en suivoit les loix avec la plus scrupuleuse exactitude.

On a reproché à Milord Hallifax beaucoup d'ambition & peu de constance dans ses sentimens. Burnet prétend qu'il changeoit très-souvent de parti; tantôt Républicain, tantôt portant les principes de la Monarchie jusqu'au despotisme, suivant que son intérêt particulier ou son caprice l'y déterminoient. On le vit en effet soutenir les droits de la Royauté sous Charles II, les proscrire sous Jacques II, & finir par se déclarer en faveur du Prince d'Orange. Ces reproches ne sont pas absolument sans fondement; mais ne doit-on pas excuser Milord Hallifax

d'avoir paru varier si souvent ? Né dans un temps de troubles où son pays avoit été en proie aux plus étranges révolutions, entouré de factions composées de gens qui ne cherchoient qu'à se détruire & à renverser tout ce qui s'opposoit à leur ambition , il étoit bien difficile qu'il pût se maintenir sans s'attirer beaucoup d'ennemis. L'intérêt de sa famille, la conservation de ses biens exigeoient peut-être qu'il se prêtât aux circonstances, & qu'il parût même quelquefois abandonner la cause que quelque temps auparavant il avoit soutenue avec le plus de chaleur.

Mais d'ailleurs quel est l'homme qui nous fait un portrait si défavantageux de Milord Hallifax ?

Quel fond peut-on faire sur le jugement d'un Auteur tel que Burnet ? Guidé dans toutes ses décisions par l'esprit de parti, cet Ecrivain n'eut jamais d'autre avis que celui qu'inspire la prévention. De pareils gens éblouissent la multitude ; ils vont même jusqu'à la persuader : mais les sages , faits pour les juger , ne les croient ni ne les imitent.

Malgré tous les défauts dont Burnet accuse Milord Hallifax ; il ne peut s'empêcher de convenir de son mérite & de ses talents ; il le peint doué de ce courage & de cette éloquence victorieuse qui étonne & subjugue les esprits & les cœurs. L'usage qu'il fit de l'une & de l'autre , lorsqu'on proposa dans le



Parlement d'exclure du Trône le Duc d'Yorck, prouve combien il étoit attaché aux loix du Royaume & à son devoir. Ces qualités si dignes d'un homme d'Etat lui avoient attiré l'estime & la confiance de Charles II ; il eut beaucoup de part au Gouvernement sous son regne. La reconnoissance qu'il devoit à ce Prince ne l'empêcha pourtant pas de s'opposer au *Test* (1) que le Roi vouloit établir. Milord Hallifax cessa peu

---

(1) Le *Test* étoit une Loi qui excluait les Catholiques Romains nommés *Papistes*, de tous les emplois, &c.... On exigeoit aussi par cette Loi une espèce de serment ou de profession de foi par laquelle on renonçoit au dogme de la Transubstantiation.

le temps après d'entrer au Conseil. La ferme résistance dans cette occasion ne fut cependant pas la cause de sa disgrâce, mais plutôt les brigues de quelques Seigneurs jaloux de la confiance que son Maître lui témoignoit. Malgré les efforts qu'ils firent pour le perdre totalement dans l'esprit de ce Monarque, ils ne purent jamais l'engager à l'éloigner pour toujours de sa personne; Charles II conserva jusqu'à sa mort de l'estime & de l'amitié pour lui.

L'opposition que Milord Halifax avoit montrée, comme on l'a déjà dit, du vivant de Charles II, au *Bill d'exclusion*, lui promettoit tout de la faveur de Jacques II. Aussi ce Prince le fit-il Pré-

fident du Conseil dès qu'il parvint  
 à la Couronne. Milord Hallifax  
 étoit trop attaché aux Loix du  
 Royaume pour s'écarter jamais de  
 la fidélité qu'il devoit à son Roi;  
 mais Jacques II par sa conduite,  
 le força, pour ainsi dire, de l'a-  
 bandonner; l'amour de la patrie  
 l'emporta dans son cœur sur tou-  
 te autre considération. Il voyoit  
 l'Angleterre livrée aux plus af-  
 freuses dissensions par la foiblesse  
 du Roi; il la voyoit prête à se dé-  
 truire elle-même. Le tableau des  
 malheurs qui alloient l'accabler, la  
 tendresse qu'il avoit pour sa famille,  
 peut-être même les mauvais con-  
 seils de ses amis, tout contribua  
 à le précipiter dans la révolte;  
 il embrassa le parti du Prince d'O-

range qui fut peu de temps après proclamé Roi , sous le nom de Guillaume III. L'Histoire ne dit point que Milord Hallifax ait eu part aux affaires sous le regne de ce Prince: on ignore même dans quel temps il mourut ; mais on a lieu de croire que ce fut au commencement du regne de Guillaume III.

Les emplois importants , & les grandes occupations de Milord Hallifax , ne l'empêcherent pas de s'appliquer à l'éducation de ses enfants. L'ouvrage dont je donne la traduction , prouve combien il s'occupoit à les former , & à perpétuer dans leur cœur les vertus qu'il possédoit lui-même. Les places les plus éminentes laissent toujours de ces moments vui-

des , perdus pour la plupart des hommes : ce n'est qu'en se livrant aux goûts les plus futiles qu'ils parviennent à les remplir. Le sage seul fait les mettre à profit ; il perfectionne son ame , il s'instruit , il instruit les autres.





A V I S  
D'UN PERE  
A SA FILLE.

---

MA CHÈRE FILLE,

Nos pensées, même les plus agréables, sont inquietes & agitées; & notre ame ne peut goûter aucun repos tant qu'elle est possédée d'une passion chérie. Comme vous êtes à présent le principal objet de mes soins aussi-bien que de ma tendresse, toutes mes idées se portent vers vous. Tantôt je me flatte que vous serez heureuse dans le monde: (pensée plus conforme à mes desirs qu'à des es-

*Tome I.*

H.

pérances raisonnables.) D'autres fois mes craintes l'emportent ; & je frémis à la vue des dangers auxquels une jeune femme est nécessairement exposée. Plus elle a d'imagination & de vivacité , plus il est aisé de la corrompre : semblable aux fleurs les plus délicates qui sont les premières flétries. Au milieu même des plaisirs les plus innocents , l'envie vous calomnierá , si vous ne veillez pas sans cesse sur vous. La légéreté , ma chere Fille , ne peut jamais être excusée , puisqu'aux yeux du monde elle a les mêmes effets que les fautes réelles. Plus les premiers efforts de l'esprit sont prématurés , plus ils exigent de regles pour leur servir de frein. On couvre de jeunes plantes pour les préserver de la rigueur des hivers.

Les soins d'un pere tendre devroient sans doute vous être agréables : cependant vous pourrez trouver quelque répugnance pour une obéissance aveugle. L'amour que tous les hommes ont naturellement pour la liberté , empêchera ,

peut-être, mes avis de faire impression sur votre ame ; vous sentirez quelque résistance intérieure, & vous ne subirez qu'avec peine un joug que vous ne vous ferez pas imposé vous-même. Mais quand ce pere se dépouille de son autorité, & ne veut persuader que par sa tendresse, vous répondriez mal aux heureux penchans que vous avez reçus de la nature, si elle n'avoit pas d'empire sur vous.

La plus grande partie de cet ouvrage passera, sans doute, l'étendue présente de vos idées ; mais à mesure qu'elles se développeront, vous parviendrez à l'entendre, & il vous deviendra familier. Mon intention est de commencer à diriger votre esprit avant qu'il soit tout-à-fait formé ; c'est alors qu'il est plus capable de recevoir des impressions durables : nous n'apprenons bien que ce qui nous est enseigné dès l'enfance. Les préceptes inculqués en nous de bonne-heure, ne s'effacent presque jamais ; & nous ne pouvons être sûrs de les retenir que lorsqu'une



habitude continuelle en a fait l'ame de nos actions.

Je ne fais si je serai capable de vous peindre une femme parfaite ; mais j'aurai du moins rempli les devoirs d'un pere tendre. Si cependant vous devenez une exacte copie du tableau que je vais vous tracer , je ne crois pas présumer trop de mon ouvrage en assurant que vous n'aurez point à rougir de lui ressembler. Ayez seulement assez de confiance en moi pour me prêter votre attention , & je suis persuadé que vos desirs & les miens seront remplis.



---

*S U R L A R E L I G I O N.*

**L**A Religion doit être le premier & le principal objet de vos pensées. En vain votre conduite feroit irréprochable aux yeux de l'univers , si vous oubliez ce que vous devez à celui qui l'a créé. A la rigueur , c'est la seule chose nécessaire : il faut donc l'inculquer dans votre esprit , & la faire passer ensuite jusques dans votre cœur ; elle doit y être gravée si profondément , que rien au monde ne puisse jamais vous la faire abandonner. Mais il est important de distinguer la vraie Religion d'avec celle qui n'en a que l'apparence.

La Religion ne consiste pas à croire toutes ces fables merveilleuses , aussi vaines que les contes de Sorciers & de Revenants , dont nous sommes bercés par nos Nourrices. Nous saisissons ces premières erreurs avec tant d'avidité , &

elles s'impriment si fortement en nous , qu'il est très-difficile de les déraciner dans un âge plus mûr. Ces histoires inventées par la superstition , sont si séduisantes par elles-mêmes , que non-seulement nous y ajoutons foi, mais que nous nous plaifons encore à les raconter. Delà vient que la découverte de la vérité entraîne souvent après elle quelque amertume ; elle nous fait perdre un vaste champ d'absurdités dont nous étions assez fots pour nous amuser , & ne nous laisse que la honte d'avoir eu la foiblesse de les croire. N'est-ce pas faire une espece de farce de l'univers , & l'imputer au Tout-Puissant , que d'adopter ces contes imbéciles de femmes-lettes , qui vous diront que l'emploi du Démon *est de jouer à Colin-Maillard avec les hommes , & de faire devant eux des tours de passe-passe ?* Ces fables ridicules sont si éloignées de faire partie de la Religion , qu'elles sont mêmes contraires au bon sens ; ou si c'est-là ce que le peuple ap-

pelle dévotion , ce ne peut-être que celle dont l'ignorance est la mere. Ces erreurs de votre enfance doivent donc être abandonnées avec votre bourlet ; & vous devez être aussi confuse s'il arrive jamais qu'on en reconnoisse en vous , que si l'on vous trouvoit jouant avec des poupées dans un âge où l'on doit attendre de vous des occupations plus sérieuses.

Souvenez - vous encore , ma chere Fille , que la Religion ne s'annonce pas par de pieuses exclamations , ni par de vaines convulsions à l'Eglise , ou par une maniere de prier extraordinaire. Quelques femmes paroissent au milieu de nos Temples dans une agitation si excessive , qu'elles nous persuadent que ce sont les remords de leur conscience qui les rendent si inquietes. D'autres ont une physionomie si indécise entre un regard dévot & un coup d'œil coquet , que ce mélange mal assorti rend ridicules les plus beaux yeux du monde. Ces affectations sont toujours suspectes ; sem-

blables aux parfums trop pénétrants qui donnent à penser que ceux qui s'en fervent , en ont besoin. Réservez la ferveur de votre zèle pour votre oratoire où vous n'aurez que Dieu seul pour témoin. Mais paroissez calme en public , sans négligence indécente , mais aussi sans tomber dans l'extrémité opposée.

Ce n'est pas la vraie dévotion qui excite en nous ce zèle fanatique contre ceux dont la Religion diffère de la nôtre. L'attachement que nous avons pour nos opinions , nous trompe souvent ; il nous persuade que c'est un devoir d'accabler ceux que nous ne croyons pas dans la bonne voie. Poussés par un mouvement d'amour propre , nous frappons sans ménagement , croyant que les blessures que nous faisons , nous sont méritoires , & que nous combattons pour la querelle du Tout-puissant , tandis que nous ne faisons que satisfaire notre animosité. Notre dévotion n'éclate si souvent sous cette forme que parce que notre tempé-

rament l'y détermine : ce saint emportement se tourne en une sévérité farouche contre tous ceux qui contrarient nos sentimens ; nous recueillons avec ardeur tous les passages de l'Ecriture , qui peuvent favoriser notre opinion ; & parce que le courroux de Dieu s'est allumé quelquefois contre son peuple , nous concluons que la colere nous rapproche de la Divinité. Nous sommes si éloignés d'imaginer que notre zele mal entendu , demande de l'indulgence de la part des autres , que nous croyons avoir triomphé , & que nous nous estimons par le côté qui mérite le moins de l'être. D'autres , dont l'esprit est trop crédule , n'admettent ni bornes ni mesures , & sont aussi fiers d'avoir étendu leur foi , que les Princes le sont d'avoir aggrandi leurs états : il ne pensent pas que l'esprit peut être surchargé ainsi que l'estomac. Car de même qu'on détruit à la fin ce dernier en l'accablant de nourritures pesantes , notre foi court risque de s'éteindre si nous l'op-

primons sous le poids des superstitions puériles, sur-tout si nous ne nous permettons pas de méditer sur ce qu'il nous est ordonné de croire. Les mélancoliques & les hypocondriaques sont sujets à faire consister une grande partie de leur Religion dans un air de tristesse & de mauvaise humeur, accompagné d'un regard farouche qui les rend insupportables à tout le monde; ils déclament sans cesse contre les amusements les plus innocents avec autant de véhémence qu'ils pourroient faire contre les plus grands crimes. C'est un masque qui ne couvre presque jamais que du vuide: rien dans la nature n'acquiert de la bonté en s'aigrissant. Seroit-il vraisemblable que la Religion, fût plus parfaite, lorsqu'elle rend ceux qui la professent d'un accès plus difficile? On peut même ajouter avec vérité que cette espece de dévotion arrogante & intraitable a peut-être plus éloigné d'hommes de la Religion, en les effrayant, que les libertins n'ont pu faire par leurs scandales.

Après vous avoir montré dans ce petit nombre d'exemples, auxquels j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, les abus qu'entraîne une fausse idée de la Religion, il est temps de vous apprendre en quoi elle consiste. Les définitions ordinaires que l'on en donne n'y ressemblent pas plus que les portraits qui sont sur les enseignes, ne ressemblent aux Princes qu'on a eu dessein d'y représenter. Les mauvais Peintres dont on s'est servi de tout temps pour ces sortes d'ouvrages, ont employé de si mauvaises couleurs, & formé des traits si durs, qu'il seroit difficile d'y trouver quelque ombre de beauté; on a de même dépeint la Religion sous un aspect si sauvage & si révoltant, qu'au lieu de nous y faire trouver des attrait, il ne sert qu'à nous en éloigner. On nous la fait envisager comme une ennemie irréconciliable de la nature, tandis que non-seulement elle lui est unie de la manière la plus étroite, mais qu'elle a été produite dans le même



instant qu'elle , pour être sa compagne & lui servir de flambeau : on ne peut les séparer sans leur faire violence à toutes deux. Rien n'est si doux ni si propre à nous captiver que la vraie Religion dans toute sa pureté. Loin de nous charger d'un fardeau inutile & insupportable , elle nous soustrait à l'empire de nos erreurs & de nos passions : au lieu de nous subjuguier avec rigueur , elle nous délivre de l'esclavage de nous-mêmes. Ne sommes-nous pas en effet des maîtres mille fois plus durs qu'elle , tant que nous vivons sans frein sous la tyrannie de nos desirs ?

La Religion est gaie & riante ; au lieu de contraindre l'enjouement , elle en est inséparable. Rien de tout ce qui la compose n'est rebutant ni désagréable ; quoi qu'en puissent dire les Bigots ignorants qui font tout leur possible pour nous la rendre odieuse. Un sage Epicurien souhaiteroit d'être véritablement dévot par le seul desir d'être heureux.

La raison est le fondement de la piété & du bonheur ; celui qui vise au vrai plaisir , n'en a point d'idée ou l'a très-fausse , s'il espere le trouver séparé de la paix d'une bonne conscience.

La Religion n'est autre chose que la sublime raison ; elle regne dans la région supérieure de l'ame où il se trouve moins de nuages ou de brouillards pour l'obscurcir ou l'éclipser. Elle est le fondement de toutes les vertus en même-temps qu'elle les couronne : c'est la Morale épurée & élevée au plus haut degré pour s'approcher du Ciel, seul séjour où la perfection réside sans mélange. Elle purifie notre esprit, & le dégage des soins terrestres qui nous environnent. Elle n'a besoin ni des espérances ni des terreurs qu'on met en usage pour nous exciter à la pratiquer. Elle n'oblige point à s'abaisser jusqu'à emprunter des arguments pour nous la prouver , qui lui soient étrangers , puisque nous trouvons en elle-même tout ce que nous

pouvons desirer pour lui être fideles : si nous sommes assez heureux pour nous y attacher par des liens solides , elle nous procurera des plaisirs plus réels que l'univers corrompu ne peut nous en offrir. Dans toutes les choses où la raison doit être admise pour juger de leur valeur , la Religion aura l'avantage comme étant la plus belle de toutes , & la seule capable de combler nos desirs.

Ces principes une fois établis , la Religion est digne que vous l'embrassiez de bonne heure , & que vous ne la considériez pas seulement comme une ressource. La plupart des femmes , lorsque l'âge a flétri leurs appas , & qu'elles s'apperçoivent que la perte de leurs agréments les fait oublier du genre-humain , se parent d'une dévotion affectée pour jouer encore un rôle dans le monde. Nos Temples leur servent d'asyle , lorsqu'elles se voient accablées d'un dédain & d'un mépris qui s'accroissent à chaque instant , & qui loin de s'arrêter , les suivent jus-

qu'aux pieds des Autels. Une pénitence ainsi tardive n'est pour l'ordinaire qu'un masque qui sert à cacher le tourment affreux qu'elles ressentent de n'être plus belles. Cette réflexion les désespère , & leur arrache des soupirs & des larmes qui paroissent aux yeux du Public être versées pour une meilleure fin.

D'autres ont une dévotion qui ressemble fort à la fièvre par ses accès & ses interruptions : tantôt vous les voyez dans la tiédeur & le relâchement , & d'autres fois ravies en extase & transportées de l'amour de Dieu. Il n'y a rien que vous ne deviez mettre en usage pour éviter ces inégalités : votre règle doit être de mener toujours une vie égale , constamment affermie dans le bien : que semblable à une source d'eau vive , vous puissiez fournir à l'exercice continuel de la vertu. Que votre dévotion soit ardente , sincère & dégagée de toute contrainte. Ainsi que vos autres obligations , elle doit faire votre bonheur : autrement elle

vous fera inutile. Voici donc ce qui vous servira de règle pour juger de votre propre cœur.

Tant que vous accomplirez vos devoirs avec joie, c'est une preuve évidente qu'ils sont gravés dans votre ame, & que par conséquent l'observation vous en est facile. Mais s'ils sont une gêne pour vous, & que vous ne vous y prêtiez qu'avec peine, c'est une marque que votre cœur y résiste; & tant que cette résistance durera, vous ne pouvez jamais être entièrement sûre de vous.

S'il vous arrive souvent d'être inquiète & agitée; si les accidents & les malheurs inévitables de la vie vous touchent trop sensiblement, vous devez en conclure, que votre dévotion est chancelante & mal affermie, puisqu'il s'y trouve encore tant d'alliage: celle qui est sincère & sans mélange, ne permet pas qu'aucun revers puisse nous troubler. Semblable à un baume salutaire, elle adoucit l'aigreur du sang, elle calme & dissipe

les afflictions de l'esprit. Une ame vouée toute entiere à la piété, a le privilege d'être délivrée des passions, comme quelques climats heureux sont exempts de bêtes venimeuses. Si vous avez le bonheur de posséder une dévotion si pure, elle vous élèvera au-dessus de tous les chagrins auxquels le commun des hommes succombe, faute d'un tel secours. Elle vous accoutumera par degrés, non pas à une stupide indifférence, mais à une résignation si sage & si soumise, que vous pourrez vivre au milieu de l'univers comme s'il ne faisoit que vous environner, sans que les événements qui y arrivent aient le pouvoir de vous troubler; semblable à vos vêtements qui touchent votre corps sans affecter votre ame, parce que votre cœur n'y est point attaché.

Prenez garde sur-tout à ne pas tomber dans l'erreur commune, en décidant des jugemens que Dieu doit porter sur les différentes actions des hom-

mes. Nos vues sont trop courtes & notre esprit trop limité , pour que nous puissions faire avec équité , le partage & la distribution de sa miséricorde & de sa justice : il a jetté sur tous ses desseins un voile épais , qui ne nous permet pas de prononcer , sans son ordre exprès , la sentence du genre humain ; nous en arroger le droit , ce ne seroit pas seulement une imprudence , ce seroit une espèce de sacrilege. Pour ce qui est des points fondamentaux de la foi , ne vous écarterez jamais de ceux de la Religion dans laquelle vous êtes née ; ( 1 ) non-seulement à cause qu'elle est la meilleure en elle-même , mais parce que la raison de s'y arrêter sur ce fondement est encore plus forte pour votre sexe que pour le nôtre. En effet , les recherches que l'on

---

( 1 ) On s'apperçoit aisément que c'est un Protestant qui parle. Un Catholique ne s'exprimeroit pas ainsi. Le caractère de la vraie Religion est d'être une & sans partage : il n'appartient qu'aux Sectes de soutenir le système de la tolérance.

les faites sur la vérité sont si immenses , que nous ne pouvons en être instruits que par des lectures qu'on n'exige pas de vous. L'Ecriture-Sainte vous instruira assez pour vous affermir dans votre croyance ; & lorsque votre esprit sera suffisamment éclairé pour vous convaincre de la certitude de votre Religion , ce que vous pourrez faire de mieux , sera d'écarter avec tant de soin tous les doutes & les vains scrupules , qu'ils ne puissent jamais venir troubler le repos de votre âme.

Souffrez qu'en finissant , je vous donne encore un précepte pour apprendre parfaitement à connoître tous vos devoirs , ( ce qui ne vous manquera jamais si vous le desirez de bonne foi ) ; le voici en peu de mots : Perfectionnez votre jugement , & pratiquez la vertu. Si vous êtes assez heureuse pour acquérir ces deux avantages , il n'est pas plus sûr qu'il y a un Dieu , qu'il est certain que par lui toutes les vérités nécessaires à votre salut vous seront révélées.



---

*S U R   L E   M A R I A G E .*

**A**P R È S la Religion , l'objet le plus important pour vous , ma chere fille , est la maniere dont vous devez vous comporter avec un mari. Le sujet est si vaste , qu'on ne peut fixer à cet égard qu'un très-petit nombre de regles invariables. Les principes de conduite sont aussi différents les uns des autres , que les caracteres des hommes auxquels les femmes peuvent se trouver unies. Cependant je ne puis m'empêcher de vous faire quelques observations générales , lesquelles , secondées des vôtres , pourront servir à vous guider dans la partie de vos devoirs qui intéresse le plus votre bonheur.

Un des plus grands malheurs attachés à votre sexe , est qu'on permet rarement aux jeunes personnes de choisir elles-mêmes leurs époux. On croit que l'ex-

périence & les soins de leurs parents sont plus propres à les diriger dans une affaire d'une telle importance , que leur goût particulier. La timidité & la modestie les empêchent ordinairement de refuser ceux que leur famille leur propose , quoique leur consentement intérieur ne puisse pas s'accorder entièrement avec leur obéissance : dans ces cas , il ne leur reste rien à faire que de tâcher d'adoucir , par un effort de raison , un joug qui leur déplaît. Il faut que des réflexions sages sur tout ce qui pourroit les éloigner de leurs maris , les ramènent par degrés à rendre au moins supportable un sentiment , qui , négligé , se tourneroit en aversion.

Vous devez d'abord poser pour fondement général , qu'il y a une inégalité certaine entre les deux sexes ; & que pour la meilleure économie de l'univers , les hommes que Dieu a établis pour en être les législateurs , ont eu en partage

plus de raison que les femmes. En conséquence on a assigné la complaisance à votre sexe, comme étant nécessaire pour mieux remplir les devoirs qui lui étoient imposés. Ce rôle paroît humiliant au premier coup d'œil; mais en l'examinant, vous trouverez que la Nature, loin d'être injuste à votre égard, vous a beaucoup mieux traitées que nous. Elle vous a récompensées, par tant d'autres avantages, de cette première distribution qui ne sembloit pas équitable, que le droit de se plaindre ne doit plus être accordé qu'à nous. Il est en votre pouvoir non-seulement de vous délivrer de l'esclavage, mais encore d'affujettir vos maîtres, & de faire tomber, sans violence, à vos pieds leur puissance & leur autorité. Nous sommes formés avec différentes qualités, pour pouvoir compenser mutuellement nos défauts. Vous avez besoin de notre raison pour vous conduire, & de notre force pour vous défendre; vos graces nous sont néces-

faïres pour adoucir la dureté de notre caractère , & contribuer à rendre notre vie plus agréable.

Nos premieres années sont uniquement confiées à vos soins ; pendant tout le cours de notre enfance vous réglez sur nous sans aucune résistance de notre part : par ce moyen vous avez l'avantage de nous donner les premieres impressions. Dans un âge plus avancé , votre empire , loin de diminuer , acquiert encore de nouvelles forces , qui bien conduites & bien ménagées , vous assurent sur nous un pouvoir plus absolu , que tous nos privileges & notre despotisme n'en ont pour vous assujettir. Le charme de vos regards est supérieur à nos droits ; & vos larmes , en nous subjuguant , anéantissent sans peine une autorité que nous vous cédon sans regret.

Il est vrai que la loi du mariage s'exprime d'une maniere un peu dure pour votre sexe : elle n'exige de nous que de

l'amour , tandis qu'elle vous condamne à l'obéissance. Obéir est un mot désagréable à entendre , & encore plus à exécuter : cette distinction si humiliante pour les femmes , établie en faveur de leurs maris , est encore d'autant plus difficile à supporter , qu'elle s'accorde mal avec les soins & la soumission qui précédent pour l'ordinaire un pareil engagement. D'ailleurs l'universalité de la règle semble être injuste ; il seroit peut-être à souhaiter qu'on en exemptât celles qui par l'élevation de leur esprit & la sagesse de leur conduite , ne doivent pas être comptées parmi les autres. Cette exception préviendroit le reproche secret qu'on se croit en droit de nous faire sur cette fausse mesure de l'égalité générale.

Les défenseurs de votre cause pourroient encore alléguer , qu'attendu qu'on peut appeler de toutes les loix à l'équité , il paroîtroit raisonnable qu'on créât une Cour souveraine , où quelques femmes , favorisées de la Nature , pussent  
être

être admises à faire valoir leurs justes prétentions. Ce seroit à elles que les autres auroient recours pour obtenir qu'au moins on mitigeât une sentence prononcée généralement & sans restriction contre tout le sexe. Les sujets de séparation sont maintenant si indécents, qu'il y a peu de femmes assez hardies pour acheter leur liberté au prix de leur modestie, toujours exposée dans ces malheureuses circonstances. D'ailleurs les oppositions qui se trouvent dans les caractères, exigeroient un remède dont les législateurs ne se sont pas assez occupés : ils avoient trop peu de tact pour penser à prévenir de semblables inconvénients. On pourroit encore citer un grand nombre d'autres exemples pour justifier vos plaintes.

Mais pour répondre à ces reproches, peut-être justes en apparence, il suffira de dire que l'institution du mariage est trop sacrée pour permettre d'y rien changer. Ce n'est pas sans fondement qu'on a supposé votre sexe plus foi-

ble que le nôtre ; cette supposition rend donc légitime & raisonnable votre assujétissement à notre domination. Nulle règle ne peut être si parfaite, qu'elle n'admette quelques exceptions ; mais la Loi a présumé qu'elles seroient très-rares , & qu'il valoit mieux tolérer quelques abus dans un très-petit nombre de cas , que de rompre un établissement d'où dépend tout l'ordre de la société.

Vous devez par conséquent chercher à faire votre bonheur de ce qui est établi par l'usage & la Coutume , & ne pas vous imaginer vainement qu'on les changera en votre faveur. Mais afin que vous ne vous découragiez pas , comme si ce mal étoit sans remède , sachez que par une conduite adroite & prudente il sera en votre pouvoir de vous épargner plusieurs désagréments inséparables de votre état. Pour votre instruction , je vais vous donner une idée des causes les plus ordinaires de la méfintelligence

qui regne souvent dans les ménages , afin que vous puissiez veiller continuellement sur vous-même , & que vous sachiez la maniere dont il faut vous y prendre pour corriger vos défauts & supporter ceux de votre mari.

Vous devez considérer d'abord que vous vivez dans un siècle dont la perversité a rendu certaines foiblesses si communes , que les hommes semblent avoir acquis le droit d'exiger qu'on les leur pardonne. Sur cet objet , la balance n'est pas égale entre eux & les femmes : les premiers y jouent le rôle de tyrans par une partialité injuste , en faisant un crime impardonnable aux femmes de ce qui , chez eux , ne passe que pour une galanterie qui ne mérite au plus qu'une légère censure. Le fondement & l'excuse de cette injustice est qu'on veut préserver les familles d'un mélange qui les aviliroit & les troubleroit. Il est donc inévitable à votre sexe de ne pas porter la plus grande partie de la punition ,



tant que l'honneur des hommes, sur cet article , dépendra des femmes. Mais si dans ce partage il se trouve quelque désavantage de votre côté , n'en êtes-vous pas plus que récompensées , puisque vous avez sous votre garde la légitimité des enfants ? La considération qu'une si grande confiance doit vous donner , compense la rigueur apparente dont vous vous plaignez ; & ce pouvoir que l'univers vous a accordé , ne peut guere manquer de mettre un frein à la dureté d'un mauvais mari , & d'augmenter l'estime & la tendresse d'un bon. Ce principe une fois posé , ressouvenez-vous qu'après le danger de commettre des fautes contre votre devoir , le plus grand est celui de voir celles de votre mari. Vous ne devez pas paroître examiner sa conduite. Si c'est un homme qui ait du sens , il condamnera lui-même sa folie , & c'est assez pour l'en guérir : s'il n'en a point , vos plaintes l'aigriront , & ne le réformeront pas. Les reproches , dans de pareilles circonf-

tances , ressemblent à une déclaration de guerre où l'on se prépare aux représailles , & ce seroit pour un homme qui pense , une réflexion fort à craindre. D'ailleurs une femme ne peut montrer alors beaucoup de chaleur & d'emportement , sans s'exposer à des interprétations très-indécentes. La modestie autant que la prudence doivent donc la retenir ; car ses murmures la rendroient beaucoup plus ridicule que l'injure qui les a excités. Mais ce seroit encore entendre plus mal vos intérêts que de publier des torts de cette espece à tout l'univers , dans l'espérance que le Public prendra les armes & se liguera en votre faveur : vous trouverez contre votre attente que vos clameurs n'aurent d'autre effet que de vous rendre la fable de tous les cercles ; vous serez un objet de raillerie pour ceux qui vous connoîtront , & même pour ceux qui ne vous connoîtront pas , jusqu'à ce qu'un nouveau travers vienne occuper le Théâtre à son

tour. La sottise d'une telle conduite est trop évidente pour mériter la peine d'être approfondie. Soyez donc assurée que dans ce cas votre discrétion & votre silence seront les reproches les plus puissants de tous. Une ignorance affectée ( qui rarement est une vertu ) en devient une grande dans cette circonstance. Et quand votre mari verra les efforts que vous faites pour dissimuler aux yeux du Public le chagrin que vous devez ressentir , ce sera le plus fort argument pour lui persuader de cesser d'être injuste envers vous. D'ailleurs cette faiblesse le rendra naturellement plus facile & plus complaisant sur d'autres objets , soit pour couvrir , soit pour racheter en quelque façon son offense. Ainsi tant qu'elle durera , vous pourrez en tirer quelques avantages : & tant que vous en jouirez , vous aurez le fondement le plus raisonnable de présumer qu'une si bonne conduite le ramènera enfin entièrement à vous. Il n'est rien de si

glorieux pour une femme que d'avoir remporté une telle victoire. Un homme dont les mœurs ont été réformées par ce moyen , est pour jamais assujetti à la vertu de celle qui lui est unie ; & la patience qu'elle a eue pendant quelque temps , est plus que récompensée par un triomphe qui doit durer aussi longtemps que sa vie.

Un autre défaut que je suppose encore dans votre mari , est un trop grand goût pour le vin : quoique je convienne qu'il est des vices plus odieux que celui-là , j'avouerai cependant qu'il n'y en a point de plus honteux lorsqu'on n'y met point de frein. Mais après tout , si l'on ne sauroit trop déplorer une coutume qui rend ce mal si général , il faut avouer aussi qu'il en est moins difficile à supporter : il ne sera donc point singulier que vous trouviez ce défaut dans celui qui vous sera destiné ; les exemples n'en sont que trop fréquents , sans que les femmes en soient cependant beaucoup plus

malheureuses. Inspirés par l'amour-propre , nous chargeons les expressions de tous les sentiments qui nous affectent ; nous appliquons les termes d'infortunes & de disgraces à tout ce que nous n'aimons pas ; nous oublions que le partage de l'humanité est un composé de biens & de maux , & que cette vie ne fauroit être tout-à-fait exempte de troubles & d'inquiétudes : nous sommes trop heureux si nous échappons au degré de malheur qui pourroit nous accabler , & si nous jouissons de quelques avantages capables de diminuer l'ennui des choses qui nous déplaisent. Tout a deux faces ; & nous devons , pour notre bonheur , diriger nos pensées vers celle qui peut nous être moins défagréable. Si vous n'envisagez que le mauvais côté d'un homme livré au vice que je viens de dépeindre , il vous présentera une idée si rebutante , qu'il ne vous sera pas possible de la soutenir. Voyons donc s'il est quelque point de vue moins défavorable où

nous puissions le considérer.

Je ferois tenté d'avancer ( si la singularité de cette réflexion peut être justifiée ) qu'une femme doit rendre graces au Ciel que son mari ait des défauts. Je ne mets au jour ce paradoxe apparent, ma chere Fille, que pour votre instruction, n'ayant, en écrivant, aucun autre dessein. Un époux exempt d'imperfections, est un dangereux observateur : il a la vue si perçante, & le coup d'œil si juste, qu'on est sans cesse exposé à sa censure. Je ne doute pas que votre vertu ne soit à l'abri des recherches les plus scrupuleuses ; cependant peu de femmes pourroient soutenir un examen exact & rigoureux de leurs paroles & de leurs actions. Rien n'adoucit plus la fierté de notre caractère, que l'alliage de nos foiblesses ; c'est par elles que nous apprenons à ne pas traiter trop durement les autres, nous qui avons si souvent besoin de leur indulgence : ce sont elles enfin qui mettent un frein à notre

critique , lors même qu'elle est juste. Les égarements des maris, les ramènent ordinairement à leurs femmes , & leur font subir sans contrainte un joug auquel des hommes sans passions ne voudroient pas s'assujettir. Le genre humain est naturellement si orgueilleux, que pour se corriger il a besoin d'être humilié par la vue de ses torts. Notre corruption est telle ; que nos imperfections contribuent davantage à nous concilier les uns avec les autres , que tous les préceptes des Philosophes & des Docteurs : les défauts que la nature a donnés en partage à notre sexe , ne contrebalancent que trop les désavantages du vôtre ; ainsi vous devez plutôt songer à tâcher d'en tirer parti , qu'à nous en savoir mauvais gré.

Supposons, par conséquent , qu'il vous arrive d'avoir un mari sujet à l'ivrognerie ; si vous êtes sage & patiente, ce vice en lui ne servira qu'à jeter un voile sur vos fautes, & à faire paroître plus aimables les qualités qui lui plairont déjà en

vous : d'ailleurs il est certain qu'il en sera moins recherché des autres , & par cette raison il vous en aimera peut-être mieux.

Considérez encore que lorsqu'un époux par ses débauches se met souvent hors d'état de faire usage de sa raison , la femme insensiblement acquiert le droit de gouverner dans les intervalles ; son crédit & son pouvoir augmentent dès-lors dans sa famille ; avec un mari plus sobre & plus tempérant , qui jamais ne se mettroit dans l'incapacité de conduire ses affaires lui-même , elle ne fût peut-être jamais parvenue au même degré d'autorité. Si ces observations ne sont pas capables de consoler entièrement , au moins sont-elles une espece de ressource ; elles ne peuvent pas faire une vertu de l'ivrognerie , ni une félicité d'avoir à vivre avec un homme enclin à ce vice ; mais vous travaillerez pour vous-même en tâchant par ce moyen de rendre vos jours les moins malheureux qu'il



fera possible : si c'est votre destinée , il faut , par de sages réflexions , alléger au moins un fardeau qui sans elles vous accableroit.

Ce que vous pouvez craindre encore , & que je veux mettre sous vos yeux , c'est d'avoir un époux emporté ou sujet à l'humeur ; mais songez qu'en général tous les hommes violents rachètent ce défaut dans d'autres occasions par une complaisance excessive. Tel qui sans raison se met en colere aujourd'hui , fera demain doux & facile sans en avoir plus de motifs ; de maniere qu'en examinant avec soin comment les différents ressorts de la tête ont coutume de se mouvoir , vous pourrez aisément parvenir à les faire agir à votre gré. Au lieu d'être effrayée de ses mouvements impétueux , vous les dirigerez & en ferez retomber l'effet où vous voudrez : c'est ainsi que les poisons les plus dangereux deviennent les remèdes les plus efficaces , lorsqu'une main habile fait les préparer avec art ; autrement la

moindre méprise les rend mortels. Il faut un soir des plus attentifs & des plus suivis pour vivre en paix avec un mari de ce caractère. La colere naît de l'orgueil, qui prévient tellement un homme en sa faveur, qu'il se roidit contre la contradiction, s'imaginant qu'on l'humilie toutes les fois qu'on ose être d'un avis contraire au sien. Vous devez prendre garde dans ce cas d'augmenter l'orage par un mot inconsideré, ou d'allumer le feu, tandis que le moindre petit vent peut en diriger la flamme contre vous. Il faut donc habilement céder jusqu'à ce que cet esprit irrité soit calmé; & pour lors, par des degrés presque insensibles, vous pourrez le ramener & remporter encore la victoire. La modération appliquée à propos est une espece de charme qui apaise la fureur : un doux sourire désarmera votre mari, tandis qu'une réponse dure & piquante n'auroit servi qu'à l'aigrir davantage. Plutôt que de n'en pas faire assez dans ces occasions, si

les autres remèdes sont trop foibles , on peut employer un peu de flatterie ; dès qu'elle est nécessaire , elle cesse d'être criminelle. Si votre époux est d'un caractère sombre & bourru , on peut encore trouver des ressources pour supporter ce défaut. Pour cet effet , il faut d'abord que vous sachiez que ceux qui ont plus de bon sens & de jugement que les autres , ont naturellement un peu de misanthropie , & que toutes les folies du genre-humain , dont la plupart ont presque acquis le droit d'être respectées , peuvent exciter fréquemment de l'aigreur dans l'esprit des hommes qui pensent. Ainsi ce qui généralement peut être appelé mauvaise humeur , n'est pas toujours répréhensible : elle ne l'est que lorsqu'on l'applique mal , ou qu'elle dure trop longtemps pour des sujets qui n'en valent pas la peine. Vous ne devez donc pas vous hâter de donner une mauvaise interprétation à des plaintes que vous croyez n'avoir pas méritées ; & quand

il seroit vrai que votre mari ressentiroit trop vivement les ridicules dont il seroit choqué , il pourroit fort bien arriver que votre erreur fût plus digne de blâme que sa causticité. Si un époux se conduit quelquefois avec tant d'indifférence pour sa femme , qu'elle s'en trouve offensée , elle est injuste de lui supposer une intention qui la blesse , si elle peut lui en prêter une bonne.

Quelques femmes croient que leurs maris sont bourrus & inconstants lorsqu'ils en agissent avec elle autrement qu'ils ne faisoient quand ils étoient leurs amants. D'autres ne permettent pas d'intervalles ou de diminution dans les expressions de tendresse dont ils se servent envers elles , & ne veulent point admettre de différence dans les temps ; elles paroissent oublier qu'il est impossible à aucun homme de rester toute sa vie dans cet état d'effervescence que la passion fait naître. Un époux peut être quelquefois moins empressé dans ses caresses sans au-

cun refroidissement qui soit désobligeant; comme une femme aussi peut être moins attentive dans des occasions peu importantes , sans qu'on en puisse conclure qu'elle en est moins tendre. Si votre mari étoit réellement d'un caractère intraitable , & que ses accès de misanthropie fussent si fréquents , qu'ils ne pussent avoir d'excuse , il seroit de votre devoir d'observer attentivement les premières apparences de nuages , & de veiller pour saisir le moment où ils seront dissipés : ils dureront peu , si on ne leur donne point d'aliment ; mais quand on a l'esprit chagrin , les plus légères contradictions fâchent ; & il est nécessaire de laisser à l'humeur noire le temps de se consumer elle-même , avant que d'oser entreprendre de la calmer.

Le mariage est une loterie où les bons lots sont en petit nombre. S'il vous arrive d'avoir en partage un époux avare , j'avoue que vous aurez sujet de vous plaindre : cependant ce mal peut encore être

supporté , quoiqu'il y ait peu de passions plus intolérables que l'avarice. Vous devez d'abord examiner avec soin si vous ne vous trompez pas dans la définition que vous faites de ce vice ; ensuite réfléchir sur l'état de la fortune de votre mari , & peser les raisons de chaque dépense que vous exigez de lui , avant que d'avoir droit de le taxer d'être trop économe. Les plaintes des femmes sur cet article sont maintenant si générales , qu'on doit les croire souvent mal fondées : il est impossible que tous les hommes méritent ce reproche , & par conséquent il est certain qu'il est quelquefois mal appliqué. Celui qui épargne sur tout , & celui qui n'épargne sur rien , sont également inexcusables. Le juste milieu est d'économiser dans ce qui est le moins nécessaire , & de dépenser plus libéralement dans les différentes circonstances où notre situation peut l'exiger. Mais cette règle , toute sage qu'elle est , ne satisfait pas toujours. Il y a des femmes qui ne se plient à aucun retranchement ,

& qui sont portées à révoquer en doute la tendresse de leurs époux, si on met à leurs profusions d'autres bornes que leurs fantaisies. Evitez donc cette partialité; c'est un des défauts les plus dangereux, toujours offensants pour un homme qui pense. Il trouvera fort mauvais que sa femme veuille effacer par son luxe les personnes de son état & de sa famille. Admettez même, si voulez, le comble du malheur : c'est que votre mari porte l'avarice au point de vous refuser jusqu'aux choses les plus nécessaires; vous devez encore dans cette circonstance, comme dans les autres, tâcher de diminuer, autant qu'il vous sera possible, ce que vous y trouverez d'affligeant pour vous. Pour cet effet, il faut observer les moments les plus favorables pour lui parler. Lorsque vous aurez quelque demande à lui faire qui ne s'accorde pas avec son goût pour l'épargne, employez un ami sage, même un étranger; il obtiendra souvent plus qu'on

ne vous accorderoit. Quelquefois vous pourrez avec adresse paroître penser comme lui sur les dépenses qui coûtent le plus à son avarice ; par ce moyen vous le persuaderez plus aisément sur celles qui le révolteront moins. Nos passions ne marchent jamais d'un pas égal , & sont sujettes à s'enflammer ou à se rallentir selon les différents objets qui nous occupent. C'est en vain qu'on voudroit les contredire ou les restreindre sur les points qui nous affectent le plus. Sur les autres elles sont plus traitables, & laissent quelquefois assez de raison pour écouter tranquillement , & pour permettre même qu'on les contrarie. Il y a plus ; c'est que peu d'hommes sont assez avarés pour ne pas oublier dans de certaines occasions leur penchant naturel pour tomber dans l'extrémité opposée ; de manière que celui qui se reproche le nécessaire , deviendra prodigue pour quelques instants , si l'orgueil s'empare de lui : dans d'autres circonstances sa colere aura les mêmes ef-



fets. Quelquefois un accès de vanité, d'ambition, même de tendresse, pourra étendre la sphere de ses idées ; une légère pointe de vin agira sur cette humeur intraitable ; & la suspendra pour un temps. Votre soin doit être dans ce cas de saisir ces heureux caprices , & de n'en laisser échapper aucun sans en tirer quelque avantage : on peut dire même , avec fondement , qu'une femme manque d'adresse , si elle n'est pas capable de profiter de ces occasions favorables. Les inconvénients que l'avarice de son mari peuvent lui faire craindre , seront sans effet , du moins en grande partie , si elle fait prendre dans ces moments les mesures nécessaires pour s'en garantir. Soyez donc sûre , ma chere Fille , qu'avec de la patience & de la douceur vous parviendrez à pallier les mauvaises qualités de votre époux , si ce n'est même à les corriger ; à moins que ce ne soit un monstre contre qui toutes les ressources de l'art & la prudence devien-

droient inutiles ; mais j'espère que vous ne ferez pas assez malheureuse pour être unie à un homme de cette espèce. La dernière supposition qu'on peut faire , est que votre mari ait l'esprit foible , & soit incapable par conséquent de gouverner ses affaires par lui-même. Je conviens que ce cas entraîne après lui des inconvénients sans nombre ; mais la Providence envoie rarement des maux sans remède , ou elle les mitige de manière que l'infortune en est moins pesante. Vous devez d'abord observer qu'une femme joue très-souvent un plus beau rôle dans le monde , lorsque son époux n'en joue pas un grand ; & le même motif qui la détermine à choisir de préférence une femme de chambre laide , doit la faire vivre sans répugnance , si ce n'est pas avec plaisir , avec un mari qui manque d'esprit : l'une & l'autre comparaison lui devient également avantageuse. Si vous rougissez quelquefois d'avoir un tel époux , vous ferez aussi moins esclave que vous ne

le seriez peut-être s'il étoit moins borné : son peu d'aptitude aux affaires vous affligera dans plusieurs circonstances ; mais songez que vous acquérerez par ce moyen le droit de gouverner , si vous en faites un bon usage ; car votre état sera presque celui d'une veuve , & c'est à vous qu'appartiendra l'administration de la fortune & le gouvernement de la maison. Soyez donc certaine que si vous avez un imbécille pour mari vous seule profiterez de son ineptie , si vous voulez vous en donner la peine. Mais comme un sot est toujours dangereux lorsqu'on le laisse conduire par d'autres , vous devez employer toute votre adresse à le subjuguer. Pour en venir à bout ; il faut mettre en usage toute l'habileté & la finesse possible ; & sur toutes choses prendre garde de laisser appercevoir au Public son incapacité. Le peu de cas que vous en ferez intérieurement ne doit pas empêcher que vous n'ayez pour lui à l'extérieur toute la considération que vous lui devez

comme la femme : le mépris que vous témoigneriez pour lui dans le monde , donneroit à des spectateurs judicieux des motifs pour en faire la première application sur vous-même ; & d'ailleurs c'est une voie si indécente , qu'elle peut à la fois irriter la patience d'un sot , & lui faire rompre ses fers , pour reprendre un empire qu'il vous avoit cédé sans regret , dans l'espérance de vivre plus tranquillement. En un mot , la méthode la plus sûre & la plus approuvée est de se conduire comme un Ministre prudent envers un Monarque imbécille , en lui donnant en particulier les ordres que vous devez recevoir de lui publiquement.

Malgré tous ces avantages ; ce que vous devez le plus désirer c'est un époux qui connoisse l'étendue de sa puissance , & sache en user avec sagesse ; dont l'empire soit si fort adouci par sa tendresse , que vous vous apperceviez à peine de votre subordination ; qui vous rende tant d'attachement & de confiance pour la

juste estime qu'il vous inspirera , que vous nemanquiez jamais d'autorité, quoique vous en fassiez rarement usage. Un tel mari est autant au-dessus des autres que la soumission raisonnable pour un Prince, grand par lui-même, est préférable à une indépendance sans bornes , toujours accompagnée de trouble & de confusion.

Avant que de quitter ce sujet , il est à propos de vous instruire sur la conduite que vous devez tenir avec les parents & les amis de votre époux. Ce point exige de vous beaucoup d'attention ; étudiez la maniere dont vous devez vivre avec eux , plus soigneusement encore , que les autres devoirs de la société : cet objet est d'autant plus important pour vous , que les fautes que vous feriez dans ce genre pourroient être irréparables. La famille où vous entrerez aura lieu de vous regarder comme une étrangere qui sort de son pays pour passer dans un autre. Vous devez vous conformer à ses usages , & ne pas

pas vouloir lui donner des loix ; car les amis , dans ce cas , s'éleveroient peut-être contre vous , & regarderoient votre projet comme une usurpation illégitime & comme un attentat contre le bon ordre. Vous ne sauriez donc prendre trop de précaution pour éviter les moindres apparences d'aucun dessein de cette espece. Pour pouvoir même agir selon vos principes avec moins de difficulté , commencez par adopter ceux des amis de votre mari. Gagnez de bonne heure leur affection en vous attachant à eux : cette préférence les séduira ; & comme rien n'est si reconnoissant que l'orgueil , dès qu'on le flatte , ils chercheront à l'envi à vous donner des louanges ; & lorsqu'ils vous auront aidée à graver profondément dans le cœur de votre époux , la bonne opinion qu'il aura déjà conçue de vous , vous dépendrez beaucoup moins d'eux , quoique vous ne deviez rien négliger pour vous les conserver. Considérez d'ail-

amis , est très-aisément irrité par eux ; & que celui même qui n'a pas cette foiblesse exige cependant par amour-propre que sa femme ait des égards pour eux , & paroisse du moins en faire cas. Il peut être encore blessé par le point d'honneur , lorsqu'il voit qu'on méprise ses parents. Rien n'est plus dangereux que de combattre un sentiment fondé sur la vanité ; c'est la passion la plus obstinée & la plus durable de toutes ; aussi est-il bien difficile d'établir une paix certaine où doit toujours habiter cette première cause de dissention. Votre attention sur cet article est par conséquent de la plus grande importance

Pour mieux réussir , il ne faut passer aucune impertinence à vos Domestiques , prendre garde que leur fantaisie ne vous communique aucune impression , & ne pas souffrir qu'ils s'arrogent le droit de décider , même dans les affaires de la plus petite conséquence ; il en peut résulter de fâcheux effets pour vous. Afin

de vous en convaincre , ressouvenez-vous que lorsqu'une Princesse arrive dans un pays pour en épouser le Souverain , tous ceux qu'elle amene avec elle , sont si fort soupçonnés d'y apporter des intérêts étrangers , que dans la plupart des Cours on les réduit insensiblement à un très-petit nombre ; on a même pour eux si peu de considération , qu'ils ne donnent de jalousie à personne. Une jeune femme nouvellement mariée peut se considérer de même , proportion gardée , & par conséquent il sera plus sage de gagner l'affection des Domestiques que vous trouverez dans la maison de votre époux , que de vous attacher trop fortement à ceux que vous y amenerez.

Vous regarderez peut-être avec mépris ces réflexions comme trop basses & trop peu importantes pour mériter votre attention ; mais sachez , que semblables aux courants les plus rapides qui ne sont formés que de quelques filets d'eau de différentes sources , les plus grands événe-



ments de votre vie seront presque tous déterminés par des objets que vous regarderez comme des bagatelles ; mais l'avantage qu'ils auront eu d'être le principe de vos premières actions , en rendra les effets plus intéressants qu'on ne pourroit le croire , à n'en considérer que la valeur.

Je finirai cet article , ma chere Fille en vous conjurant de tâcher d'oublier , autant que la tendresse & la reconnoissance pourront vous le permettre , l'indulgence que vous aurez trouvée en moi. Après une éducation aussi douce que celle que vous recevez , les moindres contrariétés vous chagrineront , & les plus légères réprimandes vous paroîtront trop dures. Mais l'affection que j'ai pour vous , ma chere Enfant , est d'une autre nature ; elle est particuliere aux bons peres , & différera toujours de celle que vous pourrez rencontrer ailleurs , dans quelque maison que vous soyez transplantée. Cependant on vous aimera peut-être dans cet-

te famille étrangere , & on ne vous y donnera aucun sujet de plainte. Il ne faut pas vous effrayer non plus au premier coup d'œil d'une scène toute différente de celle que vous aurez vue jusqu'à ce moment ; car lorsque vous y ferez accoutumée , vous vous plairez peut-être plus dans la maison où vous ferez entrée que dans celle que vous aurez quittée. La tendresse de votre mari aura tant d'avantage sur la mienne , que j'abandonnerai avec plaisir toute concurrence ; & comme je vous aime pour vous , je me trouverai encore trop heureux de vous céder à un tel rival.



---

SUR LA CONDUITE DANS  
SON DOMESTIQUE, AVEC SA  
FAMILLE ET SES ENFANTS.

**V** O U S avez une observation à faire ,  
ma chere Fille, sur laquelle vous devez  
réfléchir souvent ; c'est qu'il est des de-  
grés d'attentions & de soins qui vous ren-  
dront plus ou moins estimable aux yeux  
du monde , dans les différentes circonf-  
tances de votre vie. On peut , sans crain-  
te d'aucun reproche , omettre plusieurs  
choses , qui contribueroient à nous faire  
aimer & respecter ; mais il n'en est pas de  
même de celles où votre devoir est in-  
dispensablement attaché. La négligence  
en pareil cas est un tort que l'on ne par-  
donne point , & qui vous exposeroit im-  
manquablement à une critique beaucoup  
plus sensible & plus difficile à supporter  
que la légère contrainte que vous vou-  
driez éviter. De cette espece est le gou-

vernement de votre maison , de votre famille & de vos enfans. Comme il est le partage de votre sexe , on a lieu d'attendre que vous vous y appliquerez avec autant de zele que d'exactitude ; mais si votre paresse s'y refuse , ou si vous vous en acquittez mal , faute d'expérience ou de capacité , loin d'être un secours , vous ne ferez qu'un surcroît d'embarras pour la famille où la Providence vous aura placée.

Je dois d'abord vous avertir que l'estime & le respect qu'on nous témoigne , ne sont pas durables , s'ils ne prennent leur source dans l'utilité dont nous pouvons être à ceux qui dépendent de nous. Les hommages & la vénération suivent l'intérêt qu'ils détermine : on s'empresse autour de ceux dont on attend quelque récompense en échange de ses assiduités. Sur ce principe , la soumission , même de la part des enfans & des domestiques s'anéantira par degrés envers celle qui ne daignera pas leur donner ses soins. Une

ancienne Gouvernante aura plus de pouvoir dans la maison que la Maîtresse elle-même avec tout son vain appareil de grandeur , si elle abandonne par choix le droit & l'avantage de gouverner. Prenez donc garde de devenir inutile , ou par un excès de bonté naturelle , ou par une sottise vanité. Quelques femmes croient qu'il est du bon air de ne pas s'abaisser jusqu'à se mêler du détail de leur maison & de leur famille ; d'autres n'osent s'y appliquer dans la crainte que ce travail ne flétrisse leurs appas. L'orgueil & l'amour-propre mal entendu leur font penser qu'elles s'aviliroient en s'occupant de devoirs qui ne leur paroissent pas assez élevés pour des personnes de qualité ; elles oublient que les plus grands Princes ont beaucoup de peine à se conserver le respect de leurs sujets , lorsqu'ils négligent l'administration de leurs Etats. Jamais on n'éleva d'autels à des Dieux inutiles : ils avoient tous quelques qualités prétendues qui leur attiroient

l'hommage du genre humain. Il n'est donc rien de plus insensé à une femme que d'attendre de l'estime & de la considération, tandis qu'elle est fermement résolue de ne mériter ni l'une ni l'autre. La beauté seule ne suffit pas : elle ne dure pas assez long-temps pour pouvoir donner droit de compter sur elle ; & quand par hasard elle ne s'envole pas aussi promptement qu'elle à coutume de faire, ce ne seroit pas encore un sûr garant. Car lorsque le temps a épuisé la violence des premiers transports, & que la fraîcheur de la jeunesse est passée, quoiqu'il puisse encore rester quelques attraits, les hommes recouvrent leur vue que la passion avoit éblouie, & l'objet de leur admiration devient celui de leur censure. L'humeur d'un mari n'est-elle pas excusable, quand sa femme d'un air oisif & ennuié monte & descend sans sujet dans sa maison, passe sans aucun motif d'un appartement dans un autre, & ne se considère chez elle que comme y faisant une

visite ? Enfin après que sa légèreté s'est occupée sérieusement d'un nombre infini de minuties , l'heure du dîner arrive , elle se met à table , où toute son application est d'étourdir la compagnie par des propos précieux & étudiés. Le dîner fini , elle sort aussi tôt pour aller encore fatiguer les personnes de sa connoissance qui ne sont déjà que trop excédées d'elle. Sa conversation du jour est arrangée dès le matin , & elle commence à déployer sa prétendue éloquence dès la porte de l'antichambre ; elle est partie de chez elle l'esprit rempli de bagatelles , & n'y rapporte que les frivolités dont on l'a entretenue : à son retour elle fait à sa fidèle confidente le détail des conquêtes qu'elle ne doit qu'à ses ridicules. Alors enivrée de flatterie & dans le négligé le plus galant , elle va se coucher si contente d'elle-même , que son imagination remplie de sa félicité lui procure les rêves les plus agréables. Une telle femme n'est jamais affectée sérieusement , que du

soin de sa parure. Sa famille & ses enfants pourront par hasard occuper quelqu'une de ses pensées ; mais sur cette matiere même elle s'arrêtera toujours de préférence aux objets les plus frivoles. On a donc raison de plaindre un mari que ses affaires obligent d'être souvent hors de chez lui, & pour qui la conduite de la maison seroit même en quelque façon indécente, lorsqu'il ne trouve dans sa famille ni ordre ni tranquillité, & qu'il n'entend que des plaintes de toute espece, qui proviennent toutes cependant de la même cause. Les femmes assurément se trompent fort si elles croient compenser tous leurs défauts par des ornements superflus. Mais on les convainc enfin de leurs erreurs, & il ne leur reste que le chagrin de sentir le peu de cas qu'on fait d'elles. N'est-il pas juste en effet que celles qui ont résolu de passer leur vie dans une inutilité continuelle, subissent la peine qui leur est due ? Lorsqu'elles s'en aperçoivent, cette découverte com-



mence d'abord par les irriter ; ensuite lorsque leur colere est passée , elles desireroient peut-être se corriger : mais elles ne font pas réflexion que l'amour de l'ordre & de l'occupation , non plus que les attraites ne reviennent pas à nous dès que nous jugeons à propos de les rappeler ; que s'il est des temps & des termes fixés pour les graces , il en est aussi au-delà desquels le goût de l'application de peut plus s'acquérir. Lorsqu'on l'a négligé trop long-temps , notre punition est d'en être privés pour jamais : & il ne nous reste que le regret stérile de ne l'avoir pas cultivé de bonne heure. Envisagez donc , je vous prie , ma chere Fille , pour vous garantir de ces travers , le rôle humiliant qu'une femme joue dans le monde ; quand elle s'est ainsi avilie par sa propre faute ; tandis qu'il n'y a rien dans les devoirs qu'on a lieu d'attendre d'elle qui puisse la dégrader , à moins qu'une conduite mal entendue ne produise cet effet. Vous pouvez aimer vo

enfants sans passer votre vie avec des gouvernantes , & prendre d'eux un soin prudent & convenable sans qu'il en paroisse rien dans le monde. Vous n'en devez pas moins éviter de faire de ces objets peu intéressants pour les Etrangers, le sujet continuel de vos conversations. Il seroit très-difficile que ceux que vous entreteniez fussent d'un caractère assez doux & assez complaisant pour n'en pas paroître excédés. La tendresse d'une mere pour ses enfants est une des vertus qui se manifestent de la maniere la plus évidente , & la moins équivoque. Cependant elle doit être soumise à des regles dont une personne sensée ne s'écarte point. Quoique les femmes de qualité ne doivent pas être moins attachées à leurs enfants que celles du peuple ; néanmoins elles peuvent se distinguer d'elles en évitant la conduite ordinaire à des gens de bas étage, Vous devez commencer de bonne heure à vous faire aimer de vos enfants , afin d'en être mieux obéie ;

ce mélange d'amour & de crainte n'est nulle part aussi nécessaire que dans les enfants. Je vous avertis aussi que vous ne devez pas vous attendre à aucun retour de tendresse de leur part, si la vôtre n'est pas jointe à un peu d'indulgence. Ce ne sera même pas en eux une preuve d'ingratitude; & ce défaut ne proviendra pas tant du vice de leur cœur, que de la foiblesse de leurs idées qui ne s'étendent pas encore assez loin. Leur première insuffisance les met dans une dépendance absolue de leur parents pour ce qui regarde le nécessaire; cette habitude leur fait espérer ensuite que les soins qu'on prend d'eux s'étendront de même sur les objets les plus déraisonnables. En conséquence ils se croient offensés toutes les fois qu'on ne leur cède pas; & dans un âge où leurs desirs sont très-violents, & leur raison encore très-foible, la colère ne leur permet pas de discerner les motifs des refus qu'on leur fait. En général, c'est une vérité très-difficile à leur

faire comprendre, & qui s'imprime avec peine dans leur esprit, qu'on ne les mortifie ou qu'on ne les contrarie que pour leur bien. Vous devez en conclure que les premières volontés de vos enfants seront accompagnées d'humeur & d'obstination : ces mouvements qui leur sont naturels, ne doivent pas vous irriter, vous ne feriez que les aigrir encore davantage. Il faut aussi que vous ayez attention de ne les refuser que le moins qu'il vous sera possible, & lorsque vous ne pourrez pas vous en dispenser. Dans ce cas même il est à propos que ce soit avec douceur, pour diminuer leur mécontentement : vous saisissez ensuite l'occasion la plus prochaine de les prévenir sur quelque autre chose avant qu'ils l'aient demandée, ou paru même la désirer. Cette conduite donnera une nouvelle force à votre autorité, lorsque vous l'adoucierez envers eux, & les affermira dans l'obéissance qu'ils vous doivent par l'avantage qu'ils en retireront.

Vous devez être aussi circonspecté dans vos paroles quand vous ferez avec eux, que si vous étiez au milieu de vos ennemis ; car ils sont sujets à tirer de mauvaises conséquences, & à s'encourager ensuite par des demi-mots mal appliqués qu'ils vous auront entendu dire ; soit pour diminuer l'étendue de leur devoir, soit pour étendre leur liberté au-delà des bornes prescrites par la raison. Que votre tendresse soit pour eux un plus grand objet de respect que votre pouvoir : songez sur-tout à ne pas soutenir un enfant favori dans les sottises qu'il feroit. Cette prédilection donneroit droit aux autres de réclamer le même privilege. Si vous en avez des deux sexes ; laissez le soin des garçons à leur pere, comme devant être particulièrement son partage, afin que vous puissiez prétendre avec justice à une autorité plus immédiate sur vos filles. Il faut que vous viviez avec elles de manière qu'elles ne desirant jamais de vous éviter, à moins qu'elles ne vous aient of-

fenfée ; pour lors il est peut-être avantageux qu'elles redoutent votre vue , afin qu'elles sentent la différence de cette situation à leur état ordinaire. Mais il est important que leur punition ne dure pas assez long-temps pour les aigrir ; car elle pourroit endurcir leur caractère au lieu de les corriger. L'indulgence & la sévérité doivent se succéder chacune à leur tour , pourvu qu'elles soient appliquées avec discernement ; mais la première doit toujours être préférée , afin que l'amour plutôt que la crainte soit la base de leur obéissance.

Passons à présent à l'article de vos domestiques. Ressouvenez-vous , ma chere Fille , de ne pas tomber dans l'erreur commune de croire , que parce qu'ils sont à vos gages , ils vous sont si fort inférieurs , qu'il est au-dessous de vous de prendre garde à la conduite que vous devez tenir avec eux. Car ne seroit-ce pas une folie , je vous prie , si un ouvrier méprisoit les roues de ses machi-

nes parce qu'elles ne font que de bois ? Or vos valets font comme les rames du vaisseau qui vous est confié ; & supposé même que votre administration soit irrépréhensible , si ces ressorts viennent à s'arrêter ou à se mouvoir à contre sens , tout demeure suspendu dans votre maison , ou y tombe dans le désordre. D'ailleurs , l'inégalité qui se trouve entre vous & vos gens ne doit pas vous faire oublier que la nature n'a point établi de pareilles distinctions. Nos domestiques deviennent pour nous des amis d'un ordre inférieur , lorsque leur fidélité & leur exactitude le méritent ; ils ont les mêmes droits à notre bonté que nous en avons à leur service. Une hauteur fotte & ridicule dans la maniere de leur parler ou de leur commander , est en elle-même très-déplacée : de plus elle fait naître en eux de l'aversion pour nous ; & le moindre inconvénient qui doit en résulter , est de les rendre plus lents ou moins attentifs dans ce que nous leur

prescrivons. Vous sentirez cette vérité par votre propre expérience , & vous éprouverez qu'on est d'autant mieux obéi qu'on est moins impérieux. Ne donnez point vos ordres avec trop de vivacité , & ne vous mettez point en colère lorsqu'ils ne seront pas exécutés sur le champ ; encore moins devez-vous vous emporter & vous troubler pour si peu de chose : une attention uniforme & constante à leur faire remarquer quand ils se sont bien ou mal acquittés de leur devoir , est ce qui mettra le plus d'harmonie & de calme dans votre maison. C'est le moyen le plus sûr de la bien gouverner sans querelles & sans bruit. D'ailleurs cette régularité tranquille établie par vos soins , fera mieux connoître la douceur & l'habileté de votre conduite , comme une savante discipline , qui mettroit des troupes en état de prévenir tous les ordres qu'elles pourroient recevoir , feroit le plus bel éloge du Général. Faites-vous de plus une loi de ne



jamais négliger les devoirs du moment présent pour des occupations d'un autre genre , qui par elles-mêmes peut-être mériteroient la préférence , mais qui ne doivent pas l'obtenir dès qu'elles sont déplacées. Ayez soin d'avoir pour régler votre maison, des heures fixes & tellement distinguées du reste de votre journée , que les différentes parties de cette administration puissent avoir chacune leur temps , sans nuire à votre gaieté naturelle ou à votre application à d'autres objets. Par cette méthode vous acquerrez l'estime & le respect de vos domestiques, & leur obéissance sera pour lors une suite nécessaire de ces sentimens.

Je ne veux pas oublier un des principaux articles concernant l'intérieur de votre maison , c'est celui de votre dépense : elle ne doit jamais être excessive ni porter sur des frivolités ; car la superfluité nous attire plutôt la censure que les applaudisse-

ments. Si même cette matière étoit mûrement, examinée on verroit qu'on emploie plus d'argent à se rendre digne de blâme, qu'à se faire estimer. L'égalité d'une conduite sage en tout genre peut être comparée à celle des jours, sous l'équateur. Mais l'équateur n'est qu'une ligne, au-delà de laquelle les saisons redeviennent sujettes à la vicissitude : il en est de même du premier pas que nous faisons pour nous écarter de la règle que nous nous étions prescrite. Cette démarche change la nature des choses, & fait souvent un vice ou au moins un ridicule de ce qui étoit une vertu. L'art de faire un louable usage de sa fortune ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexions ; & il est encore plus difficile pour une femme, parce qu'elle est comptable envers son mari des fautes qu'elle fait dans ce genre ; car non-seulement le bien de ce dernier court des risques, mais son honneur même en dépend, si elle se livre à une avarice fordide ou à une prodiga-

lité condamnable. Vous devez donc tâcher de conserver un juste milieu entre ces deux extrémités. Mais comme il est fort difficile de tenir la balance parfaitement égale , il vaut mieux la laisser incliner du côté de la libéralité , comme plus convenable à votre état , & moins sujette aux reproches , parce que dans ces deux cas quelques dépenses faites mal-à-propos , sont plutôt réparées que ne le feroit la perte de la réputation ; perte à laquelle on s'expose infailliblement , en voulant épargner dans des circonstances qui exigeoient de la générosité. Un mari sensé aura plus de peine à pardonner à sa femme une léfine honteuse pour lui dans certaines occasions , qu'une profusion inutile , pourvu qu'elle ne soit pas répétée trop souvent. Au reste , son esprit & son caractère doivent principalement vous guider sur cet article comme sur tout le reste ; & lorsqu'une fois vous les connoîtrez bien , l'influence qu'ils auront l'un & l'autre sur votre conduite

dans l'administration de votre fortune ,  
la justifiera du moins en grande partie.

Evitez dans vos habits toute espece  
d'affectation , & ne croyez pas que vous  
en valiez mieux pour avoir une robe ri-  
chement brodée. Ressouvenez-vous, ma  
chere Fille , qu'un mot agréable ou un  
regard obligeant , vous attireront plus  
de considération que les plus belles pa-  
rures.

Ce n'est pas à dire qu'il faille vous as-  
sujettir par principe à ne vous pas mettre  
comme les personnes de votre état : ob-  
servez seulement de prendre pour mo-  
dele les femmes les plus sensées & non  
les plus folles. Vous pouvez donc vous  
permettre quelque distinction , pourvu  
qu'elle soit convenable à votre naissance  
& à votre richesse; mais dans la distribu-  
tion de votre dépense , il me semble  
qu'un grand nombre de domestiques &  
une maison ornée avec goût, vous feront  
plus d'honneur que les ajustements les plus  
brillants : c'est un luxe qui peut aisément

être imité par ceux qui sont au-dessous de vous. Cependant cette réflexion ne doit pas vous engager à être avare sur certains articles , dans la vue de vous procurer des ameublements plus somptueux ; & que ce ne soit point un prétexte pour donner aux moindres de vos gens le juste sujet de se plaindre qu'ils manquent du nécessaire. Gravez surtout profondément dans votre esprit , comme une vérité constante , que rien n'est vraiment beau que ce qui est convenable à chacun selon son état & son âge , & que ce qui sera bien , eu égard aux différentes circonstances où vous pouvez vous trouver , vaudra mieux que tout ce que votre art pourroit y ajouter. Si vous passez une fois les bornes que la raison prescrit , vous vous plongerez dans une mer d'extravagance & de folie : chaque objet de luxe que vous pourrez imaginer alors , vous paroîtra indispensable , non parce qu'il sera analogue à votre rang , mais parce que vous aurez vu fai-

re la même dépense à quelqu'autre. Cette maniere de raisonner des femmes, les fait abuser de la raison même , en les accoutumant à prendre pour règle ce qui devroit être pour elles un sujet de censure , plutôt qu'un exemple à imiter. Le mot de *nécessaire* , s'applique souvent aussi très-mal-à-propos : on s'en sert pour justifier le désordre qu'on met dans toutes les familles , & pour renverser les fortunes les mieux établies. Reffouvenez-vous qu'il en est des fous comme des-enfants qui croient avoir besoin de tout , parce qu'ils n'ont pas assez de discernement pour distinguer l'utilité réelle de l'utilité imaginaire. Aussi n'y-a-t-il point de preuve plus évidente de la faiblesse de notre esprit que de faire une trop longue énumération des choses dont nous croyons ne pouvoir nous passer , tandis que , dans le vrai , il y en a un si petit nombre qui soient dans ce cas. Pesez d'abord l'importance de l'objet , avant de vous permettre de le désirer ; autre-

ment votre mari pensera qu'il est aussi autorisé à ne pas se prêter à vos fantaisies, que vous croirez l'être à avoir tout ce qui vous passera par la tête , quelque déraisonnable qu'il soit. Si vous lui donnez trop souvent cet avantage sur vous , l'habitude qu'il aura contractée de refuser pourra fort bien s'étendre à la fin jusques sur vos véritables besoins.

Il y a des femmes insensées qui ne considèrent pas assez combien leur figure s'accorde mal avec l'extrême parure dont elles sont si vaines. D'autres ne veulent recevoir personne qu'aux lumières , dans la crainte que le grand jour ne découvre des défauts qu'elles voudroient cacher. Elles affectent un air mystérieux dans toutes leurs actions. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on pénètre jusques à elles , & qu'on parvient enfin à les voir. Un homme qui jugeroit des qualités d'une pareille femme par les obstacles qu'il faut surmonter pour avoir le bonheur d'entrer chez elle , ne dou-

seroit pas que ce ne fût l'assemblage de toutes les perfections ; mais il est fort surpris de trouver , contre son attente , que l'idée qu'il s'en étoit formée , n'est qu'un prestige que la seule vue détruit , & que cette divinité prétendue a tous les ridicules de son sexe , souvent même sans en avoir les agréments.

Il est des gens , à la vérité , qui estiment plutôt les choses par la difficulté qu'ils ont à les obtenir que par leur mérite réel. Les femmes du caractère que je viens de dépeindre , paroissent par leur conduite avoir intérêt d'établir cette maxime , parce qu'en effet la plus grande partie de leur valeur en dépend. Rarement ose-t-on dans ces circonstances leur dire ce qu'on pense d'elles. Il y auroit trop à perdre pour leur amour propre : il faut donc qu'elles restent dans l'erreur toute leur vie. Leur haute naissance fait qu'elles se regardent comme des créatures d'une nature différente des personnes d'un rang inférieur ;



& elles croiroient l'avilir si elles se rendoient d'un accès aussi facile que celles dont elles font si peu de cas.

Dans tout le reste votre état doit également vous servir de règle. Ainsi il est d'une femme sensée de mettre des bornes à ces libéralités ; celles qui s'étendent trop loin ( à moins qu'on ne vous les commande ) appartiennent à votre mari : comme il a l'administration de tout le bien , il est plus en état de le dispenser ; la générosité mal placée , loin de mériter des éloges est blâmable , dès qu'elle entraîne après elle quelques inconvénients. Les vertus ont des limites, au-delà desquelles elles deviennent des vices. Les goûts d'un Prince ruineroient la fortune d'un Particulier : par conséquent chaque dépense doit être motivée ; autrement elle ne fera point approuvée , quelque raisonnable qu'elle paroisse en elle-même. Nous ne saurions donc mieux répondre à ce que le public attend de nous , qu'en nous acquit-

tant de toute maniere de ce qui nous est prescrit par notre état, sans prétendre sortir de notre sphere.

Je terminerai cet article par une réflexion. Ne vous mettez pas vous-même dans les fers par une contrainte qui puisse vous faire remarquer de personne ; mais ressouvenez-vous que la vertu est le plus grand ornement , & le bon sens le meilleur meuble que vous puissiez avoir.



---

*S U R L A C O N D U I T E  
D A N S L E M O N D E E T D A N S  
L A C O N V E R S A T I O N .*

**I**L est temps désormais , ma chere Fille , de vous faire sortir de l'intérieur de votre maison ; pour vous conduire dans le monde ; c'est un pas dangereux où votre vertu seule ne vous garantira pas des périls qui l'accompagnent , si elle n'est jointe à beaucoup de prudence. Leur secours vous est donc également nécessaire : il faut qu'elles vous servent toutes deux de compagnes fidelles ; & vous ne devez jamais rien faire sans les avoir consultées. Votre ennemi veille sur vous , & il est presque sûr que vous ferez vaincue , si vous vous écarterez de l'une ou de l'autre : par conséquent votre conduite doit être extrêmement réservée ; & toutes vos actions , ainsi que vos discours , avoir pour fonde-

ment ce principe immuable, sans néanmoins vous condamner à une gêne excessive. Les extravagances du siècle où nous vivons ont rendu ces précautions plus nécessaires que jamais ; & par la même raison que la trop grande licence des hommes vicieux a restreint la liberté légitime de ceux qui étoient incapables d'en abuser , de même l'indécence de quelques femmes oblige toutes les autres à une contrainte poussée plus loin qu'elle ne devoit être naturellement. En effet , quoique le relâchement des mœurs de quelques-unes ne puisse pas changer la nature des choses , de manière à rendre criminelles des actions indifférentes en elles-mêmes ; cependant il suffit qu'elles puissent devenir dangereuses pour justifier l'extrême retenue des femmes sensées. Une attention continuelle sur toutes ses démarches rend plus digne de posséder la vertu & de la conserver , parce que c'est le seul moyen de la mettre en sûreté. Une sage retenue

est semblable aux dehors d'une place , qui ne peut manquer de tomber au pouvoir de l'ennemi , lorsqu'on les abandonne. En les défendant , on lui ôte toutes les possibilités, non-seulement de la prendre, mais encore de l'attaquer. Lorsqu'une femme apperçoit le danger , quelque-éloigné qu'il soit , elle doit aussi-tôt resserrer les limites de sa liberté. Celle qui dans les choses même les plus légitimes & les plus innocentes , ne connoît aucunes bornes , est bien près de passer le but ; & de ce moment , ceux qui ont sans cesse les yeux sur elle pour observer ses moindres démarches , & trouver les moyens de la corrompre , commencent à la regarder comme leur conquête.

Le commun des hommes par le double intérêt de la vanité & des desirs , est sujet à tourner à son avantage les moindres actions d'une femme ; mais il y en a peu qui osent leur donner une interprétation indécente , jusqu'à ce qu'ils

aient observé quelques indices assez frappants pour avoir lieu d'espérer que leurs sentimens ne seront pas rejettés. Par conséquent, il est plus sûr de prévenir leurs empressements, que d'y mettre obstacle : car en ne s'y refusant pas dès le commencement, on leur laisse acquérir de la force par degré. La complaisance d'une femme en pareille circonstance est regardée comme l'aveu facile d'un goût naissant : delà, sans qu'elle s'en aperçoive, un homme prend le droit de réclamer ensuite les avantages qu'elle paroît lui avoir donnés, en souffrant ses assiduités sans s'en offenser. Vous ne devez donc rien éviter avec plus de soin que ces politesses trop marquées qu'on peut prendre pour des agaceries. Il ne suffit pas pour vous d'être exempte de toute espece d'engagement criminel : car si la moindre de vos démarches peut faire naître quelque espérance ou occasionner quelques discours peu mesurés, c'est une tache pour votre réputation,

d'autant plus difficile à effacer , qu'elle sera l'ouvrage de la fatuité des hommes & de la méchanceté des femmes.

La plupart des petits-Maitres sont , en un sens , des amants platoniques , quoiqu'ils ne veuillent pas l'avouer ; ils poussent même ce genre de philosophie si loin , qu'ils prétendent que la plus grande partie du plaisir est dans l'imagination. En conséquence de ce principe , il y en a très-peu qui ne fassent plutôt consister leur félicité dans l'idée que les autres peuvent avoir de leurs bonnes fortunes, que dans le bonheur même d'aimer & d'être aimés , quoiqu'ils paroissent en faire beaucoup de cas. Vous devez donc être très-attentive à ne pas flatter des gens de ce caractère , au point de leur donner sujet de ternir votre réputation , qui pourroit être mortellement blessée , quoique vous fussiez sans reproche. Il n'y a pas jusqu'aux femmes mêmes qui ne manqueroient pas de fortifier les moindres soupçons que vous pourriez

faire naître d'une conduite équivoque. La plus parfaite d'entr'elles ne seroit pas fâchée d'augmenter sa valeur propre, en jettant quelque ridicule sur vous, si vos actions y prêtoient. Elle se croiroit par ce moyen plus remarquée, son mérite plus exalté, semblable à un tableau que les ombres embellissent, elle en brilleroit davantage par la comparaison flatteuse qu'on pourroit faire d'elle avec une autre femme moins sage ou moins retenue, du moins en apparence. Si des femmes sans reproche se livrent ainsi à la calomnie, en interprétant malignement les démarches de quelques autres femmes assez imprudentes pour y avoir donné lieu, vous avez encore plus à craindre de la part de celles qui, outre la méchanceté naturelle qu'on reproche à votre sexe ou le desir de vous être préférée, auront encore un intérêt particulier pour ternir, s'il est possible, l'honneur d'une femme vertueuse. Il leur semble qu'elles diminuent le poids de leur



infamie, en la partageant avec une autre; en conséquence non - seulement elles chargent tous ses défauts, quand elles en trouvent l'occasion, mais elles épient avec soin les moindres fautes qu'elle peut commettre pour se venger de l'injure qu'elle leur fait, en menant une vie irrépréhensible. En effet, c'est pour elle<sup>s</sup> un reproche continuel. Vous devez donc être extrêmement prudente avec ces sortes de femmes, prendre garde d'exciter en elles le moindre sujet de plaintes, & sur-tout ne point chercher à vous lier avec elles trop intimement.

A l'égard des hommes, il faut vous conduire avec eux de maniere que vous puissiez être en sûreté, sans cependant les offenser. Evitez sur-tout cette retenue affectée qui sent la mauvaise éducation, & cette dureté qui ne convient point à votre sexe, & dont la vraie vertu n'a pas besoin. Que vos paroles & vos actions soient exemptes de toute espece de railleries ou d'une liberté grossiere; que

vos regards soient sévères sans rudesse, & obligeants sans attirer ou donner à la sottise vanité des hommes le moindre sujet d'espérer. Cet article est très-délicat, & doit vous engager à veiller perpétuellement sur vos yeux, & à vous ressouvenir qu'un coup d'œil échappé donne plus d'avantage sur vous que des propos tenus au hasard & sans attention ; car le langage des yeux est de tous le plus expressif, & celui qu'on entend le mieux.

La politesse dont il ne faut jamais vous écarter, ne doit pas être portée jusqu'à une condescendance qui vous fasse commettre des fautes irréparables. Cette espèce de vertu ambiguë, que les François appellent *complaisance*, a conduit votre sexe dans un plus grand nombre d'erreurs que toutes ses autres imprudences : elle vous engageroit insensiblement à devenir ce qu'on appelle une femme commode, qui ne sauroit d'elle-même se déterminer sur rien, & qui laisse aux autres le soin de choisir

pour elle; en un mot, une femme qui fait le bien & le mal sans savoir pourquoi. Le temps qui par degré ajoute à la signification des mots, a fait de ces sortes de personnes des êtres très-méprisable. La facilité, plutôt que la bonté prétendue de leur caractère, les engageroit à regarder comme une dureté de ne pas se prêter à ceux ou celles qui auroient besoin d'une confidente, ou qui cherchent une maison pour s'y voir en liberté; elles sont toujours prêtes à servir de compagnes obligeantes & commodes. L'extrême compassion que leur inspirent les amants malheureux, est cause qu'elles ne censurent rien que la rigueur, & ne manquent jamais de trouver des tournures pour pallier les plus grandes fautes. C'est même principalement en ce genre qu'elles excellent: elles ont rarement un galant à elles en propre; mais elles prennent à tour de rôle ceux que leurs amies veulent bien leur laisser.

Il y a encore un autre caractère qui, pour n'être pas si criminel, n'en est pas moins ridicule ; c'est celui des femmes qu'on appelle de *bonne humeur*. Celles-ci pensent qu'elles doivent indispensablement rire sans cesse, ou au moins avoir toujours un abord souriant, parce qu'elles ont entendu dire que la gaieté est une qualité aimable. Elles imaginent aussi qu'il vaut mieux courir le risque de dire des platitudes que de ne rien dire du tout. Lorsqu'une telle femme entre dans un cercle, on la voit bientôt chercher à y donner le ton. S'il arrive par hasard qu'un fat de même espèce s'y trouve en même temps qu'elle, leur babil n'a plus de fin ; il vaudroit mieux entendre le bruit importun d'une troupe de singes, que d'écouter leur conversation vuide de sens. Si malheureusement il se rencontre dans la compagnie quelqu'un d'assez mauvais goût pour applaudir à un enjouement si ridicule, ces approbations les animent encore davan-

rage ; & semblables aux chanteurs de vaudevilles qui s'enrouent à force de crier quand on les loue , ils lâchent la bride à leurs propos bruyants , jusqu'à ce que tout le monde en soit à la fin excédé & qu'on leur cede la place. Comme les femmes de ce caractère se persuadent que la gaieté ne doit point avoir d'interruption , elles voudroient même pouvoir rire décemment aux cérémonies funebres. Qu'un homme leur fasse une proposition un peu trop libre , elles n'osent presque s'en fâcher , dans la crainte de perdre la réputation dont elles paroissent faire tant de cas , quoiqu'elle se réduise cependant au titre de *Rieuse*. Cette prétendue loi qu'on se fait d'affecter de la joie en toute occasion , est une erreur grossiere ; car pour une jolie femme , cette maniere d'attirer les regards n'est pas nécessaire , & pour celles qui ne le sont pas , elle est ridicule. Il ne s'ensuit pas de mes réflexions que vous deviez faire serment de ne jamais

fortir de votre gravité ; mais ressouvenez-vous qu'attendu qu'on dépeint toujours les fots dans cet état, les gens sensés doivent craindre de s'y trouver trop fréquemment , & de donner lieu par conséquent à ce qu'on fasse d'eux-mêmes un portrait si peu flatteur. Il est encore plus mal de rire à éclats, sur-tout pour les femmes dont le son de voix doit être plus doux que celui des hommes. Le défaut de parler haut paroît tellement appartenir à ces derniers, qu'il y en a peu de plus choquants pour votre sexe que celui de leur ressembler en ce point. Cette gaieté bruyante est aussi contraire à l'esprit & à la politesse, qu'à la modestie & à la vertu qui doivent être votre apanage. D'ailleurs, c'est un genre d'agrément grossier qui rabaisse une femme de condition jusqu'au plus bas étage, & la dégrade du rang de celles qui ont un meilleur ton. Quelques femmes s'énoncent avec tant de véhémence, dans le dessein d'être remarquées, qu'il semble

qu'elles veuillent rassembler tout le monde autour d'elles. Si par malheur personne n'y fait attention , elles restent très-embarrassées & font un fort sot rôle

Il y a cependant un autre défaut qu'on doit encore éviter avec plus de soin , c'est de suivre l'exemple des femmes qui ne desirent que la réputation de faire des conquêtes , & qui s'imaginent que leur honneur n'en est point altéré. D'autres sont portées à croire que leur vertu est trop obscure , & qu'on n'en fait point assez de cas , à moins qu'elle ne soit exposée au grand jour , & qu'elle ne paroisse dans tout son avantage par quelque scène d'éclat. Ces expériences sont toujours très-dangereuses , & réussissent rarement , n'ayant pour base qu'un fondement aussi foible que la trop grande confiance dans nos propres forces. C'est jouer avec des charbons allumés que de badiner avec la galanterie. L'amour est une passion dont les ressorts secrets sont toujours en action : par conséquent une

femme sage ne sauroit l'écarter avec trop de soin , pour n'être pas même en danger de commettre les fautes les moins importantes en apparence , au milieu d'une foule de gens qui conspirent tous à sa défaite ; sans quoi l'amant soumis , qui ne paroît admis que pour servir de trophée à la victoire d'une femme , devient très-souvent son vainqueur. Il prend pour lors le ton de Conquérant ; & d'admirateur qu'il étoit il parvient insensiblement à être le maître : car on peut l'appeller ainsi du moment qu'il est en possession du bien qu'il a désiré. Les premières résolutions de s'en tenir à l'estime & à l'amitié, s'affoiblissent par degrés , & les charmes d'une union plus tendre employés avec art subjuguent à la fin. Une femme est tellement portée à penser qu'un homme ne fait que lui rendre justice quand il la loue , qu'elle en a beaucoup plus de peine à lui faire un crime d'être amoureux d'elle ; à cette persuasion se joint le penchant naturel



de votre sexe à la compassion. Lorsqu'une femme est une fois séduite par des discours flatteurs, elle est en grand danger d'être surprise, comme un oiseau qui s'amuse à écouter l'appau de celui qui lui tend un piège. Le plaisir de faire une conquête est en lui-même si agréable, que les femmes sont souvent trompées par les feintes soumissions des hommes. Malgré l'étalage de leurs beaux sentiments, ils ont en général beaucoup moins de respect que d'art. Vous devez donc vous ressouvenir sans cesse que ceux qui peignent leur passion avec tant de graces, cherchent plus souvent à satisfaire leur amour-propre qu'à plaire en effet à l'objet à qui leur éloquence voudroit persuader que c'est leur unique dessein. Un petit maître est aussi fier des charmes qu'il croit répandre dans ses discours, qu'il pourroit l'être de l'aveu le plus tendre de la bouche même de sa maîtresse. Défiez-vous de lui plus que d'un homme dont la conversation ne

fera pas si brillante , & dont les propos ne paroîtront pas suivis. Car de même qu'on ne voit les parfums trop forts employés que pour couvrir quelque odeur désagréable ; de même des expressions si bien tournées donnent lieu de croire qu'on ne s'en fert que pour éblouir & déguiser des sentimens qu'on a intérêt de cacher. Vous devez par conséquent redoubler de circonspection avec ces derniers , & considérer que le respect est plus à craindre que la colere , parce qu'il subjugue nos volontés , & affoiblit les résolutions les plus fermes , du moins pour le moment , jusqu'à ce que la réflexion nous ait rendu notre première force : il nous désarme , sans que nous nous en appercevions ; pour lors on est hors d'état de résister , ou du moins il est trop tard , lorsqu'on a une fois laissé prendre cet avantage sur soi. L'emportement au contraire se manifeste hautement , nous irrite , & nous avertit de prendre des précautions contre ceux qui nous en

veulent. Le respect est un poison lent ; mais il est sûr : semblable aux fucs envenimés qui enflent ordinairement la partie du corps où ils agissent davantage , il produit une espèce d'engourdissement léthargique dans l'esprit , qui le prive de toutes ses facultés ; dès qu'il a une fois triomphé du jugement , il devient mortel pour lui. En conséquence le moyen le plus efficace est de traiter l'amant soumis comme un ennemi adroit , & d'être perpétuellement en garde contre lui. J'ajouterai un avis pour terminer cet article , c'est de vous livrer moins à votre gaieté à mesure que vous avancerez en âge , & de ne pas avoir la sotte prétention de passer toute votre vie pour une femme de quinze ans. Le temps qui détruit tout , & la beauté , plus qu'aucune autre chose , n'a jamais pu déterminer certaines femmes à changer de ton. Ce qui est déplacé porte avec soi une difformité qu'on ne sauroit jamais pallier. La vivacité de la jeunesse choque autant

ans un homme fait qu'une parure neuve sur une vieille robe ; une femme fustannée , & un vieillard extravagant , dont les prétentions sont de porter par-tout un enjouement excessif, sont de tous les êtres les plus révoltants & les plus monstrueux.

Il y a des especes de prudes , déjà sur le retour , qui , gravement occupées de frivolités , voudroient persuader au Public qu'elles sont revenues de tous les plaisirs ; que les spectacles & les fêtes ne les amusent plus ; qu'elles n'y vont même que malgré elles , & seulement pour accompagner les jeunes personnes dont elles veulent bien se charger. Elles croient par ce moyen pouvoir se montrer par-tout avec bienséance , & s'imaginent qu'on ne pénètre pas leurs véritables goûts à travers les prétextes qu'elles mettent en usage pour les cacher : rien n'est plus , ridicule ni plus aisé à démasquer que les femmes de ce caractère. Il est donc à propos de vous précautionner de

bonne-heure pour éviter les moindres actions qui pourroient vous donner quelque ressemblance avec des modeles si méprisables. N'imitiez pas sur-tout celles qui ne se retirent du grand monde qu'après avoir servi long-temps de risée au Public. Les circonstances semblent en vain vouloir les y obliger ; elles aiment mieux être l'objet des plaisanteries de tous les cercles , que de se priver des amusements qui leur attirent ces sarcasmes. Si elles parviennent enfin à se corriger , c'est si tard , que l'habitude où l'on est de se moquer d'elles , fait qu'on continue à les railler , quoiqu'elles ne méritent plus de blâme.

Les avantages d'une conduite réservée sont en trop grand nombre pour que je m'arrête à les détailler. J'ajouterai seulement que c'est un préservatif pour une femme sage , & au moins un masque utile pour celle qui ne l'est pas. La décence est si nécessaire pour l'une & pour l'autre , qu'elles doivent au moins

moins s'en couvrir comme d'un voile ,  
si elles ne veulent pas s'en parer com-  
me d'une vertu.



---

*DE L'AMITIÉ.*

UN des articles les plus intéressants de votre vie , & que je dois vous recommander d'une maniere particuliere , c'est l'attention la plus exacte sur le choix de vos amis. Peut-être les meilleurs ne sont-ils pas sans reproches ; mais au moins vous devez les prendre tels qu'ils ne s'écartent pas des regles ordinaires que les gens sages ont établies pour ce lien , le plus agréable & en même temps le plus dangereux de tous. Les ligués offensives & défensives sont rarement sûres en fait de politique , & beaucoup moins encore dans l'amitié. Les liaisons les plus intimes , lorsqu'elles sont une fois rompues , ( ce qui ne manque presque jamais d'arriver , sur tout parmi les femmes ) font un tel bruit , qu'on se croit obligé en quelque façon d'en dire le sujet : pour

lors le *sac des secrets* se délie ; ceux-ci s'envolent comme des oiseaux dont on a laissé la cage ouverte , & deviennent dès ce moment l'objet de l'entretien & des plaifanteries de toute une ville. D'ailleurs une tendresse trop marquée pour une seule personne devient par degrés une espece d'injure pour nos autres connoissances , & les éloigne à la fin de nous. Lorsque notre ami arrive , nous lui marquons des attentions si offensantes pour les autres , que nous semblons vouloir congédier le reste de la compagnie , qui ne nous le pardonne pas ordinairement. Ne soyez pas d'abord trop prodigue de votre amitié ; car ce sentiment , comme tous les autres goûts , en seroit beaucoup plutôt épuisé. N'en prenez pas trop promptement non plus ; car de même que les plantes qui poussent trop vite durent moins que celles qui croissent plus lentement , des progrès trop rapides dans l'amitié sont des signes presque certains qu'elle ne fera pas de



longue durée. Il est bon de vous avertir aussi que vous serez responsable aux yeux du monde de toutes les actions de vos amies. Si elles se rendent coupables de quelques fautes considérables , vous partagerez avec elles le blâme & la censure qu'elles se feront attirés. Le choix suppose communément de l'approbation ; si vous formez par conséquent une liaison étroite avec une femme sur laquelle le Public aura porté un jugement défavantageux , il ne sera pas assez indulgent pour penser que votre conduite est totalement contraire à la sienne, puisque cette différence ne vous empêche pas de vivre avec elle dans la plus grande intimité. Le rapport des goûts & des inclinations est regardé , avec quelque fondement , comme le plus grand lien de l'amitié ; ainsi on pensera au moins que vous l'approuvez , si l'on veut bien vous faire la grace de ne pas croire que vous l'imitiez. En effet , qui excuse ou qui pardonne de certains torts dans les

autres , doit faire présumer qu'elle ne fera pas plus sévère pour elle-même. Vous devez donc vous attendre à être regardée comme son émule , & condamnée par conséquent à partager avec elle le mépris qu'une femme mérite lorsque sa réputation est flétrie.

Si cependant après que vous vous serez attachée à une femme dont la conduite aura été irrépréhensible jusqu'alors , il arrivoit qu'elle vînt à perdre son innocence , vous ne devez pas croire facilement les premiers rapports qu'on vous fera de ses égarements. Mais aussi-tôt que vous en serez convaincue par des preuves incontestables , il faut , sans rompre trop brusquement , vous en éloigner le plus promptement que la décence pourra le permettre. Si au contraire vous ne vous séparez que lentement de la société d'une personne atteinte de quelque vice , la contagion pourra vous gagner à la longue , & en attendant , vous partagerez le scandale , quoique vous

n'ayez pas encore commis la faute. Cette matiere est si délicate , que , quoique vous ne deviez pas trop vous hâter de vous joindre à ceux qui censureroient votre amie , d'un autre côté il ne faut pas non plus la défendre avec trop de chaleur. Car s'il arrive qu'elle soit coupable en effet , outre la raillerie à laquelle on est exposé pour s'être ainsi laissé tromper , on se fait soupçonner soi-même , & l'on donne à penser qu'on ne plaide pas une pareille cause sans un intérêt particulier. La colere où l'on se laisse entraîner pour venger la réputation de la femme avec laquelle nous sommes liées , porte le Public à penser qu'on n'est si zélée pour elle que parce qu'on est peut-être dans le même cas. C'est pour cette raison que vous ne devez pas pousser la tendresse assez loin , pour ne pas voir clair sur les démarches des personnes qui composent votre société. Si la méchanceté a la vue trop perçante , il ne s'ensuit pas que l'amitié doive être

aveugle. Il faut donc éviter avec soin ces deux extrémités ; autrement la bonté excessive de votre cœur pourroit vous abuser au point de vous faire jouer un rôle fort ridicule ; car on viendrait insensiblement à vous supposer un personnage dont vous n'auriez pas sujet d'être flattée. Votre ignorance sur ce point pourroit diminuer vos fautes aux yeux du Public ; mais elle serviroit à fortifier la raillerie dont on vous accableroit. Bientôt chacun se disputeroit le plaisir de vous procurer des occasions favorables pour servir de complaisante à celles qui en auroient besoin , & de vous faire contribuer innocemment par ce moyen au mal que vous voudriez éviter. Il n'y auroit pas jusqu'aux amants auxquels vous auriez rendu des services sans le savoir , pour qui vous ne fussiez un objet de plaisanterie , quand ils seroient seuls ensemble ; & peut-être même ( s'il est permis de le dire sans offenser l'amour ) ne seroit-ce pas le moindre de leurs plaisirs.

sirs, de se moquer de l'amie crédule qu'ils auroient si aisément trompée.

Il faut donc que le bon sens & la vertu soient les principales qualités qui déterminent vos attachements ; sans quoi votre réputation ne sera jamais assez parfaitement établie dans l'esprit du Public , pour n'être pas altérée par les sottises de ceux avec lesquels vous vivrez. Il en seroit de même , que si vous laissiez votre maison au pouvoir d'un ivrogne ou d'un voisin négligent , d'autant plus que sur cet article il n'y a point d'assurance qui puisse vous indemniser comme dans le cas d'incendie (a).

Je conclurai ce Chapitre par cet avis : Si la prudence & la retenue sont nécessaires dans toutes les circonstances, vous

---

(a) Il y a à Londres un Bureau qu'on nomme le Bureau d'Assurance , où pour une certaine somme que donne le Propriétaire d'une maison , l'on se charge de le dédommager , au cas qu'elle soit brûlée.

devez les employer particulièrement à résister , autant qu'il vous sera possible , aux avances des femmes dont la conduite n'est pas intacte , & qui pourroient s'empres-  
ser à rechercher votre amitié ; car si vous les y admettez une fois , leur liaison deviendra pour vous un écueil , ou tout au moins un grand embarras.



---

*DE LA CRITIQUE.*

C E Chapitre, ma chere Fille, est destiné à vous instruire des regles que vous devez observer dans la critique. C'est un article qui demande de vous beaucoup d'art & de prudence. La distinction entre ce qui est bien & ce qui ne l'est pas, est non-seulement naturelle, mais même nécessaire. Nous ne saurions nous empêcher de porter un jugement sur les actions d'autrui, soit pour les condamner, soit pour les justifier, selon que les différents cas l'exigent. Toute la difficulté consiste donc à savoir dans quelles circonstances & de quelle maniere il est permis de censurer. L'aversion pour ce qui est criminel, & le mépris pour ce qui est ridicule, sont inséparables de l'esprit & de la vertu: mais il est dangereux de faire part à sa so-

ciété de ses réflexions sur cette matière. Quoiqu'il ne soit convenable, ni possible de les renfermer entièrement, cependant il est nécessaire de ne les laisser échapper qu'avec beaucoup de réserve. Se donner dans ce genre une liberté sans bornes, c'est déclarer la guerre à tout le genre-humain. Le Public est un animal furieux lorsqu'on l'attaque. Le combat seroit toujours inégal, quand même vous auriez la raison de votre côté. Si vous êtes l'agresseur contre un tel ennemi, il vous déchirera impitoyablement, en disant pour sa justification, que c'est sa propre défense qui l'arme contre vous. Prenez donc bien garde de tourner personne en ridicule, à moins que ce ne soit devant des personnes dont vous soyez sûre; autrement ce seroit jeter des pelottes de neige contre des boulets. Le malheur d'une femme est que la malignité du monde ne manquera pas de seconder la méchanceté de ceux qui voudroient la calomnier. Tâchez donc de



calmer votre impatience contre les fots; car, outre qu'ils sont en trop grand nombre pour qu'on les provoque sans nécessité, ils sont de tous les hommes les plus dangereux en pareille circonstance. Un fot dans sa rage lancera un trait de raillerie contre vous, froid & stupide à la vérité, mais qui vous accablera peut-être; quoiqu'il ne soit assaisonné d'aucun sel: les gens d'esprit y mettent plus d'art; & vous ne devez pas vous croire à l'abri de leurs coups, parce que votre réputation est hors d'atteinte. Car si l'on découvre en vous quelque côté foible, on ne manquera pas de l'attaquer, comme plus exposé que les autres. C'est toujours sur la partie la moins forte de notre corps que les humeurs corrompues se jettent particulièrement: c'est aussi les défauts de votre caractère qu'on appercevra d'abord; & soyez sûr qu'on ne manquera pas de s'en servir pour donner des tournures odieuses à vos actions & vos paroles. On chargera les moindres

ridicules qui pourront vous dépriser , & l'on donnera un mauvais tour aux bonnes qualités qui pourroient vous faire estimer. La vengeance publie des torts que l'amitié ne voit souvent pas , & que la bonté pardonneroit volontiers ; la méchanceté n'a même pas besoin d'être excitée pour prendre les armes. Rien n'est plus superflu que les peines qu'on se donne souvent pour faire mal parler de soi ; mais si l'envie qui ne meurt jamais , & qui dort rarement , peut néanmoins s'assoupir quelquefois , celui qui l'éveille , donne des preuves d'une grande imprudence. D'ailleurs , ce seroit faire un mauvais usage de son esprit que de l'occuper uniquement à observer les défauts des autres , tandis qu'on a si souvent besoin de l'employer à corriger les siens , ou à s'en garantir. Quand au lieu de fixer ses pensées & ses réflexions sur soi-même on les détourne pour les porter sur les actions des autres , il en résulte les mêmes inconvénients que si un pere de fa-

mille ne restoit jamais chez lui pour veiller à ses affaires domestiques ; la négligence & le désordre s'ensuivroient nécessairement. Il en est de même notre ame , si nous ne tournons pas souvent les yeux sur notre intérieur pour observer ce qu'il peut y avoir de défectueux en nous. C'est un signe certain que nos intentions ne sont pas exemptes de reproches , quand , loin de nous examiner scrupuleusement , nous cherchons à nous consoler de nos défauts par la vue de ceux des personnes avec lesquelles nous vivons. Evitez sur-tout avec soin d'être la première à juger défavorablement de qui que ce soit : attendez que votre censure soit autorisée par celle du public ; & dans ce cas même, n'allez pas prononcer la sentence comme un Magistrat , ou comme si les bonnes ou mauvaises réputations dépendoient de vos arrêts. N'appuyez pas trop sur le côté foible ; que ce ne soit qu'une touche légère , après quoi passez promptement à

un autre sujet : mais prenez plaisir à vous arrêter plus long-temps sur ce que vous pourrez louer ; semblable aux abeilles qui ne se fixent que sur les fleurs dont elles peuvent extraire le suc précieux qui compose leur miel. Une vertu hérissée d'épines est trop austère pour notre siècle ; si l'on veut qu'elle plaise , il faut la rendre moins sévère. Dans les circonstances mêmes où il pourroit être à propos de censurer , que ce soit avec la douceur dont une femme ne doit jamais s'écarter. Soyez sûre de plus , que toutes les fois que vous prendrez ce soin , vous blesserez moins les autres ; & que vous vous nuirez moins à vous-même en blâmant avec ménagement , que par des paroles dures & trop d'emportement. Le triomphe de l'esprit est de nous faire sacrifier à la bonté de notre cœur le penchant que nous avons à médire , d'être prompt à voir les défauts d'autrui mais très-lent à les divulguer. Pour vous convaincre de cette vérité , considérez , ma

chere Fille , que ce bien si précieux ; qu'on appelle *bonne réputation* , n'est formé que par la voix de la multitude de ceux qui parlent bien de nous. Si par un mot désobligeant vous en forcez quelques-uns à se taire , le nombre de ceux qui vous faisoient valoir diminuera ; & quoique rien ne soit si frivole que la poursuite obstinée des vains applaudissements , cependant c'est un avantage très-réel que d'être sûr que le Public a de nous une opinion favorable. Ce sont comme autant de rayons de gloire qui environnent la tête d'une femme ; ce sont des parfums qu'elle porte par-tout avec elle & dont elle laisse l'odeur dans tous les lieux où elle va. C'est un préservatif contre les méchants. La malignité épuisée en vain sa rage , elle ne sauroit nous blesser ; son dard ne nous atteint pas , & les railleries n'ont point d'effet. La calomnie elle-même ne sauroit nous faire de tort sans le consentement de la société ; ce n'est qu'un trait léger pour

celle qu'on offense, qui retourne frapper avec encore plus de force celui qui l'a lancé.



---

*D E L A V A N I T É  
ET DE L'AFFECTION.*

**A**P R È S vos devoirs essentiels, il n'est rien, ma chere Fille , que je vous recommande plus expressément que de vous précautionner contre la vanité ; d'autant plus que c'est un des défauts auquel votre sexe paroît le plus enclin. Comme l'affectation l'accompagne presque toujours, je ne les séparerai point : cependant on peut regarder proprement la vanité comme la mere, & l'affectation comme la fille chérie ; la vanité est la faute , & l'affectation en est le châtiement. La premiere peut être regardée comme le germe de l'amour - propre dont l'affectation est le fruit. La vanité n'est jamais à son plus haut point que lorsqu'elle fait naître l'affectation ; pour lors elle est au comble. Je n'en dirai pas davantage sur la définition de l'une & de l'autre , pour passer promptement

aux moyens de vous en préserver , & aux motifs qui doivent vous y engager. Dans cette vue il faut d'abord que vous considériez que le Public prétend avoir seul le droit de dispenser l'estime & les applaudissements : ainsi toute personne qui s'arroe , de sa seule autorité , celui de juger de son propre mérite , excite sa colere , & jamais il ne manque de chercher à s'en venger. Si l'on pouvoit mesurer la grandeur des défauts par la rigueur de la punition qui y est attachée , peut-être trouveroit-on qu'il y en a peu de plus insupportables que la vanité ; car il n'y a guere de peine plus cruelle que celle d'être le sujet de la raillerie des autres.

La vanité corrompt une femme à un tel point , qu'elle répand même la contagion dans toutes les sociétés où elle se trouve. Comme son esprit est uniquement occupé à la contemplation d'elle-même , elle fait tous ses efforts pour engager les autres dans la même erreur qu'elle , & pour resserrer les idées de



ses amis & de ceux qui composent sa société dans le cercle étroit de ce qui la concerne : elle oublie dans ces moments qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit un personnage aussi important au reste du genre-humain , qu'elle l'est à ses propres yeux. On se trompe presque toujours sur sa valeur réelle en s'appréciant soi-même. Les femmes de ce caractère donnent la torture à leur esprit , pour faire tomber la conversation sur elles-mêmes , parce que l'amour-propre est leur passion chérie. Elles craignent si fort de perdre de vue une matière si intéressante pour elles , que l'élégance de leur ajustement devient presque toujours le sujet de leur entretien : affectation méprisable qui donne lieu à des scènes ridicules. Ces sortes de femmes desirant tellement de s'attirer l'attention & le respect de ceux qui les environnent , qu'elles croient toujours qu'on leur manque. Elles en sont si jalouses, que dès qu'elles remarquent qu'on n'est plus entièrement

occupé d'elles, elles prennent de l'humeur : elles ne considèrent pas sans doute qu'il est impossible de ravir la bienveillance de personne ; qu'on ne l'obtient au contraire qu'à force de soins & de douceur ; que l'aigreur n'attire que ce soit, & que dans ce cas les droits sur les sentiments que nous méritons (si l'on peut se servir de cette expression) ne se levent jamais dans toute leur étendue que par l'affabilité & par les graces. Si le Public par hasard ou par justesse d'esprit, au lieu d'admirer des perfections imaginaires, ose prendre la liberté d'en plaisanter, les femmes de l'espece dont je viens de parler, en appellent aussitôt à elles-mêmes, prononcent l'arrêt & le publient dans tous les cercles. D'un autre côté, si on leur applaudit par un mot agréable, elles en font si reconnoissantes, qu'elles remercient même ceux qui les raillent intérieurement, pourvu qu'ils paroissent les admirer ; elles ne manquent jamais de prendre un compliment

pour une vérité , & le regardent comme une preuve évidente de leurs charmes , même contre l'aveu de leur miroir. Ces fortes de femmes qui , sur cet article , comme furtout autre , sont dans la plus profonde ignorance d'elles mêmes , ne s'apperçoivent pas que les hommes ne les écoutent & ne leur laissent débiter tant de mots vuides de sens , que dans l'intention de s'en moquer pour les punir , & se récompenser en quelque façon de l'ennui que leur a causé leur platitude & leur impertinence. Si l'on vient à dire en leur présence du bien de quelque autre femme , on leur fait la plus sanglante injure ; la douleur qu'elles en ressentent est si vive , qu'elle ne leur permet pas de rester plus long-temps dans un lieu où on les a outragées si cruellement : elles s'en retournent aussi-tôt chez elles outrées de honte & de dépit , & prêtes à s'en trouver mal. Si par un grand hasard il arrive de parler avec jugement , elles en attendent un tribut de louanges

si excessif, qu'elles imaginent que jamais ceux qui ont le bonheur de les entendre, ne pourront s'acquitter envers elles de ce qui leur est dû. Elles envisagent les regles établies dans le commerce de la vie comme faites pour le commun du peuple, & non pas pour des personnes de leur rang & de leur mérite. Cette opinion leur fait tenter quelquefois d'étendre leur prérogative jusqu'à se croire dispensées des devoirs les plus essentiels. Si cependant, en dépit de leur vanité, elles sont quelquefois polies & affables, le manque d'habitude leur donne un air si gauche & si embarrassé, qu'il rend maussade jusqu'à leur politesse. L'ostentation qu'elles affectent de leur vertu, les porte à vouloir persuader aux autres qu'il leur en coûte beaucoup pour être sages; elles s'embarrassent fort peu des inductions qu'on en pourra tirer, quelque défavantageuses qu'elles soient pour elles, pourvu qu'elles satisfassent leur vanité: leur plaisanteries ordinaires

n'ont pour objet que de tourner en ridicule la raison & le bon sens. Rien n'est si comique que de les voir mépriser du fond de leur ame les choses les plus estimables. Toute leur habileté est employée à choisir leurs ajustements, & leur prudence à ne les pas payer. Elles sont fidelles à la mode. C'est leur unique étude, leur esprit est totalement confiné dans les bagatelles, elles y sont si tendrement attachées, qu'elles seroient prêtes à se réconcilier, même avec la vertu, malgré l'éloignement qu'elles ont pour elle, si on leur assuroit qu'elle est devenue l'arbitre souveraine de la Cour, & que les graces & la beauté n'y sont d'aucun prix sans elle.

Quand l'affectation vient enfin mettre la dernière main à une femme de ce caractère, le ridicule est complet. La singularité lui paroît la perfection la plus désirable, parce qu'elle nous distingue, soit dans le bien, soit dans le mal; & cela lui suffit: en conséquence elle voudroit pouvoir

pouvoir se persuader & faire croire qu'elle a été formée d'une argile plus parfaite & plus épurée que le reste des créatures. Pour y parvenir , elle ne fait ni ne dit rien comme une autre , de crainte de ressembler trop au vulgaire. Il résulte nécessairement de ce principe , qu'il faut qu'elle ait un langage particulier qui n'appartienne qu'à elle : les expressions usitées sont trop communes , & ne sont pas d'ailleurs assez délicates. Son miroir lui dicte le matin tous ses mouvements du jour ; ils la trompent d'autant plus dans son attente , qu'ils sont plus étudiés : elle marche comme si ses membres n'étoient unis ensemble que par des ressorts mal faits ; on craint toujours , quand on la voit entrer dans une chambre , que le plus léger faux-pas ne dérange l'économie de ce corps artificiel. Le Créateur , en la formant , ne l'a pas douée sans doute de toutes les graces qu'elle desiroit avoir ; elle s'en est donné d'étrangères ; mais ces additions sont si

loin de la mettre au-dessus des autres femmes, qu'elles la rabaisent presqu'au-dessous du singe. Elle s'écarte, autant qu'elle peut, de la Nature ; elle est avec elle dans une guerre continuelle sans lui accorder la moindre treve, si ce n'est dans les moments où son amant les réconcilie. Lorsqu'elle veut avoir un air doux & languissant, on remarque tant de contrainte dans cette espece de négligence affectée, qu'un air bourru & maussade plairoit cent fois davantage. Veut-elle paroître humble ? on découvre au travers de sa modestie factice un orgueil si excessif, qu'il n'est pas possible de le supporter. Feint-elle ne pas croire mériter quelque louange fade qu'un homme se trouve forcé de lui accorder ? on remarque un sourire si suffisant & un air si satisfait d'elle-même, que la joie qui se peint malgré elle sur son visage prouve mieux sa reconnoissance, que les remerciements les plus expressifs & les plus éloquents. Qu'une femme célèbre

par les agréments de sa figure s'arroge le droit de s'habiller autrement que les autres : celle que je viens de dépeindre , la copie sur le champ ; elle ne fait pas attention à la différence du modele : ces ajustements la rendent cent fois plus laide ; & elle paroît , par une imitation si déplacée , oublier les privileges de la beauté , ou du moins présumer trop de la sienne. Sa conversation n'est qu'un bruit confus de mots vuides de sens , un assemblage de compliments distribués sans choix à toutes sortes de personnes indifféremment ; aussi n'en fait-on aucun cas. Sa langue est toujours en mouvement , ainsi que ses yeux : cependant on s'apperçoit aisément que ses regards en général annoncent une ame tendre ; & que malgré ses prétentions à la vertu , elle est fort indulgente pour les amants passionnés & pour les femmes compatissantes. Elle répète les endroits touchants d'une Tragédie , d'une maniere si affectueuse , que ceux qui l'écoutent , peuvent aisé-



ment décider sans injustice , qu'elle ne l'a pas vue avec indifférence. Elle pense que pour cacher le fard & le vice il suffit de les condamner ; & sur le second article , elle est moins difficile encore que sur le premier. Partagée entre les deux vanités opposées de sa beauté & de sa sagesse , elle est souvent tentée de donner à entendre qu'il y a des hommes qui meurent d'amour pour elle ; & s'il falloit choisir entre ces deux prétentions , elle préféreroit plutôt de laisser croire au public qu'on lui rend quelquefois un culte profane , que de laisser soupçonner qu'on ne l'adore jamais.

Les charmes de la beauté peuvent quelquefois éblouir pour un temps , au point d'empêcher les hommes d'observer clairement la difformité de ces affectations. Mais lorsque leur éclat est passé , & que les yeux de l'amant ne sont plus fascinés , il recouvre sa raison , & se détrompe de l'erreur où les graces factices de sa maîtresse l'avoient d'abord engagé. Une fois

détrompé, il cesse d'honorer comme une Déesse, celle qu'il n'envisage plus que comme une marionnette mue par des ressorts faits avec art pour entretenir son illusion. De semblables femmes ne plaisent que comme une décoration d'Opéra qu'on voit pour la première fois, & qui n'a d'autre mérite que celui de la nouveauté. On peut les comparer à ces mouches qui ont les ailes assez brillantes pendant les deux ou trois mois de chaleur, mais que le premier froid de l'hiver fait périr; il en est de même de ces précieuses ridicules; leur dernière saison est affreuse. Il ne leur reste de la part de leurs meilleurs amis qu'un sentiment très-foible, & de celle du Public le plus haut degré de mépris.

Je me flatte, ma chère Fille, que ce tableau suppléera à plusieurs autres préceptes que je pourrois vous donner ici, pour vous mettre en garde contre de semblables défauts. La difformité en est si frappante, que je suis persuadé que la

peinture que je viens de vous en faire ,  
fera pour vous une assez grande instruc-  
tion , comme la seule vue d'un ivrogne  
est un sermon plus efficace contre l'ivro-  
gnerie , que les discours des Prédicateurs  
les plus éloquents.



---

*D E L' O R G U E I L.*

**A**P R È S tout ce que je viens de vous dire contre la vanité , ma chere Fille , je ne prétends pas appliquer la même censure à l'orgueil bien entendu. C'est un mot dont la vraie signification n'est pas bien décidée ; car il y a deux especes d'orgueil , dont l'un doit être regardé comme une vertu , avec autant de raison que l'autre doit être considéré comme un vice. Mais malheureusement nous avons une telle pente à faire un mauvais choix dans ce genre comme en beaucoup d'autres , qu'il est devenu dangereux de louer l'orgueil même le mieux placé.

Vous ne devez pas être fiere d'avoir une robe plus belle que celle d'une autre , ni croire que la finesse de vos dentelles vous tienne lieu d'esprit. Il y a des femmes qui font tant de cas des ajustements , que si l'on pouvoit lire dans leur cœur ,

on y verroit que la pensée même de la mort devient moins affreuse pour elles , par l'idée qu'elles auront un beau lit de parade , & qu'elles seront enterrées avec une très-grande pompe. On peut être fort éloigné d'un orgueil si outré , & cependant être encore très-ridicule , en donnant trop de valeur à des objets qui par eux-mêmes doivent nous paroître assez indifférents. Une personne sensée ne doit pas témoigner trop d'empressement à s'attirer l'attention & les respects de tout le monde. Mais se contenter qu'on lui rende ce qui lui est dû , & avoir des égards pour les autres , si elle veut qu'ils en aient pour elle. Il ne faut pas qu'elle soit d'une exactitude incommode , ni qu'elle se distingue par une trop grande délicatesse , comme si les choses communes étoient trop grossières pour elle : car c'est une impolitesse , & une preuve de hauteur offensante pour les autres , que nous mettons en droit de nous le faire sentir par quelque mortification

marquée. Aussi ne manque-t-on guere de saisir les occasions d'humilier celle qui y donne lieu, en se rendant trop difficile sur des bagatelles. Vous ne devez pas vous enorgueillir de votre élévation, moins encore mépriser ceux qui sont dans un rang au-dessous du vôtre. Il y a des femmes assez imbécilles pour se faire une idole de leur nom, & pour penser que leur raison même doit s'abaisser devant lui pour l'adorer. Elles voudroient que tout l'univers pensât que rien ne peut compenser de grands titres, ni d'anciennes armoiries. Elles s'imaginent que ces frivoles avantages leur donnent de la supériorité sur les autres, & elles les considèrent du faite de leur grandeur. Le mérite & la vertu même ne leur paroissent que des qualités très-subalternes. Cette erreur est non-seulement déraisonnable, mais criminelle, en nous faisant mettre plus de valeur aux choses qui ne dépendent que du hasard, qu'à celles qui sont véritablement esti-

mables par elles-mêmes. Le ridicule attaché à une semblable folie n'est pas suffisant pour la punir ; le plus profond mépris doit en être le châtiment. Il arrive souvent à la vérité que des gens sans naissance , que la fortune a élevés à quelque place éminente , nous indisposent contre eux , malgré nous , par une hauteur aussi impertinente que déplacée ; ils parlent de leur noblesse avec une assurance qui doit nécessairement exciter la colere des personnes de qualité , devant lesquelles ils se vantent , & les rendre peut-être fieres à leur tour. Mais il faut tâcher de résister au desir qu'elles font naître de les humilier. Le seul cas où la censure puisse être permise , est celui où des gens sortis de la lie du peuple oublient ce qu'ils sont au point de tirer vanité de ce qui devrait les rendre plus humbles , ou de prétendre cacher la bassesse de leur extraction par leur insolence. C'est alors qu'on peut les corriger par une petite raillerie mê-

me un peu piquante , s'il est nécessaire ,  
 pourvu qu'elle soit employée à propos ,  
 en observant néanmoins de ne pas insister trop long-temps sur cet article.

Cette espece d'orgueil , & plusieurs autres dont je ne parle point , doivent être évitées avec le plus grand soin.

Ce qui est à desirer dans ce genre , & que je vous recommande , est une émulation qui tende à élever votre ame , à vous distinguer des autres : une ardeur extrême de les surpasser en mérite , & dans tout ce qui pourra vous acquérir une meilleure réputation aux yeux du Public. L'estime est à la vertu ce que le zéphyr est aux plantes & aux fleurs qu'il fait croître & épanouir : aussi peut-on la regarder , en quelque façon , comme en étant le principe & la récompense. L'orgueil dont le but est louable , ne sauroit jamais être un vice , puisque c'est le germe d'une vertu. Loin que le plaisir que nous ressentons des justes applaudissements qu'on nous don-



ne , soit condamnable , ce feroit au contraire un mauvais augure dans une femme , de n'y pas trouver la plus grande partie de sa fatisfaction. L'humilité est fans doute une grande vertu ; mais elle cesse de l'être , quand elle n'ose pas mépriser ce qui est méprisable en lui-même , telle que la hauteur déplacée qui est devenue le vice & la folie de votre sexe. Il faut se garder néanmoins de porter le mépris jusqu'à la personne : on ne doit même l'employer qu'avec des distinctions convenables ; autrement il pourroit s'y rencontrer des inconvénients , en ne sachant pas le marquer à propos. L'orgueil qui excite quelquefois un peu de dépit dans le cœur d'une femme , lorsqu'on la surpasse dans quelque chose d'estimable , produit souvent des bons effets , qu'il seroit injuste de le regarder comme un défaut.

Je conviens qu'il n'est point aisé de tenir un juste milieu entre les deux especes d'orgueil dont je viens de parler.

Mais ressouvenez - vous toujours , ma chere Fille , qu'il vaut encore mieux pour une femme qu'on l'accuse de fierté , que de la croire trop familiere.



---

*DES DIVERTISSEMENTS.*

C E qui me reste à vous recommander, ma chere Fille, c'est une méthode sage & sûre pour user des divertissements avec prudence. Dans la jeunesse, il est très-dangereux de se montrer trop ardente à la poursuite des plaisirs; & dans un âge plus mûr, c'est vouloir embrasser une ombre qui nous échappe sans cesse. D'ailleurs ces fortes d'amusements, n'étant plus alors de saison, deviennent par-là presque indécents. Les plaisirs ne sont faits proprement que pour reposer & récréer ceux qui travaillent beaucoup: par conséquent les gens oisifs n'en ont pas besoin; & cependant ce sont presque toujours ceux qui s'y livrent avec le plus d'empressement. Lorsque notre esprit a été trop long-temps appliqué au soin de nos affaires ou de nos emplois,

il est aussi naturel que nécessaire de le délasser pour quelques instants par des amusements honnêtes ; mais il est également déplacé & ridicule , de passer toute sa vie dans les plaisirs. D'ailleurs on court même risque de les détruire , en n'y mettant point d'interruption. L'esprit ainsi que le corps se fatigue , lorsqu'il reste toujours dans la même situation ; la trop grande application l'énerve à la fin , & le trop de dissipation le rend lâche & paresseux. C'est la variété qui fait le charme de tous nos amusements ; ceux qui sont trop souvent répétés , commencent d'abord par nous devenir indifférents , & finissent enfin par nous ennuyer. Tant qu'on fait les bien choisir & les prendre à propos , ils ne peuvent jamais nous attirer de blâme : mais dès que nous en usons avec excès , quoique très-innocents par eux-mêmes , ils deviennent souvent criminels , & ne manquent jamais de nous rendre ridicules.

Il y a des femmes qui sont de toutes les

fêtes, comme *Beffus* (1) étoit autrefois de tous les duels. Leur société n'est composée que de gens aussi frivoles qu'elles. C'est une espece de cercle où elles sont enfermées & d'où il semble qu'elles ne peuvent sortir : elles ne sauroient même prendre sur elles d'interrompre une vie aussi oisive par une seule heure de réflexion. Elles savent le nom de tous les Acteurs, & connoissent toutes les loges de la Foire (2). Il n'y a point de soldat aussi exact à se rendre à son poste au son des tambours de sa compagnie, qu'elles sont empressées d'aller voir quelques nouvelles marionnettes, ou quelque monstre arrivé depuis peu.

---

(1) Il ya une Comédie Angloise, où l'Auteur introduit une espece de Capitan nommé *Beffus*, qui est retenu pour servir de second dans plusieurs duels à la fois.

(2) Il se tient une Foire à Londres après la Saint Barthelemi, qui ressemble assez à la Foire Saint Germain de Paris.

Le printemps , qui fait prendre l'effor aux mouches & aux fots , leur fait déserrer leurs maisons pour aller étaler leur luxe & leurs ridicules dans les promenades publiques : l'hiver , elles remplissent toutes les salles de spectacle & tous les cercles , tant à la Ville qu'à la Cour. On est si las de les rencontrer courant sans cesse d'un lieu à un autre , sans dessein & sans objet , que les hommes même en sont excédés , quelque jolies qu'elles puissent être. La vue se rassasie de considérer les objets les plus agréables , de même que l'estomac des aliments les plus délicats ; & quand une femme , quoique belle , se montre trop en public , on s'en ennuie bientôt , & elle vient au point de fatiguer les yeux au lieu de les charmer. Les jolies femmes de l'espèce dont je parle , sont si ardentes à la recherche continuelle des plaisirs , qu'insensiblement elles deviennent l'objet de la risée de tout le monde. Elles ne veulent pas se persuader que si on les voyoit plus rare-

ment, on ne s'en mocqueroit pas au moins si souvent. D'ailleurs on les trouve par-tout, & elles s'avilissent, pour ainsi dire, à force de se prodiguer.

Je ne saurois désapprouver qu'on joue quelquefois pour se délasser. Mais vous ne devez pas vous livrer à cette espece d'amusement, au point qu'on puisse vous taxer d'être une joueuse de profession; c'est un défaut qu'il faut éviter avec presque autant de soin que ceux qui paroissent plus criminels en eux-mêmes. Le goût du jeu, lorsqu'il est vif, a des suites si dangereuses, qu'il n'est pas possible de le tolérer. Il fait insensiblement contracter l'habitude de l'oïveté, & par conséquent d'une perte de temps considérable. Il oblige souvent à vivre avec assez mauvaise compagnie; il fait négliger les devoirs de la société & ses propres affaires: en un mot, il lie indispensablement avec des personnes qui ne peuvent que nuire à la réputation d'une femme.

Si je voulois approfondir cette matie-

re, j'aurois encore bien d'autres choses à dire contre le jeu ; car il donne occasion au Public de faire souvent à une joueuse des questions très-offensantes : *Comment osez-vous vous risquer à faire de si grandes pertes ? De quels moyens vous servirez-vous pour payer de si grosses sommes ?* & plusieurs autres semblables. Si vous vous acquittez exactement de vos dettes, on mettra tout en usage pour découvrir d'où peut vous venir tant d'argent. Si vous devez à un homme, il faudra que vous l'accabliez sans cesse de soins & d'égards, pour lui témoigner votre reconnoissance de la bonté qu'il a d'attendre son paiement. Si cet homme est d'un caractère à laisser soupçonner qu'il ne fait pas aisément crédit, on pensera aussi-tôt que puisqu'il est devenu si facile, il faut qu'il y soit engagé par de fortes raisons, & qu'il ait sans doute acquis des droits sur vous qui le dédommagent de ce que vous pouvez lui devoir. D'ailleurs, si une joueuse pou-



voit se voir lorsqu'elle a vilain jeu , & que la mise est considérable , elle abjure-  
roit certainement pour toujours un  
plaisir qui la défigure à un si haut  
point.

On ne regardera jamais comme une  
faute , que vous dansiez quelquefois ;  
mais ressouvenez-vous que votre habi-  
leté sur ce point doit se réduire à savoir  
mieux qu'une autre vous présenter  
agréablement. C'est sans doute un avan-  
tage que de bien danser ; mais dès  
qu'on le pousse trop loin , on peut dire  
qu'on excelle dans l'art des Baladins ; ce  
qui n'est assurément pas une louange.  
Il vaudroit donc mieux qu'une femme  
ne dansât jamais , parce qu'elle n'a pas  
de talent pour cet art , que de l'exercer  
trop souvent , parce qu'elle s'en acquitte  
trop bien. La méthode la plus sûre & la  
plus aisée à suivre , est de ne se livrer à ce  
goût que dans des compagnies privées ,  
avec des amis particuliers ; & même  
alors , il faut que ce soit sans soin & sans

étude , comme on doit prendre un simple amusement ; & non pas avec appareil , comme si c'étoit une véritable affaire qui eût mérité un mois , au moins , de préparation , par de sérieuses conférences avec un Maître à danser.

On pourroit s'étendre encore beaucoup sur les plaisirs en général , & faire des réflexions sans nombre sur les dangers qui les accompagnent ; mais je crois devoir me renfermer dans des bornes plus étroites pour ne pas vous ennuyer. Si je me laissois aller au penchant qui m'entraîne , je ferois un gros volume , & je ne remplirois plus le dessein que j'ai de vous amuser en vous instruisant. Je conclurai donc ces Avis , ma chere Fille , par des souhaits ardents pour tout ce qui pourra faire votre bonheur , afin que vous viviez de maniere à illustrer votre famille , & à servir de modele à votre sexe ; que vous puissiez être heureuse avec un mari qui vous

estime autant que je me flatte que vous mériterez de l'être , & avec des enfants qui héritent de vos vertus : que vous brilliez dans le monde ; mais que ce ne soit pas d'un faux éclat , & que vous puissiez réduire l'Envie même au silence par une conduite irréprochable en tout genre : que l'esprit & la vertu conspirent à l'envi à vous faire admirer ; car lorsqu'on n'a que l'une de ces deux qualités ; la première est si vuide , & la seconde si foible , qu'à peine méritent-elles des louanges chacune en particulier. Fasse le Ciel que vous les possédiez toutes deux , & que vous ne les abandonniez jamais ; qu'elles soient vos Anges tutélaires ; & prenez garde de les perdre de vue dans quelque circonstance que ce soit. Puissiez-vous élever votre ame au point de forcer , pour ainsi dire , le siecle qui vous suivra , à vous placer dans ses fastes au-dessus de toutes les autres femmes , & que la postérité vous soit redevable pour les grands avantages qu'elle

retirera des bons exemples que vous aurez donnés pendant tout le cours de votre vie !

Je terminerai cet ouvrage , ma cher Fille , en vous conjurant d'accomplir scrupuleusement tous les préceptes que je viens de vous donner. L'ambition que j'ai de vous voir parfaite, est tellement unie à la tendresse que j'ai pour vous , que je regarderai toujours votre bonheur comme faisant la plus grande partie du mien.

*F I N.*

---



---

# TABLE.

<b>E</b> PIÎTRE A MA NIECE,	page 243
<i>AVERTISSEMENT,</i>	247

---

<i>AVIS D'UN PERE A SA FILLE,</i>	page 265
-----------------------------------	----------

<i>Sur la Religion,</i>	269
<i>Sur le Mariage,</i>	284
<i>Sur la conduite dans son Domestique,</i>	
<i>avec sa famille &amp; ses enfants,</i>	218
<i>Sur la Conduite dans le monde &amp; dans la</i>	
<i>conversation,</i>	242
<i>De l'Amitié,</i>	262
<i>De la Critique,</i>	270
<i>De la Vanité &amp; de l'Affectation,</i>	278
<i>De l'Orgueil,</i>	291
<i>Des Divertissemens,</i>	298

Fin de la Table.

# PENSÉES

E T

## RÉFLEXIONS

MORALES,

SUR DIVERS SUJETS.

---

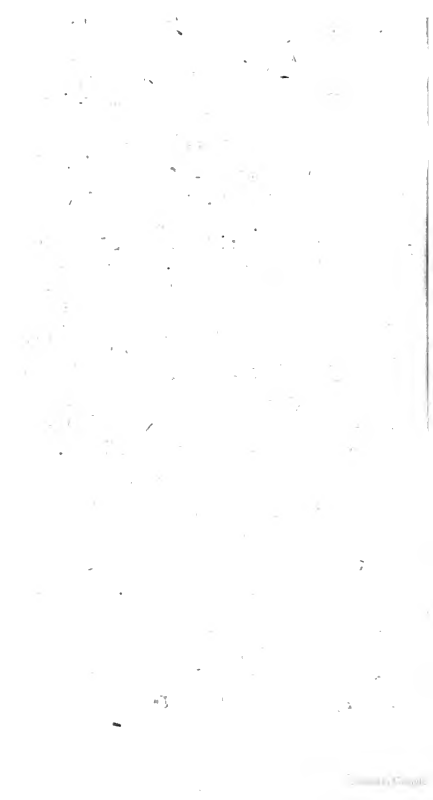
*Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.*

HORAT.

---

*Tome I.*

O.





# É P I T R E

## D É D I C A T O I R E

A M A S Œ U R.

**L**E Sentiment ne connoît point de loi ;  
les liens du sang n'ont été que l'occasion  
de l'union de nos cœurs. Cette heureuse  
sympathie où l'instinct nous entraîne , de-  
vint un choix quand l'âge eut permis à  
la raison de l'éclairer : nos deux ames  
alors se confondirent , & nos pensées n'eus-  
sent plus qu'une même origine. Ce n'est  
donc que votre bien que je vous rends , en  
vous offrant cet Ouvrage qui nous est com-  
mun à tous deux. Il est le fruit de ces en-  
tretiens que nous avons eus tant de fois  
ensemble. La confiance déchiroit le voile ,  
l'amitié fouilloit dans le cœur , & nous  
trouvions dans l'aveu réciproque de nos  
foiblesses , de quoi découvrir celles des au-  
tres. Presque tous les hommes ont les mé-



*mes germes de vices & de vertus. Ce n'est qu'à force de réflexions & de combats qu'on parvient à déraciner les premiers, & à faire éclore & fructifier les seconds. Pour vous qui n'avez plus d'affauts à livrer, & qui jouissez paisiblement de votre victoire dans le sein de la sagesse, daignez jeter un coup d'œil sur les miseres humaines dont votre courage vous a délivrée ; & si le tableau vous en paroît foible, excusez le pinceau en faveur du Peintre.*





P E N S É E S  
E T R É F L E X I O N S  
M O R A L E S ,  
*SUR DIVERS SUJETS.*

---

*SUR LA RELIGION.*

**L**ES deux objets dont il est le plus important aux hommes d'être instruits, *leur Religion, & l'art de conserver leur santé*, sont cependant ceux qu'ils étudient & dont ils s'occupent le moins.

Qu'est-ce qu'un vrai dévot ? Est - ce un homme qui passe sa vie aux pieds des Autels, couvert d'un cilice & couché sur la cendre ? Non , sans doute. C'est un homme qui remplit tous ses devoirs envers le prochain & envers lui - même.

Un vrai dévot est supérieur aux autres hommes. En effet, il approche plus qu'eux de la Divinité, puisqu'il a su vaincre, en grande partie, les foiblesses, & j'ose même dire les vices presque inséparables de l'humanité.

L'humilité & la bonne-foi sont les principaux appanages de la vraie piété. Un homme faux ou orgueilleux n'est point dévot, c'est un hypocrite.

Il y a des gens qui se croient dévots, parce que la crainte de l'enfer les détourne quelquefois du vice. La récompense ne les touche pas : ce ne sont que des poltrons, qui, comme dit Charron, *ne font point le mal de peur d'être battus* ; mais s'ils peuvent perdre de vue un instant l'idée de la punition, ils se livrent au crime avec autant d'ardeur que ceux qui ne croient rien.

Pour que la dévotion fasse notre bonheur, il faut qu'elle nous gouverne uniquement, & qu'elle soit, pour ainsi dire, notre passion dominante. Ceux

qui prétendent allier les plaisirs du monde avec les maximes de la Religion , sont presque sans cesse dans les remords , & par conséquent les plus malheureux des hommes.

Je ne suis point étonné que depuis l'établissement de la Religion Chrétienne , l'Eglise se soit élevée avec tant de force contre les spectacles ; c'est un péril certain pour les ames déjà corrompues , & un danger au moins pour celles qui sont encore innocentes.

La Philosophie n'a jamais su que pallier les passions ; c'est à la Religion seule qu'il appartient de les dompter.

La Religion est la consolation des malheureux : pour ceux qui n'en ont point , j'ignore quelle peut être leur ressource.

S'il y a un Dieu , l'immortalité de l'ame, pour être crue , n'a pas besoin du secours de la foi ; l'inégalité des conditions , le malheur souvent attaché à persécuter la vertu , & le bonheur à récom-

penfer le vice , doivent nous la prouver. Il faut être Athée pour ne pas croire un Paradis & un Enfer.

Si les hommes étoient réellement convaincus de leur prétendue croyance , hors les foux , ils feroient tous des Saints.

La plus grande partie des hommes feroient dévots , s'ils n'avoient point de paffions. Mais ces paffions leur font chères , & la Religion veut qu'on les combatte. On ne commence ordinairement à douter , que lorsqu'on a intérêt d'être incrédule.

Quel eft le projet de nos prétendus efprits-forts ? Nous rendre heureux , répondent-ils , porter le flambeau de la vérité au milieu du chaos de nos erreurs , diffiper les ténèbres où le préjugé & l'ignorance nous ont plongés depuis tant de fiecles , & remplacer par un doute raifonné la ftupide crédulité du vulgaire. Ce projet eft beau fans doute , & mérite , de notre part , la plus vive reconnoiffance. Mais fi pour nous faire paf-

fer ensuite de ce doute à la certitude en nous prêchant le Déisme & même le Matérialisme, il faut renverser les loix & tous les liens de la société; que devons-nous penser de ces nouveaux Apôtres, qui en voulant nous délivrer de la crainte d'une autre vie, nous livrent en attendant à tous les dangers de celle-ci ? En effet, que n'avons-nous pas à redouter des passions, dès qu'elles n'auront point de frein ? C'est cependant en nous l'ôtant que nos Philosophes modernes croient travailler à notre bonheur. Ils ne daignent même pas nous donner aucune preuve pour nous convaincre. Les bons mots & les épiigrammes leur servent de démonstration : le ridicule & le mépris doivent être leur récompense.

J'avoue que je n'ai pas assez bonne opinion des hommes en général, pour ne pas craindre d'être en concurrence sur des objets importants avec ceux qui n'espèrent point de Paradis, & qui.

sur-tout ne craignent pas d'Enfer, quand leurs passions seront contraires à mon intérêt ou à mon bonheur.



---

*SUR L'AMOUR-PROPRE.*

**L'**AMOUR-PROPRE est la première & la dernière de nos passions , ou pour mieux dire, il les renferme toutes. C'est notre principal mobile , & nous n'agissons que par lui & pour lui.

L'amour-propre se déguise sous tant de formes différentes , qu'on le prend souvent même pour de la modestie.

Notre amour-propre est la source de la plupart de nos plaisirs ; il l'est aussi de nos chagrins ; après ceux du cœur , ( dont tous les hommes même ne sont pas susceptibles ) les plus cuisants , sans contredit , sont ceux qu'il nous cause : nul n'en est exempt , & on s'en console difficilement.

La plupart des hommes desirant plus d'être admirés que d'être aimés. L'admiration satisfait l'amour-propre , & tous les hommes en ont. L'amitié appartient



au sentiment , & il y a bien des gens qui n'en ont point.

Si l'on ôtoit l'amour-propre de nos plaisirs & de nos chagrins , on les diminueroit de plus de moitié.

On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie.

Il est des torts dont la griéveté ôte la force de les avouer , & d'en solliciter le pardon , parce qu'on les croit impardonnables. C'est donc à l'offensé , dans ce cas , à faire les premières démarches , s'il est sûr d'ailleurs du repentir de celui qui l'a outragé , & qu'il veuille le conserver pour ami , sans quoi il le perdra.

Le sentiment trop vif de notre faute , & notre amour-propre , nous portent insensiblement à nous éloigner d'un homme que nous savons en droit de nous faire des reproches : nous le fuyons , parce que nous le craignons , & l'on est bien près de haïr ce que l'on craint.

L'envie de satisfaire notre amour-pro-

pre nous fait quelquefois oublier les sentiments les mieux fondés.

C'est souvent par un excès d'amour-propre , qu'on ne se pardonne point ; car où cette passion ne se glisse-t-elle pas ? On est quelquefois indulgent envers les autres , tandis qu'on est plein de rigueur pour soi-même sur les mêmes objets. D'où cela vient-il , si ce n'est de la supériorité qu'on croit avoir sur eux ? On trouve tout simple qu'ils fassent des fautes qu'on ne se croyoit pas capable de commettre. On se regardoit comme invulnérable : on est vaincu : cette défaite est bien humiliante. On ne doit jamais en effet se pardonner de s'être mis au niveau de ses semblables.

La crainte de paroître ignorant , est le plus grand obstacle pour cesser de l'être.

Il y a certaines gens auxquels il est arrivé de sacrifier leur réputation pour sauver un ridicule.

Ceux qu'on n'admire jamais , admirent rarement les autres.

On peut censurer impunément devant la plupart des hommes, les défauts & même les vices auxquels ils sont le plus enclins ; car il est fort rare qu'ils s'appliquent la critique qu'on en fait. Un avaricieux ira même jusqu'à condamner l'avarice , un ambitieux l'ambition , & ainsi des autres , parce qu'on ne se voit jamais tel qu'on est. C'est par cette raison que les Prédicateurs & le Moralistes n'ont encore corrigé personne.

On connoît mieux ceux avec qui l'on vit qu'on ne se connoît soi-même. L'intérêt qu'on a de se voir plus parfait qu'eux , du moins exempt de ces défauts qu'on n'ose s'avouer , nous aveugle. Il n'en est pas de même pour ceux des autres ; ils ont beau les cacher , nous déchirons sans scrupule le voile , dont ils cherchent vainement à les couvrir.

En fait de morale , on se persuade aisément qu'on est ce qu'on devrait être.

Il n'y a que ceux qui n'ont aucune

bonne qualité pour balancer leurs défauts, qui n'ont pas la force de les avouer (a).

C'est le desir d'acquérir des suffrages , fondé sur le double intérêt de la vanité & de l'amour-propre , qui fait que la plupart des hommes font plus , ou du moins sont prêts à faire davantage , pour des gens qu'à peine ils ont vus , que pour des connoissances de vingt ans , & quelquefois même pour leurs amis.

Les hommes en général ne méritent d'être ni aimés , ni estimés. Chacun en convient en particulier ; cependant il n'y a presque personne qui ne mette tout en usage pour mériter l'estime & l'amitié de la multitude. Quelle inconséquence !

---

(a) Henri IV demandant un jour à l'Ambassadeur d'Espagne, si son Maître n'avoit point de Maîtresses : l'Ambassadeur lui répondit que Philippe étoit un Prince religieux qui n'aimoit que la Reine ; Henri IV lui répartit aussi-tôt avec vivacité : *Est-ce que votre Roi n'a pas assez de vertus pour couvrir un vice ?*

Comme l'amour-propre se porte sur tous les objets , il y a des gens qui ayant considéré avec raison la sensibilité comme un mérite , pensent qu'en l'outrant ils acquerront la réputation d'ames sensibles. En conséquence ils forcent leur caractère , & paroissent plus affectés des peines de leurs amis , que ceux qui les ressentent , ne peuvent l'être eux-mêmes. On n'est occupé qu'à essuyer leurs larmes ; mais ce rôle est de peu de durée. Le public s'ennuie bientôt de celui de consolateur , & le Héros du sentiment reste abandonné au triste plaisir de s'affliger pour donner bonne opinion de son cœur.

Le trop grand desir de plaire produit souvent l'effet opposé. Nous nous échafaudons pour briller ; il n'y a pas un petit coin de notre esprit où nous n'allions fouiller. Rien n'est oublié , excepté le naturel qui seul a des droits sur nous. Ce vain étalage de pieces rapportées , qui souvent même ne quadrent point

ensemble, forment un composé bizarre : en voulant embellir la nature , nous la chargeons d'ornemens superflus qui la boursofflent ; au lieu d'un tableau séduisant , nous ne présentons plus qu'une *caricature*. Faut-il donc s'étonner si ces personnages annoncés perdent si souvent à être vus , & si ces prétendus géans ne paroissent , pour l'ordinaire , que des pigmées montés sur des échasses ?

Rien n'humilie tant l'amour-propre que d'avoir eu un violent desir de plaire , & de n'avoir pas réussi.

Si nous n'avions point de prétentions , celles des autres ne nous choqueroient pas tant.

Je ne fais pourquoi on est si flatté d'avoir de l'esprit ; car ordinairement il ne sert qu'à nous rendre malheureux. En effet , on ne fauroit disconvenir qu'il n'y ait beaucoup moins de plaisir à goûter , que de chagrins à essuyer : & plus nos perceptions sont vives , plus nous sentons les biens & les maux ; mais le desir de se

faire admirer est encore plus vif dans le cœur des hommes , que celui d'être heureux.

Nous pardonnons des injures & même de mauvais traitements ; mais il est bien rare qu'on pardonne à celui qui est plus estimé & plus recherché que nous. Plus nous sentons même sa supériorité , plus elle nous rend irréconciliables.

On divulgue plus de secrets par vanité & par amour-propre , que par indiscretion & même par méchanceté.

On ne demande guere d'avis que pour faire approuver le sien.

Entre deux personnes qui disputent ensemble , l'on peut presque décider , sans connoître même le fond de la question , que celui qui se fâche est celui qui a tort.

Sans l'amour-propre nous serions peut-être rebutés par la distance immense qu'il y a sans doute entre ce que nous savons , & ce qu'on saura dans les siècles futurs. Mais le voile épais répandu sur

L'avenir, ne permet pas à nos yeux d'y pénétrer ; & cette obscurité est favorable aux progrès des connoissances humaines ; parce que ce sentiment inné dans tous les hommes, persuade à chaque individu , dans le genre qu'il a choisi , qu'il a atteint , ou que du moins il atteindra , à force de travail , le dernier degré de perfection.

Rarement on écrit pour instruire les autres des connoissances qu'on a acquises , mais pour leur apprendre qu'on les a.

Rien n'est plus reconnoissant que la haine quand on la sert , sur-tout lorsque l'amour-propre en est le principe , parce qu'il est la base de toutes nos passions.

Ceux qui ont beaucoup d'amour-propre sont plus occupés du desir de faire plaisir aux autres que de leur épargner des chagrins ; parce que le premier fait naître de la reconnoissance , & qu'il est rare qu'on sache gré du second.

Si l'amour-propre fait quelquefois naître l'amour , il en guérit aussi quelquefois.



L'amour-propre prend souvent le masque de l'amitié, même à notre insu. Nous croyons donner une marque de confiance à notre ami, en lui dévoilant un secret qui nous flatte, & nous ne faisons qu'un acte de vanité.

L'amour-propre produit souvent des effets opposés ; il donne de l'aigreur à certaines gens, parce qu'ils regardent comme une injure tous les hommages dont ils ne font pas l'objet. D'autres, au contraire, croient voir des admirateurs dans tous ceux qu'ils rencontrent. A les entendre, il semble qu'on les comble sans cesse des éloges les plus flatteurs. L'envie rend les premiers malheureux, & la fatuité rend les derniers ridicules.

L'admiration ajoute beaucoup au sentiment, parce qu'elle flatte notre amour-propre. Nous croyons participer aux éloges que les talents & les vertus de nos amis leur ont mérités ; & si nous venons à les perdre, le regret en est d'autant plus vif & plus durable, qu'ou-

tre la douleur d'être privés de ce que nous aimions , nous nous persuadons que nous avons perdu en même-temps partie de notre valeur ; les pleurs de la vanité humiliée , se mêlent à ceux de la tendresse , & les rendent encore plus amers.



---

*S U R L' A M I T I É.*

**L'**AMITIÉ est le commerce des âmes : celles qui y mettent le plus , en retirent aussi le plus de plaisir. Mais si nous faisons seuls les frais , & que nous n'y trouvions aucun avantage , il faut le quitter ; on du moins changer l'objet de notre attachement. C'est la malheureuse nécessité où sont souvent exposées les âmes trop sensibles : mais il ne faut pas se rebuter , & les ingrats ne doivent pas nous rendre assez cruels à nous-mêmes pour nous faire prendre le parti de végéter , tandis que nous sommes faits pour sentir.

Une amitié sans confiance , est un être de raison qui n'exista jamais ; c'est une montagne sans vallée : en un mot , c'est un paradoxe qui ne sauroit être conçu que par ceux qui n'ont pas l'idée de ce

lien des ames , le plus respectable de tous.

Le caractère de nos amis , & en général de ceux qui nous environnent , influe toujours un peu sur le nôtre , selon qu'il est plus ou moins susceptible d'empreinte. Il est donc nécessaire , quand on veut se faire connoître parfaitement , de peindre non-seulement son ame , mais de donner aussi une idée exacte de ceux avec qui l'on vit habituellement , par choix , ou par nécessité , sans quoi on ne montre de soi que quelques facettes.

Quand on a ouvert son ame à son ami , & qu'on lui a découvert ses secrets les plus importants , il reste encore quelque chose à lui confier , ce sont ses *miseres* ; & de toutes les confidences , c'est peut-être celle qui coûte le plus à faire.

On ne sent jamais mieux le besoin de l'amitié que dans le malheur. Un ami est pour lors comme un corps flottant qu'un homme prêt à se noyer saisit avec empressement , & dont rien ne peut le sé-

parer. Dans le bonheur, au contraire, tout nous est bon. Les images riantes qui se peignent dans notre imagination, se réfléchissent sur tous les objets qui nous environnent, nous quittons nos amis avec moins de regret, & le plaisir de les revoir est beaucoup moins vif. Ils ne nous sont pas d'une utilité absolue; & nos sentiments, de quelque nature qu'ils soient, sont toujours en proportion de nos besoins.

La reconnoissance ajoute sans doute au sentiment; mais il est rare qu'elle le fasse naître.

Le sentiment ne s'exige, point; il se mérite.

On ne doit point demander excuse des fautes de sentiment.

La plupart des hommes nous aiment plus souvent par habitude & par convenance, que par choix & par goût. Leur conduite nous prouve tous les jours cette vérité; cependant presque personne ne la croit ou du moins ne se l'applique

l'applique. L'amour-propre nous dit le contraire, ne prouve rien, & nous persuade.

L'amitié qui n'exige rien & qui ne se plaint jamais, est presque toujours foible.

Les ames tendres & délicates se refusent souvent la consolation de se plaindre, dans la crainte qu'on ne regarde comme une foiblesse l'excès de leur sensibilité.

Il est rare de trouver un homme assez parfait pour ne pas donner quelquefois sujet à son ami de se repentir d'avoir eu pour lui de l'amitié & de la confiance.

On ne répare ses torts que vis-à-vis de ceux qu'on aime.

Il n'en est pas des brouilleries comme des raccommodements ; une brouillerie est souvent le germe d'une autre, & plus on se brouille, plus il y a lieu de croire qu'on se brouillera encore : au lieu que plus on se raccommode, moins il y a d'espérance de se raccommoder à l'avenir.

On ne sauroit être envers ses amis , même les plus intimes , trop avare de reproches , sur-tout de ceux que nous sentons qu'ils ne nous feroient pas en pareilles circonstances ; parce que n'étant point affectés du motif de nos plaintes , ils nous croient plus difficiles que sensibles.

Quand on manque à l'amitié , les procédés & les égards sont de nouveaux torts & quelquefois même une insulte.

On est plus gêné avec ceux qu'on n'aime plus , qu'avec ceux qu'on n'a jamais vus.

Il arrive quelquefois que des gens qui nous plaisent fort , ne nous conviennent point du tout.

Il ne suffit pas d'aimer pour plaire ; il faut convenir à l'objet qu'on aime , & sur-tout l'aimer à *sa mode* , sans quoi toutes les preuves d'attachement qu'on lui donne sont nulles , ou n'excitent en lui qu'une reconnoissance stérile , qui loin de faire naître le goût , y forme quelquefois un obstacle invincible.

Ce n'est pas le service seul qu'on nous a rendu qui exige de nous de la reconnaissance, c'est le desir qu'on a eu de nous en rendre.

Dans les actions d'éclat, de quelque genre qu'elles soient, l'amour-propre est toujours satisfait. Elles sont elles-mêmes sa récompense ; mais il n'y a que l'amitié qui puisse payer les soins qui partent du cœur.

Quand on gâte quelqu'un par goût, on ne le corrige point avec de l'humeur.

Les amis approuvent & ne louent point. La louange est le partage des flatteurs, & par conséquent des indifférents, si ce n'est même des ennemis.

Les torts de l'amour doivent être oubliés dans l'amitié, quand on est assez heureux pour qu'elle lui survive.

L'amitié peut réparer les fautes que l'amour seul a fait commettre, mais jamais l'amour le plus vif ne sauroit expier les torts dont l'amitié se plaint.

L'amitié, sans doute, est le plus grand



de tous les biens. Cependant on l'abandonne pour l'amour , lorsqu'il se trouve en concurrence avec elle , quoiqu'il soit le plus grand de tous les maux.

Le temps est tôt ou tard le vainqueur de l'amour : l'amitié seule dompte le temps.

Quand on ne fait pas cas de notre amitié , on ne mérite point notre amour.

L'amitié entre homme & femme est le lien le plus agréable de tous ; mais celle des hommes entr'eux est plus sûre & moins dangereuse : pour celle des femmes entr'elles , elle est si rare , qu'on peut la regarder comme nulle.

Le malheur d'être condamné à ne plus sentir , quand on a joui de cet avantage , est un mal incurable , que le plaisir d'être applaudi ne peut jamais que pallier.

Le véritable sentiment est affligé , mais jamais humilié.

Entre deux amis celui qui aime le plus , est sans contredit le plus heureux ; on jouit bien davantage , & d'une fa-

çon plus agréable du sentiment dont on est affecté, que de celui qu'on inspire.

Les reproches ne sont pas faits pour les personnes dont on a des sujets de se plaindre assez graves pour rompre avec elles ; ils doivent être réservés pour ceux dont on fait cas encore : & dès qu'on nous a manqué par le cœur, on ne mérite ni estime ni amitié ; ce seroit avilir l'une & l'autre que d'entrer en explication.

L'amour fait souvent tort à l'amitié : un ami qui devient amant est plus tendre, sans doute, mais il n'est jamais aussi sûr que celui dont le cœur est libre de passion : un instant de jalousie, un refus, un moment d'humeur peuvent détruire en un jour le fruit de dix ans de soin & de confiance réciproque. L'amant piqué entraîne l'ami dans sa querelle, quoiqu'il n'y ait point de part, & l'effervescence momentanée des sens, nous fait perdre pour jamais les avantages d'un sentiment dont la mort seule eût été le terme, si l'amour ne l'eût point troublé.

Quoique l'amitié n'exige pas autant que l'amour, non-seulement elle n'exclut pas, mais elle suppose même cette jalousie délicate, & cette tendre inquiétude qui accompagne toujours le sentiment. Les reproches ne sont donc pas interdits dans l'amitié, pourvu qu'ils soient dictés par le cœur. Celui qui n'est jamais mécontent de son ami, ne fait pas toujours son éloge, ni celui de l'objet de son attachement.

Les petites brouilleries sont quelquefois utiles entre amis comme entre amants. Ils ont besoin les uns & les autres d'être réveillés de la léthargie & de la langueur qu'accompagne une longue uniformité. Une discussion vive, une petite querelle même les réchauffe, & leur redonne une nouvelle vie; mais la répétition en est dangereuse. Il en est de ces légers nuages dans le sentiment, comme des rubans & des autres ajustements des femmes. Le changement de forme & les nouveaux plis leur rendent toute la frai-

cheur , & même toutes les graces de la nouveauté ; mais ils s'en usent beaucoup plus vite.

L'amitié d'un Sujet pour son Roi ne peut se témoigner que par une conduite toute opposée à celle des personnes de même état. Cette joie douce qu'on voit répandue sur le visage de celui qui apperçoit son ami , les soins , la confiance , les attentions en tout genre , toutes ces preuves extérieures de sentiment , si naturelles & si vraies entre deux hommes qui n'attendent rien l'un de l'autre que le bonheur d'être aimé , ne sont pour l'ordinaire que des pièges que l'intérêt & l'ambition tendent au Prince dont on captive la faveur pour en obtenir des bienfaits. La flatterie se couvre du masque de l'amitié , & le Souverain qui s'y laisse surprendre , s'avilit autant que le Sujet qui veut le séduire. S'il cherche un ami , ce n'est point parmi ces âmes basses & mercenaires qu'il doit espérer de le trouver. C'est dans ces caractères

fermes, & qui tiendroient plutôt de la dureté que de la foiblesse; qui ne craignent point de montrer la vérité toute nue, parce qu'ils estiment assez leur maître pour le croire digne de soutenir son aspect sans rougir. Les amis de ce genre sont moins aimables, sans doute, mais ils sont sûrs. Entre les égaux, l'amitié peut être tendre & affectueuse, sans pouvoir être soupçonnée de fausseté; mais vis-à-vis des Grands, c'est à sa fermeté, & même à sa sévérité qu'on doit la reconnoître. Il faut savoir déchirer aux yeux même de son Roi une promesse déshonorante pour lui, extorquée par l'ambition, & signée par la foiblesse. Mais où trouver des hommes capables d'un tel effort, & d'un attachement aussi vrai? S'il en existe encore, ils doivent avoir un temple dans tous les cœurs.



*SUR LES PASSIONS.*

**L**ES passions occupent la plus grande partie de notre vie, & les regrets s'emparent de l'autre.

Les passions font à l'ame ce que la fièvre est au corps.

Les passions produisent quelquefois les mêmes effets que la vertu. L'amour de la gloire, & le desir effréné qu'avoit Alexandre de remplir l'Univers du bruit de son nom, & de s'en faire admirer, eut probablement beaucoup plus de part à la bonté généreuse qu'il témoigna à la veuve de Darius, & à la sage retenue dans laquelle il vécut avec les filles de ce Roi infortuné, que ce sentiment honnête qu'inspire la vertu malheureuse & qui la fait respecter. Quand on a quelque idée du caractère de ce Conquérant, on peut presque gager à coup sûr, qu'il n'eût point mis de bornes à ses desirs,

s'il n'eût pas craint d'en mettre à sa gloire.

Quoiqu'en amour le moral & le physique soient tellement confondus qu'on ait peine à distinguer leurs différents effets, on peut assurer cependant que les grandes passions n'ont pas ordinairement le physique pour objet ; ce sont bien à la vérité les *sens* qui desirent la jouissance, mais c'est *l'ame* qui aime ; & lorsqu'elle est vivement affectée, l'âge, & la perte même des agréments n'affoiblissent pas ses sentiments, parce que les attraites qui l'attachent sont supérieurs aux graces de la Beauté : il arrive même quelquefois que les seules qualités du cœur font naître l'amour le plus violent & le plus indomptable. Dans ce cas, c'est le *moral* qui excite les sens ; & l'on peut dire qu'on ne desire l'union physique que parce qu'elle est le symbole de celle des ames.

Ceux qui sont nés avec les passions vives, goûtent sans doute plus les plaisirs que les ames froides. Mais ils ressen-

tent aussi les chagrins avec la même vivacité, & la distribution des uns & des autres n'étant pas égale à beaucoup près, ils ne peuvent jamais être heureux.

Il est certaines ames pour lesquelles la ratraite est un danger ; leurs passions n'étant détournées par aucun objet extérieur, y prennent de nouvelles forces ; leur imagination s'échauffe, même par les efforts qu'elles font pour s'en guérir, & leur mal devient incurable ; elles auroient besoin du tumulte du monde pour s'en délivrer ou du moins pour les affoiblir.

Les passions sont, sans contredit, la source de presque tous les plaisirs : mais elles n'ont jamais fait d'heureux.

Il n'est pas pardonnable de languir sous le joug d'une passion médiocre ; il faut la vaincre.

Les grandes passions ont fait de grands hommes dans tous les genres, mais il leur manquoit encore d'avoir su vaincre ces mêmes passions.



Il en est des passions comme des plaies : il faut savoir sacrifier un bras quand il est nécessaire , pour n'être pas contraint de se le faire couper ensuite à différentes reprises.

Il ne faut pas croire que les passions soient les mêmes dans tous les hommes : elles prennent le caractère de ceux qui les ressentent. Les sentiments que l'amour excitoit dans Néron étoient différents de ceux qu'il inspiroit à Titus.

La haine est une passion plus violente que l'amour , & l'éteint souvent lorsqu'il se trouve contraire au desir que nous avons de nous venger.

La haine peut être portée au point de nous faire desirer aussi vivement le malheur de celui que nous haïssons , que notre propre bonheur.

La haine qui vient de notre amour-propre offensé , ne peut finir qu'avec notre vie.

Il n'existe que deux passions dont les grandes âmes puissent être susceptibles ,

L'amour dans la jeunesse , & l'ambition dans un âge plus avancé ( car il est rare qu'elles se trouvent ensemble ; ) pour les autres , elles ne naissent jamais que dans des ames basses.

Il est plus rare de rencontrer un vieillard sans avarice , qu'un jeune homme qui ne soit ni amoureux ni libertin.

L'amour est de toutes les passions celle qui nous subjuge le plus ; toutes les autres n'affectent que l'esprit , mais l'amour s'empare du physique & du moral ; tout notre être y est employé.

C'est l'estime , la confiance , la sympathie d'humeurs , la réciprocité de sentimens qui font naître l'amitié ; l'amour au contraire doit le plus souvent sa naissance au caprice , lequel le fait aussi cesser quelquefois.

On fait plus de cas de l'amour , qu'il ne le mérite ; on le déifie , & l'on croit par-là excuser les foiblesses dans lesquelles il nous entraîne. Mais en l'analysant sans intérêt & sans prévention , on se con-

vaincra aisément que ce n'est qu'un simple desir de satisfaire les besoins des sens : ôtez-en ce desir, ce n'est plus que de l'amitié. Le plaisir que ce desir contenté peut nous procurer, quelque vif qu'il soit, mérite-t-il donc qu'on lui sacrifie la paix & le bonheur de la plus grande partie de sa vie ?

A juger de l'amour par un grand nombre de ses effets, on le prendroit bien plutôt pour de la haine que pour un sentiment tendre.

Si l'on ôtoit à l'amour tout ce qui lui est étranger, & qu'on le dépouillât de tous les ornemens dont notre imagination l'a revêtu, en le réduisant à son état primitif, il ne seroit plus qu'une sensation agréable dont on auroit peu à redouter ; mais on a voulu le déifier. L'Auteur de notre être n'en avoit fait qu'un besoin, nous en avons fait une passion terrible, & pour la rendre indomptable, nous avons mis en usage tout ce que l'art peut inventer pour aug-

menter son pouvoir. Nous avons porté l'incendie dans tous les cœurs par la chaleur de nos images , & les feux dont nous brûlons ne doivent leur existence qu'à la volupté factice dont nous nous sommes enivrés. La nature bienfaisante nous avoit accordé des plaisirs sans alliage ; en voulant embellir ses dons , nous avons défiguré ses traits , & ce qui n'étoit fait que pour le bonheur de l'espèce humaine , est devenu par nos soins son poison le plus dangereux.

Le trouble & l'agitation qui accompagnent toujours les commencements d'une passion , en font le charme. Il diminue & s'anéantit même quelquefois , dès que ce trouble est passé. Telle est la cause la plus ordinaire du refroidissement des maris & des femmes qui se sont épousés par goût , & ce qui fait que l'amour le plus violent , lorsqu'on ne se brouille pas , dégénère avec le temps en indifférence.

Il est toujours dangereux de donner à l'ame des secousses trop violentes , mé-

me avec les motifs les plus louables. Elles font germer ou renaître des Passions , que le défaut d'aliment avoit empêché d'éclorre , ou que le temps avoit amorties. Les personnes vives sur-tout ont besoin du plus grand ménagement. Il ne faut les ramener que par des degrés insensibles , quand elles ont fait quelques écarts. Si l'on veut les arrêter sur le champ ou les faire retourner trop subitement sur leurs pas , elles se *cabrent* , ou elles passent le but que la raison prescrit ; en voulant réparer leurs fautes , elles donnent dans des travers d'un autre genre.

Rien n'est plus dangereux pour les jeunes-gens , que la lecture des romans. En leur amollissant le cœur , ils leur donnent une fausse idée du courage , & leur persuadent que semblables à ceux qu'on leur dépeint , ils en auront assez pour sacrifier leurs passions dans les circonstances où leur devoir l'exigera. Cette persuasion les empêche de voir les périls auxquels ils s'exposent. Ils se livrent sans

examen à tout ce que leur inspire une jeunesse bouillante ; sans réfléchir aux maux qu'ils s'appréhendent.

Les plus grands plaisirs, sans contredit, sont ceux de l'amour. Aussi ceux qui les ont éprouvés, n'en peuvent-ils plus goûter d'autres.

Quand on a donné son cœur, tout ce qu'on possède est à ce qu'on aime.

Les passions sont d'autant plus violentes, que ceux qui les ressentent ont plus d'esprit & d'imagination. Aussi a-t-on vu souvent les plus grands génies s'y livrer avec le plus de frénésie, & leur sacrifier jusqu'à leur honneur. Les gens médiocres sont à l'abri de ces écarts.

La galanterie n'est point le *simulacre* de l'amour, mais sa satire. Rien ne ressemble moins à ce sentiment, que ces propos fades & doucereux qui tiennent bien plus à la fausseté, & souvent même à la platitude, qu'à la tendresse. Celles qui s'y laissent prendre, ne sont pas di-

gnes d'être aimées, elles ne veulent être que flattées. Que leur importe qu'on les trompe, pourvu qu'on les encense. Aussi la plupart des femmes incapables de sentiments, n'exigent-elles de ceux qui veulent leur plaire que ces petits soins minutieux, & ces louanges semées avec art qui avilissent également celui qui les donne, & celle qui les reçoit. Quand l'amour est galant, il est rarement tendre, & l'on perd presque toujours du côté du sentiment ce qu'on gagne du côté des graces. Celles de l'amour sont l'amour lui-même : tout autre ornement lui est étranger & le dégrade. Cette passion n'est éloquente que lorsqu'elle ne cherche point à l'être ; dès que le bel esprit ou la flatterie s'en mêle, ce n'est plus qu'un commerce d'amour-propre, où le cœur n'a point de part, & l'on perd à la fois le plaisir d'aimer, & son excuse.

Si les passions ne causoient jamais d'autres malheurs que ceux qui leur sont

unis indispensablement, comme les craintes, les jalousies, les défiances, ce ne seroit rien ; on pourroit même, en s'y livrant, se trouver encore assez bien récompensé de ses peines par les plaisirs qu'elles procurent ; mais le plus grand des maux, est l'ennui & le dégoût qu'on sent pour tout, après qu'une passion est finie ; parce que rien ne peut la remplacer, & que le calme & la paix dont la jouissance devoit nous dédommager, ne nous offre qu'un vuide affreux, cent fois plus difficile à supporter que les chagrins même de l'amour.

La fureur & le désespoir accompagnent presque toujours l'ambition, & très-souvent l'amour.

Quand on veut être aimé long-temps, il faut savoir se faire desirer & regretter ; car la satiété est le tombeau de l'amour. Il n'en est pas de même de l'ambition. Les progrès ne font que l'accroître, parce qu'on ne jouit jamais qu'un instant ; celui qui le précède & celui qui le suit



font toujours remplis par des desirs ; ces desirs même font d'autant plus vifs , qu'on croit approcher plus près d'un terme qui s'éloigne toujours à chaque jouissance.

En amour on n'est point aimé parce qu'on aime , quoi qu'en dise M. de Buffon dans ses maximes d'amour , mais parce qu'on plaît , & la raison pour laquelle on plaît est un *je ne sais quoi* si difficile à définir , qu'il vaut mieux convenir de bonne-foi qu'on aime , & qu'on est aimé , sans trop savoir pourquoi.

Rien n'est si difficile à contenter que ceux qui nous aiment trop , & ceux que nous n'aimons plus.

Tout se vend parmi les hommes jusques aux plaisirs de l'amour , mais le sentiment seul les donne ; & ceux qui les achètent , loin de les goûter , n'en sentent que mieux la privation.

Il est un terme dans les passions , où les motifs de jalousie , qui ne servent ordinairement qu'à irriter l'amour , l'anéantissent totalement.

Il est peut-être plus difficile de se détacher d'une femme à qui l'on n'a jamais plu, que de celle dont on a été aimé. Quelque chose qu'on puisse dire en faveur de la jouissance, elle diminue toujours de la vivacité des desirs, & la curiosité, jointe à la résistance, sert à les augmenter. Aussi voit-on souvent que les amants les plus mal-traités sont les plus constants.

Si l'on analysoit la plupart de ce qu'on appelle *passions* dans le monde, on verroit qu'elles ne sont fondées de part & d'autre que sur l'amour-propre & la vanité; que ce n'est, pour l'ordinaire, du côté des hommes, que le desir de vaincre une difficulté qui puisse leur faire une réputation dans ce genre, & de celui des femmes, l'envie de rendre leur beauté plus célèbre par l'éclat de leurs conquêtes. Mais elles sont ensuite acheter la victoire par l'esclavage de leur amant, dès qu'il est vainqueur.

L'habitude d'aimer en fait à la longue  
Tome I.

un besoin réel. On cesse quelquefois , à la vérité , d'avoir une passion , mais on ne cesse pas d'aimer l'amour , & ce sentiment est le plus dangereux de tous , parce qu'il peut faire commettre des fautes irréparables. Elles n'ont pas même pour excuse ce penchant presque invincible qu'on ne sent guere qu'une ou deux fois tout au plus dans sa vie pour un objet en particulier , à l'exclusion de tout autre.

On n'aime & on ne regrette souvent qu'un être de raison , en croyant aimer & regretter réellement un objet qui nous a plu , soit parce que nous ne le voyions pas tel qu'il étoit , soit qu'il ait changé en effet. Ce n'est point alors par l'absence qu'on peut parvenir à se guérir , c'est au contraire par la présence , parce que c'est elle seule qui peut faire cesser le prestige.

Il est plus difficile d'obtenir de soi d'aimer un objet qui nous déplaît , que de nous détacher de celui qui nous plaît.

Le temps & l'absence produisent ordinairement ce dernier effet. Mais il est bien rare que le temps ni aucune circonstance puissent nous faire naître du goût pour un objet qui n'a point d'attrait pour nous : si nous le haïssions , cela feroit peut-être moins difficile.

Celui qui n'a jamais aimé ne sauroit être un confident utile ni agréable ; comme il ignore les plaisirs de l'amour & qu'il ne connoît point ses peines , il ne peut partager les premiers , ni consoler des dernières.

Un des plus grands maux sans doute , est d'avoir à regretter un bien qui existe encore , mais qui n'existe plus pour nous. C'est par cette raison qu'on se console plus aisément de la mort, de sa maîtresse , que de son infidélité.

Un amant trouve toujours des raisons pour excuser celle qu'il aime, même dans les fautes qui le regardent. Il voit des motifs dans ses actions que les gens indifférents n'y remarquent pas.

On pardonne tant qu'on aime. Les torts ne nous paroissent inexcusables , que lorsque nous n'aimons plus.

Aimer est déjà un plaisir ; être aimé de l'objet qu'on aime , est du bonheur.

On peut avoir du goût & même de l'amour pour celui qu'on méprise , pourvu cependant que le mépris ne les ait pas précédés ; mais jamais on ne peut avoir pour lui ni amitié ni confiance.

En amour il ne suffit pas qu'on soit content de nous, il faut encore que nous rendions l'objet à qui nous voulons plaire , content de lui ; que son amour-propre n'ait point à rougir de ce que nous lui disons, & encore moins de ce qu'il dit ; que nous augmentions même en lui , s'il est possible , la bonne opinion qu'on a naturellement de soi-même. Celui qui nous fait appercevoir d'une qualité que nous ne croyions pas posséder , a plus de pouvoir sur notre cœur, que celui qui nous donne les plus grandes preuves de tendresse.

Dans un âge mûr on ne sent presque plus

plus que les peines inséparables des passions; les plaisirs sont émouffés, & tous ces *riens* charmants qui enivrent la jeunesse ne nous paroissent plus que ce qu'ils sont en effet. Il faut du prestige à l'amour, il ne se nourrit que d'enthousiasme, on le saisit dans la jeunesse avec avidité, dans l'âge mûr on s'en méfie, & dans la vieillesse on est hors d'état de le sentir.

L'amour qui embellit & donne des graces à la jeunesse, ne sert qu'à éclairer les rides de la vieillesse & à la faire paroître ridicule.

Il y a des choses qu'on croit penser, & qu'on ne fait que sentir.

Nous applaudissons souvent jusques aux défauts de ceux que nous aimons, & nous nous félicitons ensuite d'avoir découvert en eux des sujets de plus pour les aimer, qui n'ont point encore été apperçus par les autres.

En fait de passions, la difficulté ne consiste pas tant à s'en délivrer, qu'à le desirer réellement & de bonne foi.

Il en est des maux de l'ame , comme de ceux du corps : en s'occupant trop des douleurs qu'on souffre , on les augmente ; en réfléchissant trop sur ses foibleffes , on les fortifie.

Il y a un degré de découragement & de foibleffe , où non-seulement on n'a plus la force d'agir , mais où l'on n'a pas même celle de vouloir.

L'amour-propre , la vanité & l'ennui ont été la cause d'un plus grand nombre de passions , que le goût même.

Il n'y a aucun moyen pour se guérir d'une violente passion , que la fuite de l'objet aimé. Tous les autres remèdes qu'on peut mettre en usage ne sont que des palliatifs qui ne servent ordinairement qu'à rendre le mal plus incurable.

Les passions qui durent long-temps , tiennent souvent plus à l'habitude qu'au sentiment. On se dit réciproquement qu'on s'aime , sans autre raison que celle de se l'être dit la veille. On reste ainsi dans un esclavage chimérique des années entières.

res , jusqu'à ce que des circonstances particulières viennent nous défiller les yeux. Nous apprenons pour lors que nous avons sacrifié depuis long-temps , non-seulement nos devoirs , mais peut-être même nos véritables goûts , à une passion imaginaire qui nous a fait faire de grandes fautes sans nous procurer de plaisirs.

L'ennui & le désœuvrement nous font peut-être donner dans de plus grands écarts que les passions mêmes.

Rien n'est plus aisé que de se guérir d'une passion , tant qu'on n'a point fait l'aveu de sa foiblesse : mais le mot fatal une fois prononcé , il n'y a plus que le temps & les circonstances qui puissent en délivrer ; les réflexions n'y font rien ; elles nous rendent même plus malheureux.

L'habitude d'être vaincu énerve le courage , & empêche de vaincre.

Le courage s'épuise ainsi que les sentiments , & s'anéantit de même à



la longue , lorsqu'on le fait agir trop continuellement sur le même objet. On cesse de combattre , parce qu'on ne se sent plus la force de vaincre , & on finit par céder , dans des circonstances où six mois auparavant il n'eût peut-être fallu qu'un instant de réflexion pour remporter la victoire.

Quand on a toujours à résister , il est bien rare qu'on ne succombe pas quelquefois.

Lorsqu'on a été bien épris, quelque sujet de plainte qu'on puisse nous-donner ensuite , & quelque résolution qu'on ait formée de cesser d'aimer , au moment même qu'on croit y être parvenu , on se surprend aimant encore. On en rougit , mais on est emporté , & la blessure se rouvre souvent & pendant long-temps, avant que de se refermer pour jamais.

Le sentiment ne raisonne point , & souvent même n'est pas raisonnable. Faut-il s'étonner s'il nous fait commettre tant de fautes ?

L'habitude d'aimer est très - facile à prendre , & très-difficile à perdre.

L'amitié peut consoler de l'amour , mais jamais elle ne le remplace.

Si la jeunesse a des avantages sur la vieillesse , cette dernière en a sur la jeunesse , qui pour être moins apparents , n'en sont pas moins réels. Elle nous met à l'abri des passions tumultueuses dont la jeunesse est tyrannisée. Nos sensations & nos sentimens étant amortis par l'âge , les douleurs tant physiques que morales en sont moins vives , & nous sommes moins sensibles à la perte de la vie , parce que nous avons moins d'objets agréables à regretter.

L'amitié est une affection de l'ame, mais l'amour n'est qu'une sensation qu'on a décorée du nom de sentiment pour excuser les excès où il nous entraîne.

On ne séduit guere que ceux qui sont déjà séduits.

Il est rare qu'on soit infidele sans être en même temps inconstant.

L'amour veut toujours acquérir , l'amitié ne veut que conserver.

On n'a de plaisirs que par les passions & de bonheur que par la vertu.

Il en est des passions vives , comme des maladies chroniques. Elles sont susceptibles de palliatifs , mais presque jamais de remèdes. Il est même quelquefois dangereux de tenter de les guérir ; car le mal reparoit bientôt sous une autre forme , souvent plus opiniâtre , & plus redoutable que celui qu'il a remplacé.

Le courage ne consiste pas tant à ne point faire de faute , qu'à ne point varier dans ses résolutions , même après qu'on en a commises.

Les graces extérieures donnent des desirs ; mais la beauté de l'ame fait seule naître les grandes passions.

L'indifférence qui succede souvent aux plus grandes passions , quand il n'y a point eu réciproquement de raison pour cesser de s'estimer , prouve qu'en amour on se desire beaucoup , & qu'on s'aime très-peu.

Il n'y a rien de plus dangereux pour une femme honnête qu'un amant sage & respectueux, parce que sa conduite écarte tout soupçon de danger, & le rend par ce moyen presque inévitable.

On ne devient vertueux que par effort, mais on naît sage. La sagesse est un don du Ciel qu'on acquiert très-difficilement. Le courage peut y suppléer, du moins pour la conduite extérieure : mais quand la nature ne nous seconde pas, nous ne devons jamais compter sur nous, & il faut nous résoudre à combattre sans cesse. Un seul instant d'abandon peut nous faire tomber dans les plus grandes fautes, & nous devons être presque sûrs d'être vaincus, si nous ne sommes pas toujours en défense.

Comme un instant de foiblesse est souvent la source des plus grandes fautes, de même un acte de courage prépare à la victoire, & la rend plus facile. C'est une raison de plus pour vaincre que d'a-

voir vaincu la veille , & la force ainsi que la foiblesse s'accélerent comme la vitesse des corps graves dans leurs chûtes.

Il faut quelquefois plus de courage pour supporter les foiblesse des autres , que pour surmonter les siennes.

On ne se brouille guere en amour comme en amitié , que lorsqu'on s'aime encore.

Quand on se craint beaucoup , on n'a communément rien à craindre.

Quand on apprécie le plaisir , on en goûte bien peu.

On n'est heureux qu'autant qu'on est passif ; on n'a de plaisir qu'autant qu'on est actif.

La peur nous fait faire l'impossible , tandis qu'elle nous voile les yeux sur le possible.

Il s'en faut bien que l'amour du bien soit toujours le principe du prétendu mépris que certaines gens témoignent pour ceux que le vice a élevés , & qui loin de vouloir profiter de leur

faveur , craindroient de leur avoir la plus légère obligation : la jalousie y a souvent bien plus de part que l'austérité de la morale. On hait un heureux coupable , parce qu'on ne sauroit lui pardonner un crime que l'on envie ; & le plus vil de tous les mortels usurpe , par sa mauvaise foi , l'estime & le respect qui ne sont dus qu'au courage & à la vertu.

Si les ambitieux redoutent ceux qui sont possédés de la même passion qu'eux , parce qu'ils craignent que courant la même carrière , ils ne soient renversés par ceux qui ont intérêt de les devancer ; d'un autre côté , ils doivent desirer que l'ambition se propage dans tous les esprits pour grossir la foule de leurs adorateurs , lorsqu'ils auront atteint le but qu'ils se proposent. En effet , si cette soif insatiable qu'ont les hommes pour la fortune & les honneurs s'éteignoit totalement en eux , quelle seroit la jouissance de celui qui a sacrifié son repos , sa santé , & souvent même son devoir , à la frivole

gloire d'être au-deffus des autres par son pouvoir ou ses dignités? N'ayant alors que la justice à rendre, il ne sentiroit que le fardeau des affaires & la gêne de la représentation qu'entraînent les grandes places, sans en être récompensé par les hommages de ces bas flatteurs qui environnent toujours les Grands & ceux dont on attend des bienfaits. Comme on n'auroit point de desirs qu'il pût satisfaire, on n'auroit rien à lui demander. Il n'auroit par conséquent nulle grace à accorder, & ce feroit le plus malheureux de tous les hommes.

L'éducation des hommes donnant aux sens plus de pouvoir sur eux que sur les femmes, les livres licencieux sont plus dangereux pour les premiers que pour les dernières, sur-tout dans la première jeunesse. Les Romans honnêtes où la tendresse est toujours subordonnée à la vertu, font au contraire une impression très-vive sur les jeunes filles, & n'en font qu'une très-légère sur les garçons. Le ré-

sultat en est à-peu-près le même, & porte également à l'amour les uns & les autres : mais chez les hommes c'est le physique qui agit sur le moral, & chez les femmes c'est le moral qui agit sur le physique.





---

*S U R   L E S   F E M M E S.*

**L**ES hommes ont de l'orgueil , mais la plupart des femmes n'ont que de la vanité.

La vanité est le principal mobile qui anime toutes les actions des femmes ; les plus sages & les plus sensées n'en sont pas exemptes , il n'y a de différence que dans l'objet : les unes en ont un estimable en lui-même , & les autres n'y sont pas si difficiles , mais presque toutes veulent occuper le public & en être admirées. Les femmes qui se piquent d'être honnêtes & qui manquent de talents propres à les faire distinguer des autres, se rejettent sur le sentiment : que leur mari ou leurs enfants aient la plus légère incommodité , elles sont dans un état violent , elles les voient déjà à l'extrémité : en vain fait-on ses efforts pour modérer leur inquiétude ; elles ont , disent-elles ,

le cœur si tendre & la tête si vive, qu'elles ne sauroient se calmer ; il est vrai qu'elles ne se refusent rien de ce qui peut satisfaire leur luxe & leur vanité. Elles font les dépenses les plus excessives pour se donner des ornements superflus & futiles, seuls objets de leurs desirs : elles ne craignent ni de ruiner ce mari auquel elles sont si attachées, ni de diminuer la fortune de ces enfants si chéris ; mais elles fondent en larmes dès qu'ils ont mal à la tête ; & cela suffit pour persuader au public qu'elles sont les femmes & les meres les plus tendres : c'est toujours un genre de réputation ; il tient sa place dans le monde, il y est même mieux *famé* que tout autre. Cette espece de réputation a d'ailleurs un avantage qui n'appartient qu'à elle ; c'est qu'on jouit du plaisir de faire parler de soi & d'être même citée pour exemple, sans exciter la jalousie, & sans qu'il en coûte d'autre peine que celle de jouer un sentiment qu'on n'a pas : personnage auquel les

femmes sont accoutumées dès l'enfance , & qui ne force point du tout leur caractère.

Convenir qu'on a une passion dans le cœur , c'est se la permettre ; c'est en quelque façon en mendier l'excuse à celui auquel on la découvre ; c'est presque se la pardonner ; il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'approuver. La femme qui rougit assez de sa foiblesse pour avoir le courage de la condamner , ne se l'avoue pas à elle-même , elle en doute encore , & c'est dans ce doute qu'elle trouve toute sa force ; car on combat rarement , quand on se croit vaincu.

Les femmes ne jouent presque jamais de rôle dans le monde , que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule.

Dans un état privé les femmes ne jouent point de rôle impunément. Sont-elles galantes ? on les méprise. Sont-elles intrigantes ? on les redoute. Affichent-elles la science ou le bel esprit ? si leurs ouvrages sont mauvais , on les siffle ; s'ils

font bons , on les leur ôte , & il ne leur reste que le ridicule de s'en être dit les auteurs.

Les hommes veulent être loués , mais les femmes veulent être flattées.

Il est des hommes qui par la dureté de leur caractère ne peuvent parvenir à plaire aux femmes. Ils croient s'en venger en déchirant leur réputation , ou en les tournant en ridicule. Mais que font-ils ? si ce n'est de prouver qu'elles ne sont qu'équitables en leur refusant une préférence qu'ils feignent vainement de mépriser.

La plupart des femmes n'apprennent que pour qu'on dise qu'elles savent , & se soucient fort peu de savoir en effet.

Les femmes devroient au moins cesser de l'être à quarante ans. C'est assez , ce me semble , d'avoir joué à *la poupée* & à *la madame* pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas , les femmes , & sur-tout les jolies femmes , y jouent plus en effet à dix-huit ans qu'à six.

Une femme se souvient toujours qu'elle a été jolie , quelque âge qu'elle ait : & comment l'oublieroit-elle ? on le lui rappelle sans cesse. On s'apperçoit aisément à la maniere dont on l'aborde & à celle dont elle reçoit , que si le temps lui a enlevé les graces de la jeunesse & la délicatesse des traits , il ne lui en a pas fait perdre tous les avantages. Il semble que la beauté chez les femmes soit un caractere indélébile ; on leur fait gré de leurs agréments passés , quoiqu'on n'en jouisse plus ; ceux mêmes qui n'en ont jamais joui , participent aussi au prestige , & voient une jolie femme surannée d'un autre œil que celle qui ne l'a jamais été.

On ne juge presque jamais des jolies femmes avec équité. Les petits-Maitres qui les aiment & à qui elles cherchent à plaire , trouvent de l'esprit dans tout ce qu'elles disent & des graces dans tout ce qu'elles font : ceux au contraire qui sont revenus des folies de la jeunesse , & qui n'ont plus de prétention à la galanterie ,

ou qui en auroient en vain , les trouvent en général plattes & ridicules ; le bruit & le papillotage de tout ce qui les environne , le ton de décifion joint à l'étourderie qui regne dans leurs difcours , tout contribue à les leur faire méprifer. Il faut donc néceffairement attendre que les agréments d'une femme foient paffées pour pouvoir juger fainement de fon mérite & de fes talents.

Chaque âge a fa poupée , chaque âge a auffi fa coquetterie : les femmes laides , ou qui n'ont point le projet d'inspirer des defirs , n'en font pas plus exemptes que les autres ; elles ont la leur , qui , pour être moins commune , n'en fuppofe pas moins de manège , elle en exige même davantage ; car en fait de coquetterie , les agréments d'un beau vifage font la moitié ou même les trois quarts de la befogne. Mais quand on eft privé de cette reffource , qu'on n'a pour subjuguier & fe faire encenfer que celle de l'efprit ou des talents , on manqué fon coup bien des fois

avant de réussir. Cette espèce de coquetterie est du ressort des hommes comme de celui des femmes ; mais il faut convenir que ces dernières y ont plus d'aptitude , parce que le desir de plaire est inné en elles. Les jolies femmes veulent être cajolées ; les laides veulent être considérées ; les vieilles veulent être consultées & respectées ; les femmes qui se piquent de bel-esprit veulent être célébrées & admirées , toutes veulent être flattées.

Les femmes seroient plus en état que les hommes de bien juger les femmes , parce qu'elles n'ont pas les mêmes raisons d'aveuglement ; mais la jalousie dont on les accuse avec raison les unes contre les autres , rend leurs décisions presque aussi incertaines que celles des hommes.

*Messaline* croit se venger du mépris qu'elle inspire , en jettant du ridicule sur les femmes qui ne lui ressemblent pas ; mais loin de leur nuire , elle ne fait que

mettre leur réputation à l'abri de la censure. Elle déshonoreroit la vertu même, si elle osoit la louer.

Il est bon qu'une femme soit en familiarité avec quelques autres femmes ; mais il vaut mieux qu'elle n'ait de confiance pour aucune.

Les agaceries & même les caresses que quelques femmes font en public à leurs maris, ne prouvent point qu'elles les aiment : ce n'est pour l'ordinaire qu'une coquetterie raffinée, qu'une manière adroite d'exciter des desirs dans les spectateurs.

Le premier mérite des femmes vis-à-vis la plupart des hommes est d'être jolies, & le plus grand plaisir des femmes est de se l'entendre dire.

L'ennui est peut-être encore plus difficile à surmonter que le goût. *Lucinde* s'ennuie, & comment ne s'ennuieroit-elle pas ? elle n'a rien à faire. *Valcourt* est aimable, cherche à lui plaire ; & lui plaît bientôt ; si *Lucinde* étoit occupée,



*Valcourt* ne lui plairoit pas tant , ou du moins elle n'auroit pas tant de besoin qu'il lui plût. Mais il remplit le vuide & l'oïfiveté de ses journées par mille riens agréables qui , en flattant sa vanité , la séduisent insensiblement. Avant qu'il soit peu , elle ne pourra plus s'en passer. Il seroit peut-être encore temps de combattre une passion qui ne fait que de naître , en cessant d'en voir l'objet. Mais cette passion naissante occupe *Lucinde* ; tous ses moments sont désormais remplis , & une douce agitation a pris la place du désœuvrement. Quittera-t-elle cet état plein de charmes & d'activité , pour retomber dans sa première langueur qui ne lui offroit que des objets insipides ? non sans doute. Rien ne l'y porte , & tout semble l'inviter au contraire à se livrer à son penchant. Elle s'y livre donc ; l'ennui a été le premier moteur de son goût , l'ennui l'a entretenu , & la crainte de retomber dans l'ennui met le dernier sceau à sa défaite.

Il est rare que deux femmes se sentent du goût l'une pour l'autre , quoiqu'elles aient quelquefois de l'amitié. Ce sentiment ne se rencontre guere que dans deux personnes de différent sexe , & malheureusement il n'est jamais sans danger.

Il arrive souvent qu'une femme croit n'avoir que de l'amitié pour un homme , tandis qu'elle a déjà du goût pour lui. La sécurité même qu'elle donne la pureté de ses intentions , est ce qui la met dans un danger plus certain ; car presque toujours ce goût devient une passion , & malheureusement le voile qui la couvroit ne se déchire que lorsqu'il n'est plus temps d'y apporter remède.

La première fois qu'une femme aime , elle est timide & embarrassée , à peine ose-t-elle l'avouer ; les plus légères faveurs lui paroissent des crimes , elle se les laisse ravir plutôt qu'elle ne les accorde , & elle se les reproche sans cesse ; elle voudroit se faire violence & résister à son penchant. Cet état de contrainte tour-

ne au profit de la passion , & elle n'en aime que davantage. La seconde fois , elle est plus libre , les fautes lui coûtent moins à commettre , elle se livre avec moins de retenue & presque sans remords , elle sent plus l'empire des sens , & beaucoup moins celui du sentiment.

La compassion jointe à l'amitié forme dans certaines femmes un sentiment si vif , qu'il leur fait commettre les mêmes fautes que la passion la plus décidée.

Les femmes qui sont malheureusement nées avec un cœur tendre , & par conséquent foible , devroient éviter jusqu'au commerce des hommes qui leur sont le plus indifférents : car tout est danger pour elles.

Les femmes qui prétendent avoir eu en même temps de l'amour pour deux hommes , n'en avoient réellement ni pour l'un ni pour l'autre , ou auroient pu de même en avoir pour vingt tout à la fois ; elles n'avoient que des sens.

Je n'aime ni Pauline ni Zénobie ; elles

n'ont point de caractères : ce sont des femmes très-sages à l'extérieur ; mais je ferois fort tenté de croire qu'elles n'ont de vertu que par préjugé ou par habitude. Elles paroissent aimer en même-temps de la meilleure foi du monde leur mari & leur amant ; elles éprouvent en effet alternativement les mêmes émotions & les mêmes craintes pour l'un & pour l'autre. Je ne fais comment deux sentiments qui s'excluent toujours réciproquement & d'une façon si positive, peuvent se rencontrer dans le même individu. Pour moi, j'avoue ingénument que je ne l'ai jamais conçu. Si l'on me dit que ce que je prends pour de l'amour n'est qu'un sentiment inspiré par le devoir , mes idées se trouveront encore plus confondues ; car je ne saurai plus à quoi reconnoître les passions , si la vertu produit les mêmes effets. J'aime cent fois mieux Alzire , quoique sa conduite ne soit peut-être pas si régulière en apparence : on est sûr de ce qu'on possède , lorsqu'on a obtenu

une fois le cœur d'une pareille femme , parce qu'elle est sûre elle-même de ce qu'elle sent. Mais pour Pauline & pour Zénobie, je n'en voudrois ni pour femmes ni pour maîtresses : je craindrois trop de me trouver dans le cas où M. de Buffly prétendoit qu'étoit M. de Seigné , si même j'étois assez heureux pour échapper à un plus grand malheur.

Une femme croit souvent regretter son amant , tandis qu'elle ne regrette que l'amour.

Il y a toujours à perdre à faire son amant de son ami ; mais il y a beaucoup à gagner à faire son ami de son amant.

Les femmes ne se parent que pour plaire , quoiqu'elles disent le contraire ; & l'on ne cherche à plaire par sa figure , que parce qu'on a un amant , ou qu'on desire d'en avoir un.

Les hommes desirent assez généralement les femmes , & mettent même souvent en œuvre jusqu'à la fausseté & la perfidie

fidie pour s'en faire aimer. Elles prétendent qu'elles ne manquent à leur devoir, qu'après avoir long-temps résisté aux persécutions des hommes ; mais elles ont tort ; & si elles étoient de bonne foi, elles conviendroient que ce sont presque toujours elles qui les séduisent les premières, & d'une façon d'autant plus sûre, qu'elles ne paroissent pas en avoir le dessein.

La plupart des femmes préféreroient plutôt d'être moins aimées en effet, pourvu qu'elles le parussent davantage, parce que la vanité est le premier de tous leurs sentimens.

Les femmes sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité & à l'amour propre que leur donne un amant qui a de la célébrité, qu'à l'amant lui-même.

Il y a des femmes qui commencent par le libertinage, sans avoir passé par les différens degrés qui conduisent à ce vice.

Dorothée eût peut-être toujours été sage, si Dorimont avoit été digne d'être

aimé ; si n'étant point aimable , il n'eût pas été jaloux , & qu'il eût laissé à sa femme une liberté honnête , elle n'auroit eu au moins qu'un amant. Mais vivant dans une contrainte perpetuelle , & n'étant jamais séparée de son mari , que pour des instants , il n'étoit pas possible à Dorothée de *filer* une passion. Son cœur étoit tendre , sa tête vive , & ses sens n'avoient que trop d'empire sur elle. Un moment devoit décider de son sort. Une partie de chasse où se trouva Dorimont rompit ses chaînes pour quelques heures. Timagenes en profita ; il la trouve seule ; la nécessité de brusquer l'attaque le rend plus hardi qu'il n'eût peut-être été avec une femme moins gardée. Il presse Dorothée , elle se rend sans s'être même défendue. Timagenes la quitte aussi-tôt pour ne point donner de soupçon. Elle ne peut lui assigner de rendez-vous. Ils sont long-temps sans se revoir. Le feu qui n'a point d'aliment s'éteint bientôt. L'idée de l'objet s'efface ,

mais le goût du plaisir reste , & l'impossibilité d'avoir une intrigue suivie , rend plus facile pour les *passades*. Une femme qui a eu le malheur de commettre deux ou trois fautes de ce genre , foule bientôt aux pieds toute décence. Elle n'a plus rien à ménager ; elle est perdue sans ressource. Une passion eût mis Dorothee à l'abri de ces écarts. La captivité où elle étoit retenue ne lui permettoit pas d'avoir un amant , mais elle n'en aimoit pas moins l'amour.

La pudeur est la fleur de la chasteté , quand elle agit par instinct : elle est flétrie , dès qu'elle devient une vertu.

Je ne suis point surpris que les femmes soient coquettes ; car c'est le plus sûr moyen de plaire aux hommes. Ils disent en vain que la pudeur & la naïveté ont seules le droit de leur plaire ; leur cœur désavoue sans cesse un sentiment qui n'est que dans leurs discours. Ils admirent la vertu ; mais c'est la coquetterie qui les subjugué :



---

*S U R   L E   M A R I A G E.*

**L**E mariage ne convient qu'aux gens doués d'un caractère flegmatique , & nullement aux imaginations vives & bouillantes , auxquelles tout état permanent, de quelque nature qu'il soit , paroît insupportable.

Il faut plus de philosophie pour être heureux étant marié , qu'il n'en faut pour vivre content dans le célibat.

Rien ne prouve tant l'attrait qu'en général un sexe a pour l'autre , que l'amour dont la plupart des femmes paroissent préoccupées pour leur mari , les six premiers mois de leur mariage. Comme leur cœur n'a encore rien senti , leurs sensations sont aussi neuves que leurs sentiments , & elles en saisissent les premières impressions avec vivacité. Il en est de même des hommes qui n'ont point encore connu d'autres femmes avant de

se marier. Si l'on demandoit à un ménage composé de gens tels que je viens de les dépeindre, pourquoi ils s'aiment; ils feroient, je crois, fort embarrassés d'en donner une autre raison, sinon que l'un est homme, & que l'autre est femme.

Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris; & je crois en avoir trouvé la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, & les maris ne dépendent point de leurs femmes.

Je ne fais si le proverbe qui dit que dans les querelles des maris & des femmes *le chevet raccommode tout*, est bien vrai: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il brouille beaucoup plus de ménages qu'il n'en raccommode.

Faire à une femme l'éloge de son mari lorsqu'il lui déplaît, & vouloir par ce moyen lui persuader de l'aimer, ne sert ordinairement qu'à augmenter encore

davantage l'aversion qu'elle a déjà pour lui.

Il n'est pas essentiel au bonheur d'un homme d'être aimé de sa femme , surtout s'il ne l'aime pas ; mais il ne sauroit se passer d'en être estimé.

Un mari prudent, sans aimer sa femme & sans desirer même d'en être aimé, doit éviter avec le plus grand soin de la mettre dans le cas d'avoir besoin de consolations sur ses procédés envers elle, s'il veut éviter les dangers qui y sont attachés.

*Le consolateur d'une Belle*

*En est aisément le vainqueur.*

La perte d'un mari pour qui on a de l'estime & de la confiance , même sans amour, est plus grande sans comparaison que celle d'un amant le plus passionnément aimé.

Il est inutile d'épouser son ami, & l'on fait mieux de ne pas épouser son amant.

Il ne faut point épouser par amour celui ou celle à qui on ne peut pas en inspirer.

Les hommes doivent naturellement regretter davantage la perte de leurs femmes, que les femmes celle de leurs maris. En effet, si un homme aime tendrement sa femme, il perd tout en la perdant, & rien ne l'en dédommage ; au lieu qu'une femme acquiert au moins la liberté par la mort de son mari.



## SUR LES CHAGRINS.

LE bonheur est tellement étranger à notre être, que nous n'en avons que des idées vagues , & que nous ne pouvons le dépeindre que d'une manière très-imparfaite. Il n'en est pas de même du malheur , sous quelque forme que nous voulions le représenter. La chaleur de nos images porte aisément l'horreur ou la tristesse dans des âmes préparées depuis leur naissance à recevoir les impressions de la douleur. (1)

(1) Entra l'uomo , allor che nasce ,  
In un mar di tante pene ,  
Che s'avvezza dalle fasce.  
Ogni affanno a sostener.  
Ma per lui sì raro il bene.  
Ma la gioia è così rara ,  
Che a soffrir mai non impara  
Le sorprese del piacer.

*Isacco figura del Redentore. Oratorio  
del Signor Abbate Metafisio.*

Cette corde est toujours tendue , & répond à l'unisson au plus léger ébranlement ; notre pinceau , notre plume , notre langage , nos gestes , & jusqu'à son de notre voix , tout devient éloquent quand il s'agit de peindre le malheur. C'est notre langue naturelle , & nous la parlons en maîtres. Nous ne sommes encore qu'à l'A , B , C de celle du bonheur. On fait des tableaux du Ténare : on ne trace que des esquisses de l'Élysée.

On passe la moitié de sa vie dans la nécessité de se distraire de l'autre.

Il n'est point de plaisirs pour ceux dont l'état habituel est d'être malheureux : la joie ne fait que glisser sur un cœur accoutumé à ne ressentir que de l'amertume. Il n'y a que les heureux qui soient capables de la goûter ; la plus légère augmente leur bonheur , parce qu'ils trouvent leur ame préparée à en sentir toute la vivacité.

L'humiliation est un des chagrins qui

nous affecte le plus , & dont nous nous consolons le moins.

Rien ne mûrit tant l'esprit que le malheur. Un homme de vingt-cinq ans qui a éprouvé beaucoup de disgraces est plus formé ordinairement qu'un homme de cinquante , qui n'a jamais esfuyé de revers.

Il est des temps dans la vie où l'affliction & la douleur nous absorbent à un tel point , que la tendresse même de nos amis cesse d'être une ressource pour nous ; nous ne sentons que notre malheur.

Il y a des caracteres qui trouvent de la douceur à se plaindre , & même à être malheureux. Il semble , pour ainsi dire , qu'il manqueroit quelque chose à leur être , s'ils cessioient d'avoir des sujets de s'affliger : mais ils n'en manquent jamais ; car presque tout est chagrin pour eux , & ils trouvent le secret de se faire des peines , de ce que les autres ne regarderoient que comme des bagatelles.

Lorsque nous sommes dans une vio-

lente affliction , non-seulement nous ne croyons pas qu'elle puisse jamais diminuer , mais c'est pour ainsi dire nous faire un nouveau chagrin que de vouloir nous persuader que le temps & les réflexions l'anéantiront à la fin. Nous voudrions que notre douleur pût être éternelle.

L'extrême gaieté des heureux augmente la tristesse de ceux qui ne le sont pas.

Tout homme qui cherche de la consolation , après la perte de ce qu'il aimoit , est déjà plus d'à moitié consolé.

Les plus grands plaisirs de l'amour-propre ne nous consolent point des chagrins de sentiment.

Un des plus grands bonheurs des gens en place est de n'avoir pas le temps d'appuyer sur leurs chagrins. Sans cet avantage , ils seroient les plus malheureux de tous les hommes.

On a tort , ce me semble , de penser que la mort de ce que l'on aime , soit le



plus grand des malheurs ; car le temps & notre foiblesse nous en consolent : mais le temps & notre foiblesse ne fervent qu'à aigrir nos chagrins domestiques & à les rendre insupportables.

La joie est si peu naturelle aux hommes , qu'ils ne peuvent la goûter que par enthousiasme : dès qu'ils sont de sang-froid , le plaisir cesse , pour faire place à l'indifférence. On soutient avec un intérêt continu la représentation d'une Tragédie , la lecture d'un Poëme ou d'un Roman , qui ne sont pour l'ordinaire qu'un récit d'événements malheureux. L'Auteur a soin seulement , pour reposer ses auditeurs ou ses lecteurs , de glisser quelquefois sur l'idée du plaisir ou de le faire entrevoir ; mais jamais il n'y appuie. Il fait par sa propre expérience que les hommes sont incapables de soutenir longtemps des images riantes ; elles leur sont trop étrangères ; ils ne s'y retrouvent point.

On trouve des gens sur qui les plaisirs

ne font que glisser légèrement , tandis que les chagrins *s'incorporent* , pour ainsi dire , avec eux ; & même lorsque leurs sujets de peine n'existent plus , les impressions leur en restent encore long-temps.

Nos chagrins sont quelquefois la source de nos plaisirs ; mais ces derniers le leur rendent au centuple.

Si, suivant M. Duclos , *le plaisir est une situation* , & *le bonheur un état* , on peut dire de même que le chagrin est une situation , & le malheur un état.

Le premier des malheurs est de faire des malheureux.

Les malheurs abattent & humilient les caractères foibles , mais ils aigrissent les caractères fiers , & les rendent plus hautains.



---

*SUR DIVERS SUJETS.*

**L**E premier mouvement est presque toujours ce qui nous détermine , & la plupart de nos actions n'en sont guere que le résultat. . .

Il faut toujours donner toute son application à ce qu'on fait , quelque peu important que soit l'objet en lui-même, sans quoi l'on accoutume son esprit à la paresse, ses ressorts se relâchent par cette inertie & le cercle des idées se rétrécit.

*Honnête* ne devoit pas être une épithete pour le nom *d'homme*, ce devoit être son synonyme: mais, à la honte du genre humain, il est même bien rare qu'on le donne à juste titre.

Quand il seroit possible de prescrire à la probité des bornes précises , ceux qui ne l'ont pas gravée dans le cœur, trouveroient toujours assez de moyens pour l'éluder , & les gens vraiment vertueux n'en ont pas besoin.

On ne peut donner avec certitude le titre d'honnête homme qu'à celui qu'on a vu dans des circonstances où ses passions se trouvoient contraires à la probité, & qui a eu le courage de les sacrifier.

L'humanité devrait agir par instinct chez les hommes, & malheureusement il est bien rare qu'ils en aient même par principe.

On rencontre plus de gens susceptibles d'un violent amour & d'une amitié tendre & constante, qu'on n'en trouve de capables des simples actes d'humanité.

Les gens foibles sont plus sujets à haïr que les autres. Comme ce n'est pas ordinairement par vertu qu'ils ne se vengent pas, la haine est au moins une consolation pour eux.

Il est très-peu d'hommes, même du nombre de ceux qu'on appelle communément honnêtes-gens dans le monde, qui le fussent en effet, s'ils étoient sûrs qu'ils pussent ne le pas être impunément.

La probité n'a point de limites exactes. Les Loix n'ont pu pourvoir dans ce genre , comme dans beaucoup d'autres, qu'à l'observation littérale de ses premiers principes. La vertu seule est faite pour lui prescrire des bornes.

L'honneur n'est que le *simulacre* de la vertu. Ceux qui sont bien nés n'en ont pas besoin. Ils trouvent dans leur cœur le principe & le mobile de toutes leurs actions.

L'honneur est un bien si cher aux hommes , qu'ils lui sacrifient la vie présente , & même la future.

L'éducation rend tous les hommes égaux ; les talents seuls les rendent supérieurs.

Les plus grands talents deviennent inutiles ( si même ils ne sont pas nuisibles ) quand ils ne sont pas accompagnés de l'honneur & de la vertu , qui seuls peuvent les faire briller & leur donner du prix.

La corruption du cœur a des suites

plus dangereuses que le déréglement de l'esprit , non-seulement parce qu'elle l'entraîne presque toujours avec elle , mais encore parce que l'âge & les réflexions peuvent à la fin corriger ce dernier défaut : mais il n'est point de remède pour un cœur corrompu.

C'est un vice de plus dans un méchant homme que l'apparence de la vertu.

Il ne faut point craindre les méchants , mais il faut les fuir.

Il est bien difficile de parler quelque temps de son prochain , sans finir par en dire du mal.

La crainte qu'on paroît avoir des méchants , les encourage & les rend encore plus méchants , s'il est possible. La fermeté & le mépris les étonne ; & s'ils ne cessent pas de l'être au fond du cœur , du moins ils n'osent plus le paroître.

Il n'est pas vrai que l'opprimé , lorsqu'il est innocent , soit plus malheureux que l'oppresser : l'Histoire nous apprend que les Tyrans ont été les plus

malheureux de tous les hommes.

Alexandre étoit un brigand qui ne méritoit pas un meilleur sort que Cartouche. Cependant l'on a élevé des autels au premier , & le second est mort sur la roue : toute la différence néanmoins qui se trouve entr'eux , est que l'un étoit né Roi , & l'autre simple particulier. Ah ! que les hommes sont injustes , & que leurs décisions sont fausses sur le vice comme sur la vertu !

Le hasard décide souvent de nos vertus & de nos vices. Cartouche eût peut-être été un très-honnête homme , & qui plus est un grand homme , s'il fût né dans un état opulent ; & Lucrece une femme galante , si son mari lui eût déplu & qu'elle fût née avec un goût violent pour les hommes.

Les scélérats ne sont pas plus communs que les grands hommes. Les extrêmes sont rares dans tous les genres.

Les foibleffes en tout genre sont le par-

tage de l'humanité. Il ne faut donc point être surpris , que les hommes soient si remplis d'imperfections ; que leurs idées , & leurs actions soient inconstantes ; que leurs goûts & leurs sentiments varient sans cesse , & que ce qu'ils ont aimé avec le plus de passion devienne quelquefois l'objet de leur haine. Heureux ceux qui échappent au vice ; on doit presque leur en savoir gré.

Il est des vices factices , ( si l'on peut se servir de ce terme ) & d'autres avec lesquels nous naissons. Les uns & les autres sont également difficiles à déraciner , parce que ceux que nous tenons de la nature , sont proprement les vices du cœur , & qu'ils sont ordinairement sans remède ; & que les autres ont pour principe la fausseté de notre esprit qu'il n'est guere plus aisé de réformer. Le Précepteur d'un grand Prince disoit souvent de lui : *qu'il se fût estimé trop heureux , s'il eût pu parvenir à le corriger des vices qu'il n'avoit pas.*



Nous ne sommes qu'à demi malheureux, quand on n'a rien à nous reprocher ; & nous pouvons soutenir les plus grands revers , lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de remords.

Un homme souffre qu'on lui reproche ses vices , mais non pas ses faiblesses. On peut lui dire qu'il est violent, libertin , & même méchant , mais on ne sauroit l'accuser de poltronnerie sans être forcé de se couper la gorge avec lui : cette espece d'injure ne se pardonne point.

La sagesse est un bonheur, mais la vertu est un mérite.

Etre content de foi ; le grand mot ! Mais qui peut le dire avec vérité ?

L'homme est fait pour la médiocrité ; lorsqu'il atteint le degré de perfection connu dans quelque genre , il sort , pour ainsi dire , de son essence , mais il s'en rapproche ordinairement par des faiblesses honteuses , & quelquefois même par des vices dont les gens médiocres auroient été incapables.

Il y a des qualités qui sont tellement unies à des défauts , que , pour ainsi dire , elles en dépendent , & qu'on ne pourroit en corriger ceux qui les ont , sans diminuer de leurs agréments , & peut-être même de leur valeur réelle.

Il y a des gens qui nous plaisent plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités.

Nous ne sommes vraiment philosophes que sur les objets qui nous intéressent peu.

Il est des torts de telle espece , que rien ne peut les réparer.

La solitude que les gens du monde fuient avec tant de soin , fait le bonheur des vrais sages. Ceux-ci gagnent à se connoître , & les autres ont intérêt de s'éviter.

La solitude est à l'homme ce que le creuset est à l'or.

Nous mettons souvent sur le compte de l'esprit ce qui n'appartient qu'au cœur , tandis que nous accordons à ce dernier

des qualités qui ne sont dues qu'à l'esprit. On peint toujours bien ce qu'on sent vivement ; les stupides même sont éloquents en pareil cas. Si on les juge dans ce moment, on leur accordera sans doute de l'esprit, quoiqu'ils en soient dépourvus. Par la même raison, on *joue* le sentiment avec de l'esprit, & souvent même on persuade, quoiqu'on ne soit pas réellement affecté, ni même susceptible de l'être.

On ne sauroit aimer trop de choses, & trop peu de gens.

Il est bien rare qu'on fasse des reproches qui soient absolument injustes dans tous les points : on les a presque toujours un peu mérités, du plus au moins.

Si la misanthropie est un défaut, c'est celui de tous dont on peut le moins se corriger, parce qu'il est ordinairement fondé sur la droiture de l'esprit & du cœur. En effet, en y faisant réflexion, on verra que c'est presque toujours l'un ou l'autre qui fait qu'on est plus

frappé des vices & des ridicules des hommes. Jamais un esprit faux joint à une ame noire, n'a fait un misanthrope.

De l'amour sans desirs, de l'amitié, sans confiance, & une montagne sans vallée, sont trois choses également impossibles.

La connoissance & la certitude de notre propre foiblesse sont peut-être les deux plus grands obstacles pour la vaincre.

La poltronnerie & la foiblesse ne se rencontrent pas toujours dans un même sujet. On peut être poltron sans être foible, & foible sans être poltron. La bravoure tient plus au physique, & le courage au moral. Aussi voit-on des gens s'enfuir au milieu d'une action, ou refuser de se battre, après avoir passé même pour téméraires dans un grand nombre d'occasions; un temps nébuleux, ou une mauvaise digestion qui faisoient effet sur leurs nerfs, en étoient peut-être l'unique cause; le courage ap-

pliqué aux différents événements de la vie est moins sujet à variation , parce qu'il tient davantage au caractère , au lieu que l'autre dépend plus du moment & des circonstances.

On peut rendre méchant un homme foible ; mais on ne parvient jamais à le rendre ferme.

L'ennui habituel est le plus grand des maux ; on peut avec du courage se mettre au-dessus des plus grands revers : mais on ne surmonte pas l'ennui.

C'est foiblesse que d'être trop sensible à la mauvaise humeur de ceux avec qui nous sommes obligés de vivre, quand nous n'y donnons pas lieu. Tout ce qui ne touche point notre cœur & ne nous humilie pas , ne doit nous affecter que très-médiocrement.

Il n'y a que les vices seuls pour lesquels on doive concevoir du mépris. C'est une injustice que d'en avoir pour les foibles.

On punit rigoureusement les voleurs  
&

& les assassins ; n'y aura-t-il donc point de châtimement pour les calomniateurs ? ne devoit-on pas condamner aux plus grands supplices ces perturbateurs de la société, qui en déchirant la réputation de leurs compatriotes, leur enlèvent un bien mille fois plus cher que la fortune & la vie.

Les observations que nous faisons en général sur les différentes circonstances de la vie, loin de nous servir de préservatif dans les occasions particulières, nous nuisent souvent. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeler les fautes où l'on est tombé : on verra que c'est presque toujours dans celles qu'on devoit le moins craindre, par les principes & les réflexions dont on s'étoit armé. La raison de ce paradoxe apparent vient, à ce que jecrois, de ce qu'on se persuade qu'on est suffisamment muni contre le danger, parce qu'on y a beaucoup pensé. Il survient cependant un moment critique. Nous nous croyons

assez forts pour n'être pas obligés de fuir , & nous succombons. Si nous n'eussions jamais fait de ces méditations vagues, nous aurions été plus timides. Cette timidité nous auroit fait craindre de nous exposer ; nous aurions réfléchi pour lors efficacement , nous aurions peut-être fui , & nous n'aurions pas été vaincus.

Il seroit à souhaiter que chacun mît par écrit ses idées & ses observations sur les différents objets qui se sont présentés à lui depuis le moment où il a commencé à penser ; car , outre l'avantage de se rendre compte des progrès de son esprit , on feroit l'histoire de son ame dont l'étude est sans doute plus utile & plus intéressante pour nous , que toute autre. En effet, le tableau du cœur change si souvent de face , non-seulement dans l'espace de peu d'années , mais même d'un mois , que dis-je ? d'un jour , que nous ne saurions l'examiner dans trop de points de vue, pour connoître, s'il est possible , toute l'étendue de nos faiblesses,

apprendre à nous corriger & à nous défier de nous-mêmes.

Nous ne pardonnons dans les autres que les foiblesses que nous avons nous-mêmes, & nous taxons presque de vices celles que nous n'avons jamais éprouvées.

Les foiblesses même des grands hommes, portent avec elles un caractère d'élevation qui les distingue toujours de celles des gens médiocres.

Les foiblesses en tout genre sont le partage de l'humanité. Heureux ceux qui échappent au vice : on doit presque leur en savoir gré.

Il est permis de craindre le tonnerre, même des souris & des chats qui n'ont jamais tué personne. On avoue ces sortes de foiblesses sans rougir : mais il est honteux d'avoir peur d'un canon braqué contre soi, ou d'une épée nue prête à nous percer ; & quand un homme a malheureusement refusé de se battre, ou s'est enfui dans une bataille, il



faut qu'il se cache pour le reste de ses jours.

Certains penchants ne sont que des foiblesses quand on les cache ; mais ils deviennent des vices quand on les affiche.

Par la même raison qu'il arrive souvent aux belles ames de faire le mal, faute d'assez de courage pour faire le bien, il arrive aussi que les ames basses font le bien, parce que la force leur manque pour faire le mal.

Il y a plus de gens qui ne font pas ce qu'ils doivent par foiblesse, que de ceux qui ignorent ce qu'ils doivent.

L'affliction excessive que nous cause une faute, nous ôte souvent la force de la réparer.

Les partis extrêmes sont de tous les plus faciles à prendre & les plus difficiles à soutenir.

Ces especes d'automates végétants, qu'on ne rencontre que trop dans le monde, sont presque toujours foibles ou méchants, & quelquefois tous les deux ensemble.

La foiblesse poussée au dernier degré peut nous conduire au vice, si même elle n'en est pas un.

Les gens faciles n'ont pas toujours un bon cœur : mais on peut croire à coup sûr qu'ils sont foibles.

La peur & la vanité sont les plus reconnoissants de tous les sentiments, quand on les flatte ; parce que ce sont ceux qui nous affectent le plus.

Puisque l'expérience des malheurs que nous ont causés nos propres foiblesses, ne contribue pas toujours à nous rendre plus sages, de quoi nous servira celle des autres ?

Il est des positions dans la vie où non-seulement on ne fait pas ce que l'on veut, mais où l'on ne fait pas même ce que l'on sent.

L'habitude a encore plus de pouvoir sur nous que les passions mêmes.

Le hasard décide de la plus grande partie de nos actions. On est souvent généreux plus par foiblesse que par vertu.

Les *Boudeurs* de profession ( s'il est permis de parler ainsi ) ne sont ordinairement ni méchants ni coleres ; ils ne sont que foibles : & comme ils n'ont pas ordinairement la force de se fâcher , ils boudent , parce qu'en général la *bouderie* est l'arme offensive & défensive des gens foibles & timides.

Une extrême sensibilité peut dans certains cas faire plus de mal aux autres qu'une extrême dureté.

On fait part tous les jours de ses affaires à ses amis , lorsqu'on compte sur leur discrétion & qu'on les croit d'un bon conseil : mais il est très-rare qu'on confie de sang froid les secrets de son ame à ceux mêmes dont on a la meilleure opinion. C'est presque toujours la nécessité ou l'excès de l'affliction qui nous y force. On peut donc sans être ingrat avoir fort peu de reconnoissance pour ceux qui nous font de pareils aveux. C'est le plus souvent au hasard qu'on les doit , & tel à qui on ouvre son cœur dans un moment de déses-

poir , n'eût jamais fu le fujet de notre chagrin , s'il étoit arrivé deux heures plus tard , ou qu'un autre fût venu avant lui.

Il en eft à peu près du courage comme de la philofophie : on n'en a communément que fur les objets qui coûtent peu : tel paffe pour avoir beaucoup de fermeté , parce qu'il en a donné des preuves dans des occafions importantes , qui n'a pas la force de fe priver du vin de Champagne qui lui donne la goutte ; & tel autre qui paroît méprifer la mort , court fe cacher parce qu'il tonne. Nous avons tous nos *coins* de force & de foibleffe ; il n'y a rien d'absolu dans la nature. L'homme qui réfléchit ne loue point au hafard. Le fage en général admire peu les hommes , les plaint beaucoup , & les juge rarement.

Faire des actions contraires à fes principes , c'eft foibleffe ; mais les approuver de fang froid , & vouloir que les autres les approuvent , c'eft la preuve qu'on a l'efprit faux.

On ne se méfie point ordinairement de ce qui fait plaisir.

On peut pardonner l'emportement & même la fureur , mais on ne pardonne jamais à celui qui nous humilie.

Il y a des fautes qu'on pardonne & qu'on n'oublie jamais.

L'abus des mots a peut-être plus d'inconvénients qu'on ne pense ; il entraîne souvent l'abus des choses. On s'accoutume à ne pas rendre ses idées par les expressions qui leur sont propres. On confond les définitions ; de là naissent des disputes sans nombre , & dont les suites sont souvent dangereuses. Si ces contestations roulent sur des matières importantes , & que les héros de la dispute soient célèbres , le public se croit en droit de les juger , chacun prend parti , on s'échauffe de part & d'autre , le fanatisme & la mauvaise foi s'en mêlent ; on ne s'entend plus , on ne veut pas même s'entendre.

Les gens à imagination n'envisagent &

ne font presque jamais rien de sang froid, même les choses les plus indifférentes. Ils voient tout à travers un microscope.

Ceux qui sont assez malheureux pour avoir la tête trop vive & beaucoup d'imagination, ne doivent jamais agir sans conseil, & d'après leurs premiers mouvements : car il est presque sûr qu'ils feront des fautes, & peut-être même assez importantes pour influencer sur-tout le reste de leur vie.

Ceux qui sont nés malheureusement avec une imagination trop vive, ne peuvent jamais être heureux, parce qu'ils ne vivent que dans l'avenir : leur bonheur présent est toujours fort inférieur à celui qu'ils s'étoient figuré, il en fera de même de celui qu'ils attendent, & ainsi jusqu'à la mort qui les surprendra sans qu'ils aient pu goûter aucune félicité.

La chaleur & l'enthousiasme qu'on emploie pour persuader, produisent souvent un effet contraire.

La vérité n'a besoin , pour convaincre les têtes bien faites , que de leur être présentée d'une façon claire & précise. Si on veut la parer des mêmes ornements dont le mensonge a besoin pour plaire & pour séduire , on lui ôte non-seulement ses charmes naturels , mais on lui ravit presque son existence : un homme qui réfléchit est en garde avec raison contre cette pompe & cet étalage.

Ceux qui mettent de la chaleur à tout , même aux choses les plus indifférentes , jugent des autres par eux-mêmes , & croient que pour émouvoir les cœurs il faut les déchirer. Ils agissent en conséquence de ce principe. Aussi leur arrive-t-il quelquefois de séduire ; mais ils ne persuadent presque jamais.

Si les têtes chaudes sont dangereuses , parce qu'elles voient toujours au-delà , les têtes trop froides ne le sont pas moins , parce que leur vue est trop bornée. Le juste milieu , entre ces deux extrémités se rencontre très-ra-

rement. Mais tout bien combiné , il vaut encore mieux , dans le plus grand nombre des circonstances de la vie , voir à travers un verre concave , qu'au travers d'un verre convexe.

Oserai-je le dire , & ne passerai-je point pour avancer un paradoxe ? Non-seulement il est inutile , mais souvent même il est nuisible de valoir mieux que les autres.

Il y a presque toujours à perdre à parler raison aux hommes , si l'on veut les persuader , ou leur donner bonne opinion de soi. Il est bien plus court de leur en imposer ; & pour y parvenir le mérite est inutile , il ne s'agit que de les étonner. Tel réussit par la brusquerie , & même par la grossièreté , & tel autre par la pédanterie. Tous les contraires trouvent des partisans , & souvent dans le même individu. Tout le monde se révolte en apparence contre le despotisme de ceux qui prétendent donner le ton , & cependant ce sont ceux qui gouver-



nent le plus sûrement la multitude.

Il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps : telles demandent une cure prompte & violente , sans quoi on court risque de la vie ; tandis que les autres n'exigent qu'un régime exact , mais constant ; si l'on employoit même des remedes trop actifs , le malade périroit infailliblement. Mais les têtes vives qui ne connoissent que les extrêmes , ne savent prendre que des partis de cette nature pour tous les maux , de quelque espece qu'ils soient : aussi leur arrive-t-il souvent que loin de les soulager , non-seulement elles les augmentent , mais les rendent incurables.

Presque tous les hommes sont injustes , ou du moins voient mal sur le plus grand nombre des choses qui les intéressent de près ou de loin : mais si les passions s'en mêlent , ils deviennent aveugles , & souvent tyrans.

L'esprit est à l'ame ce que la beauté est au corps.

Tout le monde veut avoir de l'esprit; & pour prouver qu'on en a , l'un dit des bons mots , l'autre fait des épigrammes , & se croit *divin* , quand il a tourné en ridicule un Savant de l'autre siècle , qui , faute d'imagination , s'étoit borné à avoir *du bon sens* ; foible mérite en effet vis-à-vis de la plupart des hommes. Car pour apprécier le jugement , il faut en avoir , & la fureur du bel-esprit le rend tous les jours plus rare.

Il ne suffit pas , pour bien écrire , d'avoir de l'esprit , il faut encore avoir du jugement & du goût ; & malheureusement il est rare que ces trois qualités se trouvent rassemblées dans le même sujet.

La science ne consiste pas tant à savoir beaucoup qu'à savoir bien.

Un Savant sans esprit & sans usage du monde , ne sauroit manquer d'être opiniâtre dans ses disputes. Aussi est-ce la société la plus ennuyeuse & la plus maussade. Un ignorant sans prétentions vaut cent fois mieux.

Il y a des choses qu'il est ridicule d'ignorer , quoiqu'il n'y ait point de mérite à les savoir.

Quand on est plat avec de l'esprit , à coup sûr on est un sot.

L'esprit a besoin d'exercice comme le corps. On épuise à la vérité l'un & l'autre en les surchargeant ; mais on les énerve encore davantage en les laissant dans une inaction continuelle.

Rien ne prouve plus qu'on manque d'esprit , que de s'approprier celui des autres. Cependant le monde est plein de ces sortes de plagiaires , qui ne sentent pas qu'en se parant des dépouilles d'autrui , ils n'en montrent que mieux leur indigence.

Nous jugeons presque toujours des choses & des personnes , soit en bien , soit en mal , selon que nous sommes différemment affectés , & non d'après leur valeur réelle.

Il y a des gens qui , incapables de se décider par eux-mêmes , s'attachent ce-

pendant avec opiniâtreté au parti que leur ont fait prendre ceux qui ont autorité sur leur esprit.

A mesure qu'on acquiert des connoissances , on apprend à douter de celles qu'on croyoit certaines.

Les systèmes n'ont qu'un temps ; la réputation même de leur Auteur fait quelquefois tout leur mérite , & ils perdent souvent ensuite leur crédit , quand l'enthousiasme est passé , ou que quelques autres viennent les détruire , pour être détruits ensuite à leur tour.

Cette foule d'objets que la nature nous offre sans cesse ont tant de faces différentes , qu'on ne sauroit les observer toutes sans courir le risque de n'en bien voir aucune : aussi ceux qui passent pour universels , sont-ils pour l'ordinaire assez ignorants.

Si le travail n'est un plaisir que pour un petit nombre d'hommes , c'est au moins un remède pour tous , de quelque condition qu'ils soient , & le plus

sur contre l'ennui & les chagrins inséparables de cette vie. Les amusements & les plaisirs même ne peuvent les distraire que quelques instants ; l'occupation seule peut remplir le vuide de leur ame.

Le besoin que nous avons de nous occuper , prouve l'insuffisance de notre être. Nous n'avons pas assez de valeur pour nous renfermer en nous-mêmes pendant long-temps sans nous ennuyer ; il faut que nous allions chercher dans les objets qui sont hors de nous , des aliments à notre ame ; telle est même notre nature , que plus on sent ce besoin d'occupation , & plus on vaut ordinairement.

Dans l'âge mûr , notre ame a besoin de nourriture comme notre corps. Il faut du travail à l'esprit , & du sentiment pour le cœur : mais dans une extrême vieillesse , les besoins du corps sont les seuls qui nous restent. Notre esprit ne peut plus s'occuper. Notre cœur sent à

peine, & notre ame ne paroît plus, pour ainsi dire, que *végéter*.

Comme on s'occupe par différents motifs, on travaille aussi de différentes manières. Ceux qui ne cherchent qu'à s'instruire & acquérir des connoissances, lisent beaucoup & n'écrivent guere ; ceux au contraire qui ne veulent que se faire une réputation brillante, écrivent beaucoup, & lisent peu.

Ceux qui ne travaillent que pour acquérir de la célébrité, ne font presque jamais qu'effleurer les matières qu'ils traitent. Il n'y a que ceux qui étudient pour s'instruire, qui les approfondissent.

La trop grande fécondité nous rend souvent stériles. L'abondance des idées qui se succèdent trop rapidement ou qui se croisent sans cesse, ne permet pas de faire un choix, & l'on est pauvre à force de richesses.

Les plaisants de profession sont de tous les êtres les plus insupportables ; on peut se taire dans les conversations ordina-

res, sans choquer personne, quand on ne nous adresse pas la parole ; mais on offense à coup sûr le plaisant d'une société quand on ne rit pas de ce qu'il dit, & qu'on paroît occupé d'autres choses que de lui.

L'homme d'esprit est ferme ; mais le sot n'est qu'entêté.

Les gens simples sont rarement plats, parce que la platitude suppose presque toujours de la prétention. Aussi ce qu'on appelle communément beaux - esprits dans le monde y sont-ils plus sujets que les autres.

La bêtise devrait être à l'abri du ridicule, parce qu'elle ne dépend pas de nous. Il n'en est pas de même de la platitude, parce qu'on n'est plat qu'en s'écartant du naturel. On veut mettre de l'esprit & des graces à des récits qui n'ont d'autre mérite que la simplicité. On veut orner la nature, & on la fait grimacer.

Il vaut mieux être gouverné par un scélérat qui a de l'esprit, que par un

honnête homme qui n'est qu'un sot.

Il y a des gens qui voudroient être singuliers , & qui ne parviennent jamais qu'à se rendre extraordinaires & même ridicules.

Les hommes sont les mêmes par tout pays quant au fond. Ils ont les mêmes vices & les mêmes passions. Ce n'est que par la forme qu'ils varient , selon la différence des climats, des mœurs & de l'éducation ; semblables aux chiens de différentes especes qui ont toujours les mêmes inclinations, soit qu'ils aient les oreilles plus ou moins longues, ou le poil plus ou moins ras.

Il faut souvent , pour persuader les hommes , commencer par les séduire.

On mérite d'être dupe , quand on ne cesse pas de l'être aussi-tôt qu'on s'en apperçoit.

On est presque toujours sûr de plaire aux hommes en les flattant , & par conséquent le meilleur moyen pour y parvenir est de leur faire croire que nous



pensons qu'ils valent mieux que nous.

Ceux à qui tout le monde convient ,  
conviennent rarement à tout le monde.

Peu de gens ont un caractère : faut-il  
s'étonner si la plupart des hommes sont  
si difficiles à connoître.

Les hommes les plus vrais , qui ne  
voudroient pas tromper les autres , même  
sur des bagatelles , se trompent souvent  
eux-mêmes sans scrupule dans les  
choses de la plus grande importance.

Il y a des choses qui ne nous choquent  
point dans certaines personnes , tandis  
qu'elles sont ridicules dans d'autres.

Il y a des gens qui passent pour vrais,  
& qui ne sont qu'impudents.

Il y a des gens qui passent pour timides,  
& qui ne sont qu'embarrassés.

Les gens qui prennent de la naïveté  
pour de la bêtise , sont très-sujets à prendre  
de la bêtise pour de la naïveté.

On ment bien plus par ses actions que  
par ses paroles.

Il y a des gens qui se croient délicats,  
& qui ne sont que difficiles.

Il peut arriver quelquefois qu'on rougisse de ce qu'on sent , mais jamais de ce qu'on pense.

On se ment à soi-même encore plus souvent qu'on ne ment aux autres.

L'ignorant assure , l'homme instruit doute , le sage réfléchit & suspend son jugement.

Nous nous sentons portés naturellement à haïr les gens décidants. Ils choquent les hommes sensés & humilient les fots.

Un air d'assurance , un ton brusque & décidé , même un peu d'impertinence en imposent aux fots , & souvent même à des gens d'esprit. La modestie & la simplicité ne réussissent que vis-à-vis les têtes bien faites , & qui ne jugent de la valeur d'un homme que par ses qualités réelles ; mais malheureusement il y a bien peu de gens capables d'un pareil discernement , & la fatuité a presque toujours le pas sur le véritable mérite.

Connoissez - vous *Timoléon* ? Oui ,

sans doute. Qui ne le connoît pas ? il s'est fait un nom dans tous les genres , afin d'avoir une réputation qui pût le devancer dans les lieux qu'il daigneroit favoriser de sa présence. Humiliez-vous & reconnoissez votre néant , si vous n'êtes pas sur la liste de ses admirateurs : quelques agréments dans la figure , accompagnés de beaucoup de grimaces , qu'il prenoit pour des graces , lui persuaderent aisément , lorsqu'il entra dans le monde , que toutes les femmes étoient créées pour lui , & qu'il pouvoit *jetter le mouchoir* à celles qu'il en croiroit les plus dignes , & qu'il trouveroit toujours ses desirs prévenus. Cette confiance lui réussit auprès de ces coquettes sur qui la nouveauté a des droits certains , & qui n'ayant plus rien à perdre , mettent leur gloire à augmenter le nombre des bonnes fortunes d'un homme fait pour les avoir toutes : ces succès le dégoutèrent bientôt ; ce triomphe étoit trop futile pour un homme fait pour les grandes

choses. Après avoir combiné long-temps les avantages & les désavantages de toutes les espèces de réputation , *Timoléon* daigna jeter un coup d'œil de bienveillance sur la Philosophie , & se décida en sa faveur : elle ne fut pas plus rebelle que les beautés qu'il avoit bien voulu honorer de ses faveurs. Tous les genres vinrent se présenter à lui , Physique , Morale , Métaphysique , beaux Arts ; tout fut de son ressort, dès qu'il l'en jugea digne ; quelques mots scientifiques retenus au hasard , & le plus souvent mal appliqués , des dîners philosophiques donnés à des Savants & à des Artistes qui s'en moquoient intérieurement , lui acquirent bientôt de la célébrité , & persuaderent au vulgaire , sur-tout aux femmes , qu'il étoit non-seulement le protecteur des Savants , mais leur émule ; il trancha , décida , donna des avis , fit des découvertes , eut un cabinet , un laboratoire , des serres , même des tableaux & des statues ; rien ne fut ou-

blié , excepté les connoissances que tout ce vain étalage supposoit ; ce n'est pas tout : il falloit , pour étendre sa réputation & la rendre complete , devenir Législateur , assigner les limites de la foi & régler les mœurs. *Timoléon* jusqu'alors s'étoit contenté d'être un savant aimable , il veut être un homme d'état. Ce nouveau *Licurgue* a tout observé , tout vu , tout senti , tout jugé ; il a étudié les hommes , il sait comment on doit les gouverner pour les rendre heureux , il fait un code pour la postérité ; car ses contemporains ne sont pas encore dignes de ses idées sublimes ; il prépare seulement la voie ; il a établi son tribunal aux spectacles , dans les promenades publiques , & sur-tout chez les femmes , c'est-là qu'il harangue & qu'il prêche ; il instruit la jeunesse , il étonne les fots , & fait pitié aux gens de bon sens. On ne daigne pas le réfuter : avant qu'il soit peu , ce sublime personnage rentrera dans le néant , d'où ses prétentions

ions l'avoient fait sortir : on oubliera jusqu'à ses ridicules , on ignorera ce qu'il a été.

Tout homme qui dans une dispute cherche à jeter du ridicule sur les propositions qu'avance son adversaire , prouve qu'il n'a point de bonnes raisons à alléguer en faveur de la cause qu'il défend.

Il y a des gens fort décidés qui ne sont point du tout décidants ; mais en récompense il y en a un grand nombre qui décident sur tout à tort & à travers, & qui ne sont presque décidés sur rien.

Les plaisanteries de société même , les meilleures , ne doivent jamais , pour conserver leur valeur , sortir du cercle où elles ont pris naissance. Dès qu'on veut les exposer au grand jour , elles perdent tout leur mérite , & il ne leur reste que le ridicule de la prétention.

Tout homme qui pense & qui réfléchit , doit avoir pour principe de tirer parti , autant qu'il lui est possible , des

différentes circonstances où il peut se rencontrer ; lorsqu'il se trouve avoir tort , il n'en est point de meilleur pour lui que d'en convenir. C'est donc moins par amour-propre que par manque de jugement qu'on s'opiniâtre à vouloir excuser ses fautes. On peut toujours les faire tourner à son avantage , lorsqu'on a la force de les avouer.

Celui qui n'est heureux que par l'opinion des autres , tôt ou tard est malheureux. La réputation la plus brillante est sujette aux revers. L'amitié même n'en est pas exempte , & les passions encore moins. Le but de tout homme qui pense , doit donc être de se procurer un bonheur indépendant du caprice des hommes.

Il est rare que les autres nous voient des mêmes yeux que nous nous voyons nous-mêmes , & qu'ils puissent juger des ressorts cachés de nos vertus ou de nos défauts. On nous estime souvent pour des actions dont les motifs nous font rougir ,

& l'on nous méprise aussi quelquefois dans le moment où nous sommes le plus estimables. Le jugement du public sur les vertus & sur les vices des hommes porte presque toujours à faux , parce qu'il ne voit chaque individu qu'à travers un voile impénétrable. On peut gager à coup sûr , que si chacun se montreroit tel qu'il est , on se diroit réciproquement , ( & peut-être même après vingt ans d'amitié ) *je ne vous ai jamais vu , je ne vous connois point.*

*Timocrate* entend mal , voit mal , sent mal , en un mot ses sensations sont aussi fausses que son esprit : cependant il s'est fait une sorte de réputation ; son air affairé , les Ministres qu'il va sans cesse importuner de ses rêveries , l'air important & mystérieux qu'il met dans toutes ses actions & dans tous ses discours , lui ont donné du poids dans sa famille , & vis-à-vis de quelques sots auxquels l'extérieur en impose toujours. L'admiration du petit cercle où il vit , lui a persuadé qu'il



étoit un grand personnage ; aussi ne conçoit-il pas comment on peut nommer à un emploi de confiance un autre que lui. Il gémit en bon citoyen de l'ineptie des gens en place qui ne savent pas discerner le vrai mérite ; il a pitié de leur aveuglement : il se flatte cependant qu'il ne durera pas toujours , que le trait de lumière percera au milieu des ténèbres , & qu'on rendra enfin justice à ses talents. En attendant il fait des projets d'administration , il change la forme du Gouvernement , rien n'est oublié , il s'applaudit , il veut mettre ses idées au jour ; mais la crainte de révéler les secrets de l'Etat dont les rênes vont dans peu lui être confiées , retient les effets de son enthousiasme. Cependant l'amour-propre le presse , il faut se faire un nom ; bientôt il parcourt des sociétés nouvelles. La prudence l'abandonne , il oublie la sage retenue qu'il s'étoit imposée ; il parle , on l'écoute ; il dit des mots , on attend des choses ; on les attend en vain ; il

n'en a point à dire. Après un long exorde, il fait enfin part de ses vues ; leur absurdité révolte. On est étonné, il l'est à son tour ; il fait des questions, on ne peut lui répondre : en effet, comment prouver qu'il fait jour à celui qui ne voit pas que le soleil luit ? Il se sépare enfin de ses auditeurs mécontent d'eux ; mais content de lui, & persuadé que tous ceux dont les idées sont contraires aux siennes, ont l'esprit faux, ou qu'ils manquent de lumière. Il a la jaunisse, il voit tout jaune.

Les enfants sont plus raisonnables & de meilleure foi que nous : ils sentent & avouent naturellement que c'est par badinage qu'ils imitent les puériles & plates conversations qu'on a dans le monde ; mais cette épigramme ne nous frappe point, & nous passons notre vie à jouer à *la madame* avec beaucoup de dignité & d'importance, sans vouloir en convenir, & quelquefois même sans nous en appercevoir.

Tout le temps qui n'est pas employé à se rendre plus sage , plus heureux , ou plus utile , doit être regardé comme perdu ; presque personne ne travaille cependant à aucun de ces trois objets. On peut donc dire avec vérité que la plus grande partie des hommes vit dans une inaction continuelle.

La méthode qu'on a employée de tout temps de se servir d'Apologues & de Romans pour censurer nos vices & nos faiblesses , est bien à la honte de l'humanité, puisqu'on est obligé de déguiser la vérité pour nous la faire goûter ; encore n'y réussit-on pas toujours. Et le seul avantage que retire un Auteur dont le projet est de corriger , se réduit à faire dire de lui qu'il a de l'esprit & qu'il écrit bien.

A mesure qu'on avance en âge , on s'aime davantage , & on aime moins les autres.

Si les souvenirs ne nous causent pas des regrets, ils sont pour le moins inu-

tiles : car il est rare qu'ils nous donnent du plaisir.

Le trop grand desir d'être heureux est souvent un obstacle pour l'être.

En courant trop après le plaisir on laisse souvent échapper le bonheur.

Le plaisir du moment présent coûte bien souvent des larmes pour les années à venir.

Il faut procurer à la jeunesse des plaisirs innocents , pour qu'elle n'en desire pas de criminels.

Les plaisirs sont le partage de la jeunesse. Le bonheur ( s'il en est dans ce monde ) est réservé à l'âge mûr.

On ne sauroit trop payer les besoins , & trop peu la plupart des plaisirs.

Le desir s'épuise comme la jouissance , l'un faute de réussite , & l'autre pour avoir duré trop long-temps.

La supériorité , de quelque espèce qu'elle puisse être , ne rend point heureux. La médiocrité seule en tout genre peut faire notre bonheur , &

celui de ceux qui nous environnent.

Ceux qui se flattent de faire envie sont souvent pitié.

On croit souvent devoir de la reconnaissance à des personnes qui n'en méritent pas de notre part : ne fait-on pas gré , par exemple , à quelqu'un de ce qu'il nous aime , comme s'il dépendoit de lui de ne pas nous trouver aimable ?

Tous les hommes sont ingrats ; ils commencent par l'être envers leur Créateur , & finissent par l'être envers leurs semblables.

Les Lacédémoniens faisoient enivrer leurs esclaves pour donner horreur de l'ivrognerie à leurs enfants. Ne devrions-nous pas montrer aux nôtres , des ingrats pour les préserver de bonne heure de la contagion d'un vice que la perversité & l'impunité ne rendent que trop général ?

Le mépris qui est attaché à l'ingratitude , est peut-être le plus grand de tous les supplices : mais ceux qui sont capables de ce vice , ne le sont pas de sentir l'horreur qu'ils inspirent.

On estime les choses & souvent les hommes à proportion de leur inutilité.

Il ne faut jamais rien demander à ceux qui ne peuvent ou qui ne doivent pas nous refuser.

Il est beaucoup plus facile d'acquérir que de conserver : cependant on fait presque toujours plus pour le premier que pour le second.

La constance qu'on déifie avec tant de raison, puisqu'elle nous rapproche de la Divinité, n'est pourtant pas toujours une vertu : beaucoup de gens sont constants par habitude, d'autres par foiblesse, d'autres par vanité & par amour-propre, d'autres enfin par nécessité : mais comme le vulgaire est fait pour tout confondre & pour juger conséquemment mal de presque toutes les actions & des sentiments des hommes, il arrive souvent qu'il applaudit ceux qui ne méritent que de la compassion, & quelquefois même du mépris.

Il n'y a presque personne qui ait un

sentiment à soi , indépendant des circonstances ; en effet , sans parler de ceux qui n'ont que celui des autres , nos passions & notre situation présente déterminent presque toujours notre façon de penser : notre manière de voir , de sentir , & par conséquent de juger , dépend donc bien moins des principes que nous nous sommes faits , que des causes extérieures qui ne dépendent point de nous , & qui agissent souvent néanmoins sur notre esprit , sans que nous nous en apercevions.

Rien n'est si malheureux que d'avoir à vivre avec des fôrs. Ils croient toujours qu'on veut les insulter ou se moquer d'eux , dans le temps qu'on y pense le moins , parce que malgré leur sottise ils n'en sentent pas moins quelquefois leurs ridicules , quoiqu'ils ne les avouent pas , & qu'ils n'aient peut-être pas même la volonté de s'en corriger.

Il faut souvent pour obtenir justice , paroître demander grace.

L'extrême vivacité nous fait souvent avoir tort dans les choses mêmes où nous avons le plus raison.

Tout homme peut faire des fautes, & mériter par conséquent punition; mais il ne doit pas s'attendre à des noirceurs & à des trahisons; & toutes les fois qu'on éprouve l'un ou l'autre, l'on est en droit de s'en plaindre dans quelque cas que ce puisse être.

L'homme le plus sage ne sauroit être totalement maître de ses desirs, mais il doit l'être de ses actions.

Le plus grand bonheur qui puisse arriver quand on a commis une faute grave, c'est d'en être puni peu de temps après par les suites même de cette faute. Rien ne nous fait faire autant de réflexions que le repentir, & rien n'ajoute tant à ce dernier que la punition.

Le plus sûr de tous les moyens pour faire ressouvenir & repentir un homme bien né des torts qu'il a eus avec nous,



est de paroître les avoir oubliés , & de le combler de bienfaits.

On devient plus heureux en devenant plus sage. On y perd quelquefois des plaisirs , mais valent-ils la peine qu'il en coûte souvent pour parvenir à en jouir , & leur jouissance même mérite-t-elle le sacrifice de notre repos & de notre bonheur ?

La poltronnerie n'est point un crime , cependant elle déshonore , & on la punit. Les puissances sont intéressées à la faire regarder comme une tache flétrissante. Mais que cette opinion ait prévalu tellement , qu'il n'y ait personne , qui ne méprise moins l'homme le plus vicieux , que le plus vertueux , qui auroit refusé de se battre , c'est une injustice révoltante.

L'homme le plus sage ne sauroit savoir ce qu'il pensera , mais il doit être sûr de ce qu'il fera.

Ce n'est pas tout que de savoir pardonner aux autres , il faut encore , dans certains cas , savoir se pardonner à soi-même.

Le mystère & la *cachoterie* ont peut-être plus découvert d'intrigues & de secrets que l'étourderie & l'indiscrétion.

Comme , dans la première jeunesse , on n'a ordinairement éprouvé que de bons procédés , & même des bienfaits de ceux qui nous environnent , on est naturellement porté à juger favorablement de la race humaine ; on ne la connoît que par le beau côté. Quand les passions commencent à nous tyranniser , nous examinons les hommes avec plus de scrupule , & souvent même avec partialité ; nous en trouvons d'injustes & de méchants , nous concluons que les autres leur ressemblent , & nous nous trompons encore. Ce n'est donc que dans l'âge mûr , où notre esprit est formé , & où la raison est dans toute sa force , que nous sommes en état d'étudier les hommes & de les apprécier sans prévention. Cette étude alors nous apprend qu'ils sont en général plus foibles que méchants , & plus dignes par conséquent de compassion , que de mépris ou de haine.

On devient plus difficile sur les choses & sur les personnes à mesure qu'on avance en âge , & pour notre bonheur il feroit à desirer que ce fût le contraire.

L'occupation de la jeunesse est de jouir, celle de l'âge mûr est , ou du moins doit être , de faire la juste estimation de ce dont on a joui.

La jeunesse est trop occupée du plaisir de jouir des avantages de la société , pour s'arrêter à étudier les hommes. Ce n'est que lorsqu'on ne jouit plus d'eux , qu'on apprend à les connoître.

On acquiert ordinairement des défauts en avançant en âge , & il est bien rare qu'on se corrige de ceux qu'on avoit déjà.

On demande toujours quel est l'état ou la charge d'un homme , & presque jamais ce qu'il fait.

Il faut valoir beaucoup par soi-même , pour avoir de la considération sans être décoré d'aucun titre.

La politique des Lacédémoniens d'a-

bandonner l'éducation de leurs enfants à la République, étoit fans doute la plus utile & la plus sensée de toutes : on les élevoit par ce moyen fans aucun égard au rang que leur pere tenoit dans l'Etat , & l'on ne consultoit que leurs inclinations & leurs talents pour leur assigner les places ou les emplois qu'ils étoient les plus capables de remplir : cette sage législation devoit former & formoit en effet les Généraux les plus habiles & les Magistrats les plus éclairés. Nos loix & nos mœurs nous privent de cet avantage ; chaque pere décide en maître absolu de l'état de ses enfants avant même qu'ils aient reçu l'être , & les conséquences qui en résultent , font qu'on charge souvent d'une administration importante des gens dont nous n'aurions pas voulu pour nos *hommes d'affaires*.

Le chagrin qui n'a son principe que dans le cœur , est toujours doux & jamais emporté ; mais quand il naît de l'amour-propre offensé , le temps ne sere

souvent qu'à augmenter notre fureur, & elle ne cesse guere que lorsqu'on s'est vengé.

Le temps loin d'adoucir le chagrin d'un Ministre disgracié ne sert qu'à l'augmenter ; parce qu'à mesure que les années s'écoulent, il voit diminuer son espérance, seule consolation des malheureux.

L'antipathie est plus difficile à surmonter que la haine.

On ne hait ordinairement que ceux qu'on ne peut mépriser.

Les hommes disent qu'ils sont nés libres. Je n'en crois rien. Je serois même porté à penser qu'il est de leur essence de ne le pas être ; car on les voit sans cesse emportés comme malgré eux & par une espece d'instinct, vers tout ce qui peut les mettre dans l'esclavage. En effet, non contents des engagements qu'ils contractent à leur naissance, avec leurs parents & avec la société, dès qu'ils ont atteint l'âge de raison ils n'ont rien de plus

pressé que d'en former de nouveaux , les uns par une charge , les autres par un emploi : le plutôt *lié* est estimé le plus heureux. Chacun s'empresse à l'en féliciter , & on loue ses parents du sacrifice qu'ils font d'une portion de leur fortune pour lui donner cette preuve de tendresse. Je ne parle point des passions , quoiqu'elles nous assujettissent plus qu'aucune autre servitude ; mais comme on s'y livre communément sans réflexions , elles ne doivent pas être mises au rang des liens volontaires. Est-on ce qu'on appelle *placé* ? on cherche promptement à se marier , comme si l'on ne pouvoit pas trop tôt compléter ses chaînes ; nouveaux compliments à chaque nouvelle branche d'esclavage.

Obtient-on des honneurs ou des emplois éminents , c'est bien autre chose : non-seulement les parents & les amis , mais des gens même qui connoissoient à peine celui qu'on vient de décorer , viennent en foule pour prendre part au bonheur

qu'il a d'avoir des engagements de plus. Un homme ainsi *garotté* de toute manière , se trouve cependant encore trop libre à son gré. Il desire d'avoir des enfants , pour n'être plus maître d'aucune de ses actions. En a-t-il enfin ( sur-tout si ce sont des garçons ) il est au comble du bonheur : en effet , il ne peut plus disposer de son bien , de son état , de son séjour , de ses projets ; sa façon de penser même est gênée , ainsi que ses desirs. Cet esclave volontaire remplit sa destinée , traîne une vie toujours agitée & toujours contrainte ; il meurt enfin accablé sous le poids des chaînes qu'il s'est plu à former lui-même , après avoir célébré pendant toute sa vie la liberté qu'il fuyoit sans cesse.

*Théophile* entre dans une chambre , ne salue personne , pas même la maîtresse de la maison. Il croit s'excuser en disant qu'il a la vue basse , & qu'il courroit risque de ne saluer souvent que des fauteuils. Il traverse la pièce avec

impétuosité , les yeux hagards , les sourcils froncés , & le corps à moitié courbé. Il renverse presque en passant une femme qu'il rencontre. Il ne paroît pas y faire attention. On l'en avertit , il répond froidement , en se vautrant sur un siége , & en croisant ses jambes jusqu'aux hanches : *que ne se rangeoit-elle , on sait bien que je n'y vois pas.* On lui demande de ses nouvelles. Il ne répond point. Il garde pendant quelque temps un silence morne & taciturne , puis tout-à-coup élevant un fausset aigu & nasal , il dit d'un ton absolu à la maîtresse de la maison : *Que prétendez-vous faire de cette espece qui vient de sortir. C'est une folle qu'il ne vous convient pas de voir. Que je ne la retrouve plus ici. A propos savez-vous des nouvelles ? Non sans doute , car vous ne savez jamais rien vous autres. Eh bien , je m'en vais vous les dire.* Il débite ensuite toutes les absurdités qui lui passent par la tête , parle politique & gouvernement à tort & à travers ,



déchire la réputation de ceux qu'il connoît , & de ceux qu'il ne connoît pas. Dit que telle femme est galante , & que tel homme est un frippon : gage qu'il le leur dira à eux-mêmes quand on voudra ; qu'il ne craint personne ; que les prétendus méchants ne lui font pas peur , parce qu'il n'y croit pas , & que la méchanceté n'est qu'un nom. Il interrompt tout-à-coup son discours pour interroger un homme qu'il ne connoît pas , & sans attendre sa réponse , il dit à un autre , qui cause avec son voisin ; *Cela est faux. Cet homme est fort surpris , & lui demande sur quoi il le taxe de mensonge. C'est , répond Théophile , qu'on dit si rarement vrai , qu'il y a tout lieu de croire que ce que vous rapportez ne l'est pas.* Il s'extasie de cette répartie , rit à éclats , & se croit charmant. Enchanté de lui-même , il s'aime de plus en plus , dispute avec mépris sur tout ce qu'on ose avancer. Comme il n'a point d'avis à lui , c'est celui des autres qui

le détermine à prendre le parti opposé. Son but est de paroître singulier & extraordinaire , parce qu'il se persuade qu'il attirera davantage les yeux du public. Cette manie le met souvent en contradiction avec lui-même , & on le voit dans le même quart-d'heure soutenir le pour & le contre , sans s'en appercevoir , car l'étourderie est la base de son caractère. Si on daigne l'en avertir , il répond par une turlupinade. Il est généralement haï , & en tire vanité. Il croit qu'on le redoute , & s'en vante ; mais à force d'être craint de tout le monde , il est parvenu à ne l'être de personne. Le mépris a succédé à la haine. Il n'y a plus qu'un petit nombre de fots à qui son importance & son ton décidant en impose. Il fait pitié à tout le reste. Il a eu un moment de vogue ; mais ce moment est passé , & malheureusement pour lui , il croit qu'il dure encore , ou du moins il tâche de se le persuader , & cette persuasion complete ses

ridicules. On lui feroit peut-être grâce de ses vices , on n'est pas difficile dans le monde sur cet article ; mais on n'est pas si indulgent sur l'impertinence & sur les prétentions fans fondement, quand le prestige est dissipé.

Il semble qu'on doit s'attendre à trouver les grands talents dans ceux qui se sont destinés par choix à un état ou à une profession ; on est toujours surpris, avec raison, lorsqu'on ne leur en trouve que de médiocres ; ils ont d'abord donné de grandes espérances par des succès éclatants ; mais arrivés à un certain terme, ils y sont restés , sans jamais aller au-delà, quoiqu'avec des dispositions en apparence les plus favorables. La cause de cette singularité vient , à ce que je crois , de ce qu'on prend souvent des velléités pour des goûts réels ; on s'y livre avec fureur , on commence par réussir , parce qu'on travaille avec ardeur : cette réussite enflamme encore les desirs ; on se voit déjà le premier dans son art , on ne pense

bientôt plus qu'à la célébrité ; le goût de *la chose* se perd en peu de temps, quand il n'est pas véritable , & l'on ne suit plus que par vanité un genre qu'on croyoit n'avoir embrassé que par attrait ; on se fie sur elle de ses progrès ; mais la vanité ne fait jamais que des écoliers ; la passion seule fait les grands maîtres.

La platitude de nos petits Philosophes du siècle , & en général de tous les gens à prétentions , porte avec elle un caractère qui ne permet pas de laisser méconnoître son origine. Celui qui a quelque habitude des hommes ne s'y trompera jamais. Ces prétendus sages croient ennoblir les *petites choses* en les présentant sous un aspect qui leur est étranger , & qui les rend ridicules par le contraste de leur valeur intrinsèque , avec celle qu'ils essaient en vain de leur donner ; ils rabaisent ensuite les *grandes* , en les rangeant dans la classe des *petites* qu'ils ont élevées sur leurs débris ; mais qu'en arrive-t-il ? Ils assignent vai-

nement les places ; chaque objet conserve son rang : il n'y a qu'eux d'avilis.

Les sensations donnent le plaisir : le sentiment produit le bonheur.

La Philosophie moderne , en nous enseignant à secouer les préjugés les plus utiles , nous a laissé les plus dangereux.

Le plaisir fait tort au bonheur , il le fait paroître froid & insipide.

Plus un objet est simple , moins un esprit faux le saisit.

Les gens foibles peuvent être vrais , mais ils ne sont presque jamais francs. La franchise est un attribut de la fermeté.

La forme de nos défauts nous fait souvent plus de tort , que nos défauts mêmes.

La véritable éloquence est simple , & doit frapper même les gens les plus médiocres. Il n'en est pas de même du bel-esprit , qui souvent est obscur , & dont les personnes les plus pénétrantes ont quelquefois peine à saisir les fines  
ses

tes. Ce genre de mérite est de pure convention; il est relatif au siècle dans lequel on vit, aux mœurs d'une Nation & à la façon de sentir & de voir de chaque individu. Aussi les Bourdaloue, les Bossuet, les d'Aguesseau, les Cochin, les Corneilles, l'ont-ils toujours dédaigné, & lorsqu'on en trouve des traces dans un ouvrage, on peut presque assurer que son Auteur manque de génie. Il croit y suppléer par des épigrammes & des traits brillants, mais rien ne peut le remplacer.

C'est une espèce d'avilissement que d'être considéré & d'avoir la confiance d'un homme qu'on méprise.

Le goût que la raison n'approuve point, ne subsiste pas long-temps quand on a la tête bien faite.

On passe la plus grande partie de sa vie dans la gêne & dans la contrainte, & le reste à gêner & à contraindre les autres.

Le plaisir de commander est le plus

vif de tous , fans doute , pour la plus grande partie des hommes : mais il en est un plus grand & plus délicat pour les ames tendres , c'est celui d'obéir à ce qu'on aime.

On ne parvient à se rendre heureux qu'à force de privations.

Il y a deux sortes d'éloquences , celle de l'esprit & celle du cœur. La première étonne , & fait naître l'admiration. Mais il est rare qu'elle subjugué ni qu'elle entraîne. C'est à l'éloquence du cœur que cette victoire est réservée. C'est elle seule qui porte dans notre ame cette chaleur vivifiante qui la rend capable des plus grands efforts. C'est elle qui embrasoit de son feu céleste ces indomptables citoyens d'Athènes & de Rome , qui ont rendu ces peuples les maîtres du monde ; c'est elle qui excitoit en eux a vertu dont elle étoit l'interprete : en un mot , elle seule est sublime , parce qu'il n'appartient qu'au sentiment de l'être. L'éloquence de l'esprit peut être

louée. Celle du cœur est au-dessus de l'éloge, & ne peut être que sentie.

On n'est précieux & *maniéré*, que parce qu'on n'a pas assez d'esprit pour être naturel. On ne fait des mines, que parce qu'on manque de graces.

On est moins empressé de faire usage d'un pouvoir certain, que de celui qui est douteux.

Après le bonheur d'aimer, il n'y a point de sentiment plus agréable que celui du respect qu'inspire la vertu. Il semble qu'en l'admirant on y participe, & qu'elle se réfléchit sur celui qui est assez heureux pour en être frappé. On croit en valoir mieux, & la satisfaction intérieure qui en résulte, en flattant notre amour-propre, nous dispose en même-temps à imiter ce qui fait l'objet de notre vénération.

Le véritable courage étonne les spectateurs, tandis que celui qui le possède s'en apperçoit à peine. Tout ce qui suppose un effort tend à se relâcher. On



ne réfléchit guere sur sa fermeté sans l'énerver , & tout homme qui se félicite de l'empire qu'il a sur lui-même , cessera bientôt de mériter les éloges qu'on lui a prodigués.



---

*SUR LE PLAISIR  
& le Bonheur.*

**D**EPUIS qu'il existe des hommes, on connoît le plaisir. Il n'y en a aucun qui ne puisse le goûter, & tous le recherchent. C'est l'idole des mortels. Il n'en est pas de même du bonheur ; nous ne pouvons en avoir qu'une idée incomplete, parce qu'il suppose de la perfection, & que l'humanité n'en est pas susceptible. Dieu seul peut donc être heureux, parce que lui seul est parfait & impassible. On m'objectera sans doute qu'Adam a connu la félicité sans nuages. Sorti immédiatement des mains du Créateur, il n'étoit point souillé par cette tache originelle, qu'il nous a transmise depuis son crime, & qui est devenue la source de tous nos maux. Il n'éprouvoit, dans cet état d'innocence, aucune douleur corporelle ni morale ; & le calme

de son ame n'étoit point troublé par les regrets du passé, ni la crainte de l'avenir. Mais ce bonheur, selon les Peres, a été de si courte durée, qu'il ne mérite même d'en porter le nom, que parce qu'il a été complet pendant le peu de temps que le premier homme s'en est rendu-digne par son obéissance. Nous ne concevons donc que très-confusément une situation à laquelle nous ne pouvons plus prétendre. C'en est même plus qu'une chimere pour nous. En effet, tourmentés par les remords, déchirés par les inquiétudes & les chagrins journaliers, exposés aux accidents & aux maladies, la vie n'est pour nous qu'un tissu de malheurs. La certitude seule de la mort suffiroit pour empoisonner les jours d'ailleurs les plus heureux.

On croira, sans doute, que la conclusion qui résulte de ces réflexions, est que les hommes ne pouvant parvenir au bonheur, la raison seule doit les

engager à y renoncer , pour ne pas rendre leur condition plus dure encore par la poursuite d'un bien qu'ils ne peuvent jamais obtenir ; que le parti qu'il leur reste à prendre , est de se livrer au plaisir , puisque c'est l'unique avantage dont la justice divine ne les ait pas dépouillés , & qui puisse les aider à supporter une vie semée de peines & de douleurs. Mais ce jugement seroit trop précipité. Quoique l'expérience apprenne à tous les mortels que le bonheur absolu ne fauroit être leur partage ici-bas , ce n'est pas un motif pour eux de renoncer à une félicité relative à la foiblesse de leur être. Notre insuffisance pour connoître toutes les merveilles dont nous sommes environnés , ne nous empêche pas de travailler sans relâche pour faire quelques pas de plus dans la carrière des sciences. Nous sommes certains cependant de ne pouvoir jamais découvrir tous les ressorts & la profondeur des secrets que la nature renferme , pourquoi donc

ne nous appliquerions-nous pas à la recherche d'un bonheur qui , quoique limité , doit nous intéresser encore davantage que ces connoissances que nous poursuivons avec tant d'ardeur. Elles seroient même futiles , si elles ne devoient pas contribuer à nous rendre plus heureux. Quoi ! parce que nous n'avons pas la vue aussi perçante que le Lynx , faut-il fermer nos yeux , & nous priver pour jamais d'un des sens qui nous est le plus précieux & le plus utile ? Cette idée seroit absurde : c'est cependant ce que seroit un homme qui dédaigneroit de travailler à sa félicité , parce qu'il ne peut jouir de celle des Anges. Je conclus donc que , malgré l'impossibilité où nous sommes de nous former un état impassible , le bonheur , autant que notre foible nature en est susceptible , mérite que nous mettions toute notre étude à découvrir les moyens les plus sûrs pour y parvenir : si l'on s'égare dans sa route , il devient très-difficile de retrouver la voie.

qui peut y conduire ; on ne fait plus que s'éloigner de plus en plus du but où l'on aspire.

Ainsi, mon dessein n'est pas de détourner de la recherche du bonheur, puisque je pense que c'est l'unique bien désirable, & qu'on doit même lui sacrifier sans regret tout ce qui pourroit y mettre obstacle. Mais j'ose avancer en même-temps que tous les hommes n'y sont pas également propres, quoique tous soient capables de plaisir, & qu'on le confonde très-communément avec le bonheur. Je crois même que, sans s'exclure réciproquement, ils se trouvent rarement ensemble ; car je suis très-éloigné d'être persuadé, que ce soit la continuité du plaisir, qui constitue le bonheur. Voici donc quelles sont mes idées sur cet objet. Je les soumets sans répugnance au jugement des sages ; c'est à eux seuls, en effet, qu'il appartient de décider en quoi consiste le vrai bonheur, parce qu'eux seuls sont en état de le

connoître , & dignes de le posséder.

Les personnes qui ont une imagination vive , (qu'on suppose faussement douées d'une grande étendue d'esprit , sont sans contredit les plus susceptibles de plaisir , parce que leurs sensations ont beaucoup d'*intensité* , & qu'elles en sont la base en grande partie. Les têtes froides , au contraire , & par conséquent plus réfléchies , sont les seules propres au bonheur. Mais comme ceux qui jouissent de cet avantage ont moins d'activité dans les sens , il doivent être moins affectés du plaisir. Je vais plus loin , & je m'explique.

La supériorité , dans quelque genre que ce soit , nous dispose davantage aux impressions momentanées du plaisir , qu'à la jouissance constante du bonheur , qui est l'apanage de la médiocrité. Cette assertion paroîtra d'abord contradictoire avec ce que j'ai dit plus haut ; puisque j'ai prétendu que la félicité étoit le résultat de la perfection , & que par

conséquent on doit en inférer que celui qui paroît supérieur aux autres par ses talents ou son esprit, approche davantage de cet état. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; car c'est précisément dans cette heureuse médiocrité que consiste la véritable perfection , à laquelle les hommes peuvent atteindre ; parce que toutes les qualités , & même les défauts inséparables de l'humanité , étant alors dans une proportion convenable , tout se trouve dans l'équilibre. C'est un jour doux & égal , que nos yeux peuvent fixer sans en être éblouis , tandis que la prétendue supériorité de certains individus , n'annonce, pour ainsi dire , que des êtres qui ne sont pas finis , & dans lesquels la surabondance ( qu'on me permette ce terme , ) de certains avantages , ne sert, pour l'ordinaire, qu'à rendre leurs défauts plus frappants , & leurs vices , plus dangereux. Pourquoi Titus fut-il appelé les délices du monde , tandis qu'Alexandre , avec des qualités plus brillantes



en fut le fléau ? c'est que , dans l'esprit du vulgaire , le premier fut inférieur au second. Mais Titus ne perdit qu'un jour , & le vainqueur d'Arbelles en employa plus de mille à faire le malheur de l'univers.

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître  
Dans nos champs cultivés autour de nous fait naître.  
Chacun a sa saison , & par des soins prudents ,  
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.  
Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main légère ;  
On flétrit aisément leur beauté passagère.  
N'offrez pas à vos sens , de mollesse accablés ,  
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.  
Il ne faut pas tout voir , tout sentir , tout entendre ;  
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.  
Le travail est souvent le pere du plaisir (1).

Ce tableau des plaisirs , tout séduisant qu'il est , en nous peignant leur frivolité , nous apprend qu'ils ne peuvent rien pour notre bonheur , de même que les fleurs auxquelles l'auteur les compare. Leur

---

(1). Discours de M. de Voltaire sur la modération.

durée n'est que d'un instant, & leur nouveauté fait tout leur mérite. Semblables à la rose, qui perd déjà de sa fraîcheur & de son éclat, au moment qu'elle commence d'éclorre, & qui se fane presque aussi-tôt qu'elle est cueillie, les plaisirs s'émoussent & perdent bientôt tous leurs attraits dès qu'ils sont goûtés. Nous ne pouvons les perpétuer qu'en en changeant l'objet, & leur multiplicité même; quoique variée, devient enfin insipide par la satiété qui leur ôte tout ce qu'ils avoient de piquant & de flatteur. Ils ne font plus, avec le temps, d'impression sur nous. Nos sens se glacent, notre imagination se rallentit, notre faculté de sentir s'épuise; & semblable à l'arc qui perd son ressort par une tension trop continue, pour avoir joui trop longtemps, on devient incapable de jouissance. Nous ne pouvons donc être heureux par les plaisirs; tout nous le démontre; & quoiqu'ils soient l'objet des desirs de tous les hommes, ils en sentent quel-

quelquefois le vuide , dans le moment même qu'ils en sont le plus enivrés. Cependant les plaisirs sont un bienfait du Créateur ; & loin de nous en plaindre , nous devons l'en remercier chaque jour. Pourquoi donc cet avantage , au lieu de faire notre bonheur, contribue-t-il assez souvent à nous rendre malheureux ? Quelle en peut être la cause ? A-t-elle son principe dans l'essence même du plaisir , ou devons-nous l'attribuer au mauvais usage que nous en faisons ? Est-ce la nature enfin qu'il faut en accuser , ou les erreurs de notre esprit ? C'est ce que je vais tâcher de développer.

Le plaisir a sa source dans nos sens ou dans notre imagination. C'est par eux que les objets nous frappent , & que nous éprouvons ce doux frémissement qui précède quelquefois & qui accompagne toujours les sensations agréables. On me dira sans doute que tous ceux qui ont du plaisir , ne sont point agités de cette émotion délicieuse. Mais

j'ose avancer que ce qu'ils décorent du nom de plaisir, n'en est point un ; qu'ils le confondent avec l'amusement, la gaieté, la joie, le délassement, le *bien-être*, & plusieurs autres modes dont nous sommes susceptibles, mais qui ne doivent pas porter le nom de *plaisir*. On manque de définitions exactes sur beaucoup d'objets ; parce que peu de gens observent avec attention ce qui se passe dans les autres & dans eux-mêmes. Cette étude les fatiguerait en tenant leur esprit dans la contention. Ils craindroient même d'y passer le temps qu'ils pourroient employer à jouir, & le regarderoient comme perdu, parce que la plupart des hommes préfèrent le plaisir au bonheur ; (& la découverte d'une vérité est un bien très-réel ;) d'ailleurs il faut du tact pour saisir & distinguer toutes ces nuances, & il est beaucoup plus rare qu'on ne croit.

Le plaisir, tel que je le conçois, est une sensation vive, qui nous surprend,

nous émeut, & nous arrache à nous-mêmes pour nous porter avec ardeur, & nous fixer vers l'objet qui nous plaît. L'effet est le même, soit qu'il ait son principe immédiat dans les sens, soit que l'imagination en soit le mobile, & qu'elle fasse naître cette commotion que les sens éprouvent. D'après cet exposé, l'on voit qu'il ne peut y avoir de plaisir sans la participation des sens ou de l'imagination. J'appellerai *sensation physique* celle que nous recevons par l'entremise des sens, & *sensation morale* celle qui a sa première cause dans l'imagination. Qu'on me permette ces expressions ; quoiqu'elles ne soient pas exactes, elles me sont nécessaires pour pouvoir me faire entendre.

Je passerai sous silence les sensations physiques. Personne ne les ignore. Je craindrois trop d'ailleurs de blesser les oreilles chastes & d'alarmer la pudeur, si digne de nos respects & de notre vénération, dans un siècle où, à la honte

des mœurs , elle n'existe plus guere que dans les paroles. Conservons donc au moins le simulacre qui nous en reste. C'est un hommage que le vice rend encore à la vertu. Quelque foible qu'il soit , il doit être précieux aux cœurs purs que la contagion n'a pu corrompre , & ce n'est que pour eux que j'écris. Je rappellerai même à cette occasion ce que tant d'autres ont dit avant moi , mais qu'on ne sauroit trop répéter , c'est que l'honnêteté simulée qui regne dans les discours , peut cependant entraîner les âmes simples dans le piège , en leur persuadant que ces tours si décents & si réservés ne sont que l'expression d'un sentiment honnête , tandis qu'ils servent de voile au vice qu'ils paroissent condamner. En effet , on a observé que plus les siècles sont devenus pervers , plus le langage s'est épuré. Il semble que des termes , que la seule licence des mœurs a rendus choquants, parce qu'ils nous en retracent l'usage , soient un re-

proche qui nous rappelle ce qui devroit nous faire rougir. (1). Je dirai

---

(1) Nous n'osons nommer, & rougissons au son des choses que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites. Nous n'osons dire ce qu'il est permis de faire; nous n'osons appeler adroits nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes sortes de débauches. Nous prononçons, & faisons sans crainte & sans honte les méchantes choses contre nature & raison. Parjurer, trahir, affronter, tuer, tromper, & rougissons au dire & au faire des bonnes, naturelles, nécessaires, justes & légitimes. Il n'y a mari qui n'eût plus de honte de carresser sa femme devant le monde, que de tuer, mentir, affronter; ni femme qui ne dise plutôt toutes les méchancetés du monde, que de nommer ce en quoi elle prend plus de plaisir, & peut légitimement faire. Jusques aux traîtres & assassins, ils épousent les loix de la cérémonie, & attachent là leur devoir. Chose étrange, que l'injustice se plaigne de l'incivilité, & la malice de l'indiscrétion. L'art de la cérémonie ne prévaut-elle pas contre la nature? La cérémonie nous défend d'exprimer les choses naturelles & licites, & nous l'en croyons. La na-

donc seulement , à l'occasion des sensations physiques , que les sens étant susceptibles d'épuisement , d'où naît la satiété , ils ne sauroient être toujours en action , & que les plaisirs qu'ils nous ont donnés sont eux-mêmes la cause du dégoût & du vuide qu'ils nous laissent. Cette impuissance contribue à nous rendre malheureux , parce qu'en nous prouvant qu'il est insensé de faire consister la félicité dans les sens , qui ne peuvent nous procurer qu'un bien-être momentané & circonscrit , elle est suivie de regrets inutiles , & souvent même d'un repentir éternel.

Les sensations physiques ne méritent donc pas notre attachement , & nous ne devrions les désirer , ni même les

---

ture & la raison nous défend les illicites , & personne ne l'en croit. L'on envoie sa conscience *dans des lieux de débauche* , & l'on tient sa contenance en règle. Cela est monstrueux , & ne se trouve rien de semblable aux bêtes. *De la Sagesse de Charon , l. 2 , p. 289.*



goûter , que comme des voyageurs jouissent de l'aspect d'une belle campagne qui s'offre sur leur chemin , ou de l'ombrage agréable d'un hêtre touffu , au pied duquel ils se reposent quelques moments , pour se mettre en état de poursuivre leur route.. De même les plaisirs causés par les sensations , ne doivent être pour les hommes qu'un délassement qui , sans affecter leur ame , serve seulement à les ranimer pour les rendre plus propres au travail. Il ne faut donc regarder les plaisirs que comme un passage pour parvenir plus sûrement au bonheur ; car il n'en est point hors de l'ordre auquel nous sommes destinés , & malheureusement la plupart des hommes l'intervertissent , en sacrifiant les jouissances douces & paisibles de l'esprit aux affections vives & séduisantes des organes.

Les sensations *morales* , quoique d'un genre plus élevé que les *physiques* , puisqu'elles tiennent plus à l'ame , non-seu-

lement ne sont pas plus propres à nous rendre heureux , mais contribuent peut-être encore plus qu'elles à nous éloigner de la félicité où doit aspirer tout homme sage , parce qu'elles ne dépendent que de notre imagination. En effet , cette dernière n'étant pas bornée comme les sens , ne garde point de mesure lorsqu'elle est échauffée par des objets qui la frappent vivement. L'impossible même ne lui sert point de limite. Elle croit pouvoir réaliser tout ce qu'elle conçoit , jusqu'aux chimères les plus absurdes. L'impuissance sur cet objet n'est qu'un aiguillon de plus qui l'excite & l'anime encore davantage. Plus l'imagination a de force & de vivacité , plus les projets qu'elle enfante ont d'énergie & d'étendue , & par conséquent plus ils contribuent à notre malheur par la difficulté , souvent insurmontable , de les exécuter. Les imaginations actives & bouillantes sont donc inhabiles au bonheur , parce que ce dernier suppose la paix &

la tranquillité de l'ame , & que celle des personnes vives est presque toujours en action. Le repos les fatigue , & tout état permanent leur devient insupportable. Cette maniere d'être les rend au contraire très-propres au plaisir , qui ne sauroit exister sans agitation physique ou morale ; aussi ne recherchent-elles que lui. Le bonheur leur paroît trop froid & trop insipide , pour qu'elles travaillent à se le procurer. Elles sont d'ailleurs incapables de le goûter ; quoique les plaisirs , en leur fournissant des objets nouveaux , sur lesquels leur imagination peut s'exercer , servent à entretenir l'ardeur qui les dévore sans cesse. Semblables aux Salamandres , on diroit qu'elles ne peuvent subsister que dans le feu. C'est leur élément. De là naissent ces passions terribles & insatiables , qui ont fait changer tant de fois de face à l'univers , & qui l'ont rempli de troubles & de carnage. Les hommes dont je parle ne desirent qu'avec excès ; l'idée du plai-

fir les transporte encore plus que le plaisir même , parce qu'il ne répond jamais à celle qu'ils s'en étoient formée : peut-être même n'en goûtent-ils jamais d'autres que celui dont la réalité existe seule dans le tableau qu'ils s'en étoient tracé.

Presque tous nos plaisirs dépendent donc de notre imagination , & ils sont d'autant plus vifs qu'elle est elle-même plus active ; car non-seulement le plus grand nombre n'a d'existence que par elle , mais ceux des sens même lui doivent leur principal attrait , & ce qu'ils ont de plus piquant. En effet , que seroit l'amour , qui , dans son principe , n'est qu'un besoin physique , si l'imagination ne l'embellissoit , & ne l'ennobliroit à nos yeux. On ne fait que trop que c'est d'elle qu'il emprunte tous ses charmes , & par conséquent son danger ; car une simple sensation agréable ne seroit jamais capable de précipiter les hommes , les plus sensés d'ailleurs , dans

tous les désordres où l'histoire même nous apprend que cette passion fougueuse les entraîne ; mais l'habitude d'en être les témoins , & souvent même les auteurs ou les tristes victimes , nous a rendus plus indulgents , & nous a accoutumés à ne taxer que de foiblesse , ce que nous devrions nommer extravagance & fureur. On ne fait que trop que l'ambition doit son existence à une imagination ardente , qui s'enivre de l'espoir de commander , & qui nous peint comme le bien suprême ce frivole & dangereux avantage de gouverner nos semblables.

Croyez-moi , les humains , que j'ai trop su con-  
noître ,

Méritent peu , mon fils , qu'on veuille être leur  
maître (1).

L'imagination une fois séduite &  
éblouie

---

(1) *Alzire* , Tragédie de M. de Voltaire ,  
acte premier, scène première.

éblouie par le brillant éclat qu'entraîne après lui le pouvoir , les honneurs & sur-tout les respects que la nécessité ou la bassesse arrache aux malheureux esclaves de l'ambition , enflamment leurs desirs. Parvenus à ce degré de grandeur , ils se flattent faussement de pouvoir satisfaire leur avidité insatiable. Je dis faussement ; en effet , quels chagrins cuisants n'éprouvent pas ceux qui sont arrêtés dans leur course , & auxquels il ne reste que le désespoir de n'avoir pas réussi , soit pour avoir voulu d'abord prendre un vol trop rapide , soit parce qu'ils ont été devancés par des concurrents plus heureux ou plus coupables. Confus , désespérés , & peut-être troublés par les remords dévorants des crimes qu'ils ont commis sans en recueillir le fruit ; trahis souvent par leurs amis ( si cependant un ambitieux en eût jamais ; ) quelquefois humiliés de se voir traversés par ceux mêmes qu'ils ne croyoient pas dignes de leur jalousie , s'ils acquierent enfin le

funeste avantage auquel ils ont sacrifié leur santé, leur repos, & presque toujours leur devoir & leur vertu, ils n'en font bientôt que plus à plaindre. Les plaisirs passagers qu'ils goûtent à mesure qu'ils font de nouveaux pas dans la carrière de la fortune, & qui sont peut-être moins vifs au dernier période qu'au premier, deviennent pour eux la source des peines les plus accablantes. Ils ne jouissent pas plutôt de ce bien idéal, qui leur a coûté tant de soins, que la crainte de le perdre fait leur tourment. Ils croient trouver des rivaux ou des traîtres dans tous ceux qui peuvent prétendre au rang qu'ils occupent, & dont les talents leur sont suspects, dès qu'ils ont quelque célébrité. Un coup d'œil moins gracieux de la part du maître, leur fait passer les moments les plus cruels. Ils perdent le sommeil & le repos. L'amertume se répand sur ces mêmes plaisirs qu'ils espéroient rencontrer dans l'élévation où ils sont parvenus. Tantôt

ils sont agités par la crainte, qu'une démarche qu'ils ont cru nécessaire pour maintenir leur autorité, ou pour traverser les projets de ceux qui veulent leur nuire, n'ait une mauvaise issue; tantôt ils sont déchirés par le repentir de s'être mal conduits dans une circonstance qu'ils pouvoient rendre favorable à leurs desseins, s'ils en avoient su profiter, & que leur mal-adresse au contraire a fait tourner à leur désavantage. Ils sont sans cesse occupés, soit à s'opposer aux entreprises de leurs adversaires, soit à en former de nouvelles. La haine & la vengeance sont les seuls sentiments qui puissent avoir entrée dans leur cœur; car on ne fait que trop que ces passions sont les compagnes inséparables de l'ambition. Ils passent ainsi leur vie dans un cercle d'intrigues & de cabales qui ne leur laissent aucun moment de paix; que dis-je, de paix; les hommes nés malheureusement avec une imagination bouillante, en sont incapables. Ils disent



qu'ils la desirerent, & le croient peut-être en effet ; mais leur esprit s'y refuse malgré eux, & les événements les plus funestes leur sont plus analogues que le repos & la tranquillité, parce qu'ils y trouvent du moins un aliment à leur inquiétude naturelle. Les plaisirs mêmes dont ils sont fort avides, & qui sont l'unique objet de leurs desirs, ne sauroient les satisfaire, parce que ce ne sont presque jamais ceux qu'ils goûtent qui les flattent, mais ceux qu'ils attendent ; & si ces derniers mêmes se prolongent au-delà de quelques instants, ils leur deviennent insipides, & bientôt ils en souhaitent d'autres. Ils ne sont donc affectés que de ce qu'ils ne possèdent pas, & n'ont de véritables jouissances qu'en idée. En un mot, tout ce qui n'est pas nouveau pour eux, ou ne leur offre pas un obstacle à vaincre, ne sauroit avoir droit de remplir leur ame, & ils sont malheureux par ce qui devroit être la source de leur félicité.

Les absurdités les plus monstrueuses  
 doivent leur naissance à l'imagination.  
 C'est elle en effet qui a enfanté les ex-  
 travagances du paganisme & les erreurs  
 de l'hérésie qui ont infecté toute la  
 terre. L'ambition , sous cette forme  
 odieuse , a porté par-tout le ravage , &  
 allumé les guerres les plus sanglantes. Elle  
 a divisé des êtres que la loi seule de la  
 nature , gravée dans tous les cœurs , de-  
 voit porter à s'entr'aider dans leurs be-  
 soins , & à travailler à leur bonheur mu-  
 tuel. Le culte que nous devons au Créa-  
 teur a fait répandre des flots de sang ;  
 car les ambitieux ont souvent employé  
 ce grand mobile pour s'affervir leurs  
 semblables. Les uns , comme Mahomet ,  
 pour former un Empire , & pouvoir en  
 être à la fois les Conquérants , les Pro-  
 phètes , les Pontifes & les Législateurs.  
 Les autres , comme Luther & Calvin ,  
 pour se faire un nom dans l'univers , &  
 sans paroître prétendre au pouvoir tem-  
 porel , l'exercer cependant avec le des-

potisme le plus absolu. Il n'est point en effet de troupes plus fidelles que des disciples que la conviction a enrôlés dans une milice qui combat pour la défense de sa Religion. Les rêveries les plus insensées deviennent des principes lorsqu'elles sortent de la bouche d'un Chef que le vulgaire , avide de nouveauté , regarde comme l'envoyé de Dieu. Un Enthousiaste , qui promulgue des Loix avec ce ton d'*inspiré* , & cette éloquence persuasive qui subjugué , est toujours sûr d'entraîner la multitude , quoiqu'il ne doive son énergie qu'à la chaleur de son imagination.

Malgré les écarts en tout genre où cette faculté de l'ame nous précipite, & tous les malheurs dont elle est la source, son empire sur nous n'a point de bornes. Elle l'exerce même sur ceux qui ne sont susceptibles de ressentir son pouvoir que par communication, & elle émeut au moins les esprits qu'elle ne sauroit séduire. Qui peut en effet se vanter d'être

assez ferme pour n'être pas ébranlé par ce torrent impétueux ? Les plaisirs que l'imagination crée nous entraînent malgré nous, & nous ne voyons bientôt plus que par elle. Nous la regardons comme le charme de l'univers. Sans elle toutes les beautés de la nature perdroient leurs attraits, & ne seroient plus pour nous qu'un assemblage bizarre de corps hétérogenes, qui par une succession, dont nous ignorons le terme, reparoîtront enfin à nos yeux sous les mêmes formes où nous les avons vus d'abord. L'imagination embellit tout ce qu'elle conçoit, & prête des graces aux objets qui n'en paroissent pas susceptibles à ceux mêmes qui les considerent sans enthousiasme. Une prairie, pour une tête froide, n'est qu'un terrain propre à la nourriture des bestiaux, & dont l'utilité fait tout le mérite ; pour une tête vive, elle se transforme en un tapis verd semé des plus belles fleurs, où les Bergers de l'Astrée conduisent leurs

troupeaux en chantant leurs amours. La vivacité & la variété des couleurs dont ces prés sont émaillés, leur retrace cet arc éclatant (1) dont le soleil orne le ciel, lorsqu'il darde ses rayons sur les nuages qui lui sont opposées. Les ruisseaux qui baignent, en serpentant, cette vallée délicieuse, semblent, par leurs différents détours, n'abandonner qu'à regret un séjour si charmant. Les saules qu'un heureux hasard a semés sans ordre & sans méthode dans son enceinte, servent d'abri contre les ardeurs de la canicule : un tendre zéphyr agite doucement leurs feuilles, & ce léger frémissement, joint au murmure des eaux, inspire

---

(1) L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,  
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits,  
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,  
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature.

*Épître de M. de Voltaire, dans sa Physique  
de Newton à Madame la Marquise du Châtelet.*

la volupté & invite au repos. (1)

C'est ainsi qu'une imagination riante  
décore tous les objets qui l'environnent ;  
mais que ces tableaux sont lugubres &  
sombres, lorsque le chagrin dirige ses  
pinceaux ! Tout devient affreux dans la na-  
ture, on n'y voit plus rien qui n'inspire  
la tristesse & l'horreur. La scène animée  
du monde se change pour nous en une

---

- (1) Aux yeux de l'ignare vulgaire  
Tout est mort, tout est solitaire ;  
Un bois n'est qu'un sombre réduit,  
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,  
Les zéphyrs ne font que du bruit :  
Aux yeux que Calliope éclaire  
Tout brille, tout pense, tout vit.  
Ces ondes tendres & plaintives,  
Ce sont des Nymphes fugitives  
Qui cherchent à se dégager  
De Jupiter, pour un Berger.  
Ces fougères sont animées ;  
Ces fleurs qui les parent toujours,  
Ce sont des Belles transformées ;  
Ces papillons sont des Amours.

*Gresset, Epître au P. Bougeant.*

— vaste solitude, où nous marchons entourés de précipices. Nos regards effrayés ne rencontrent que des spectres hideux , des cadavres & des tombeaux. Les fêtes les plus brillantes se métamorphosent à nos yeux en pompes funebres ; nous portons un morne silence au milieu des cercles où tout semble respirer la joie. En un mot , si cette faculté de l'ame nous donne quelques plaisirs , ils sont bien rachetés par les maux qu'elle nous cause.

*Fin du Tome premier.*

---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

<i>SUR la Religion ,</i>	page <u>323</u>
<i>Sur l'Amour-propre ,</i>	<u>329</u>
<i>Sur l'Amitié ,</i>	<u>330</u>
<i>Sur les Passions ,</i>	<u>342</u>
<i>Sur les Femmes ,</i>	<u>368</u>
<i>Sur le Mariage ,</i>	<u>384</u>
<i>Sur les Chagrins ,</i>	<u>388</u>
<i>Sur divers Sujets ,</i>	<u>394</u>
<i>Sur le Plaisir &amp; le Bonheur.</i>	<u>457</u>



---

*Errata du premier Volume.*

**P**AGE 62, ligne 5, enleve, lisez enlevé.

Page 240, ligne 7, ces libéralités, lisez ses.

Page 274, ligne 4, il en est de même notre ame, lisez de notre ame.

Page 282, ligne 23, si par un grand hazard il arrive, lisez il leur arrive.

Page 322, ligne 10, le moraliste, lisez les moralistes.

Page 339, ligne 12, deux homme, lisez deux hommes. Et dans la même phrase, d'être aimé, lisez aimés.

Page 355, ligne 3, cicomstance, lisez circonstance.

Page 407, ligne 17, des fouris & des chats, lisez les fouris & les chats.

Page 454, ligne 21, a vertu, lisez la vertu.

